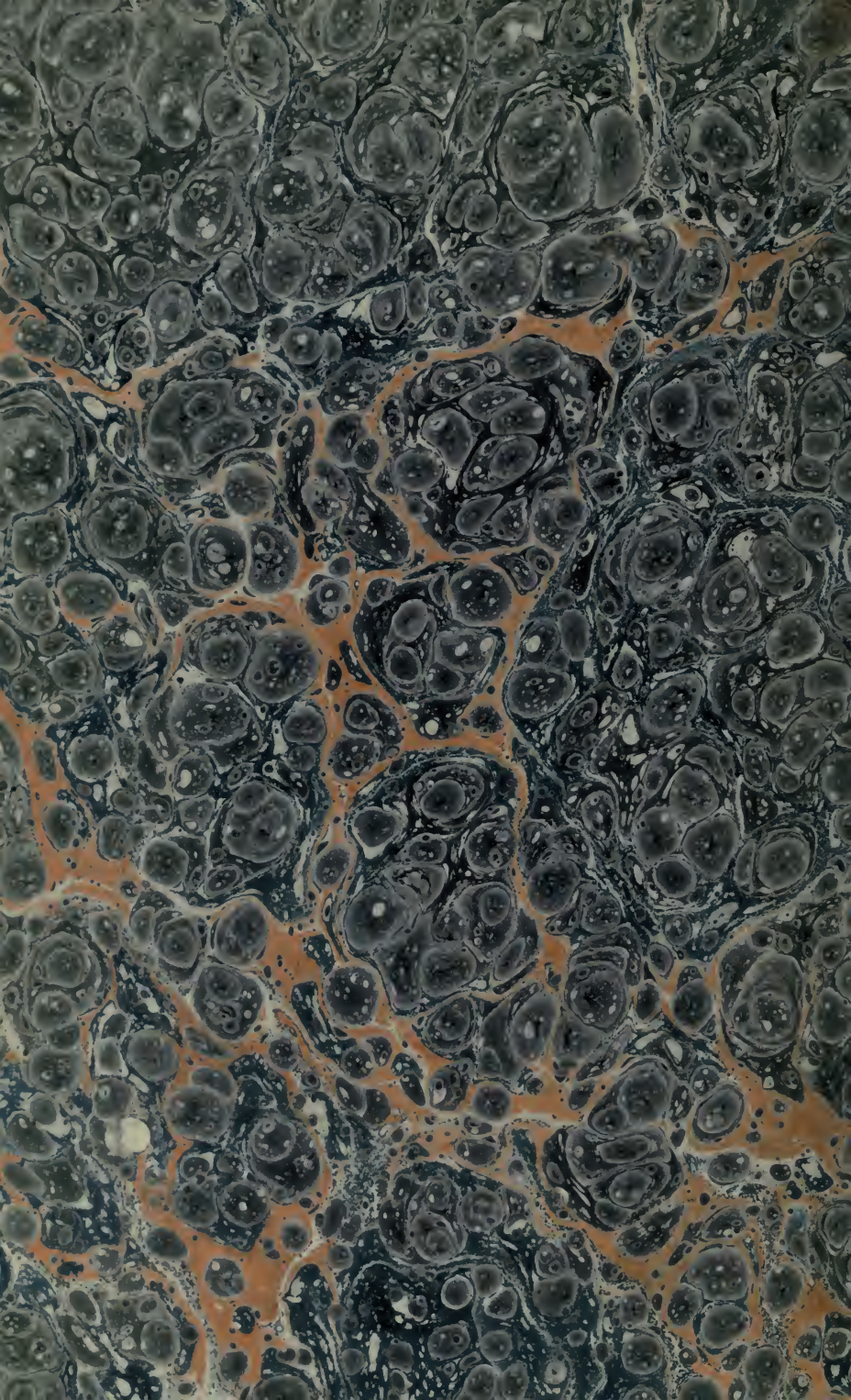
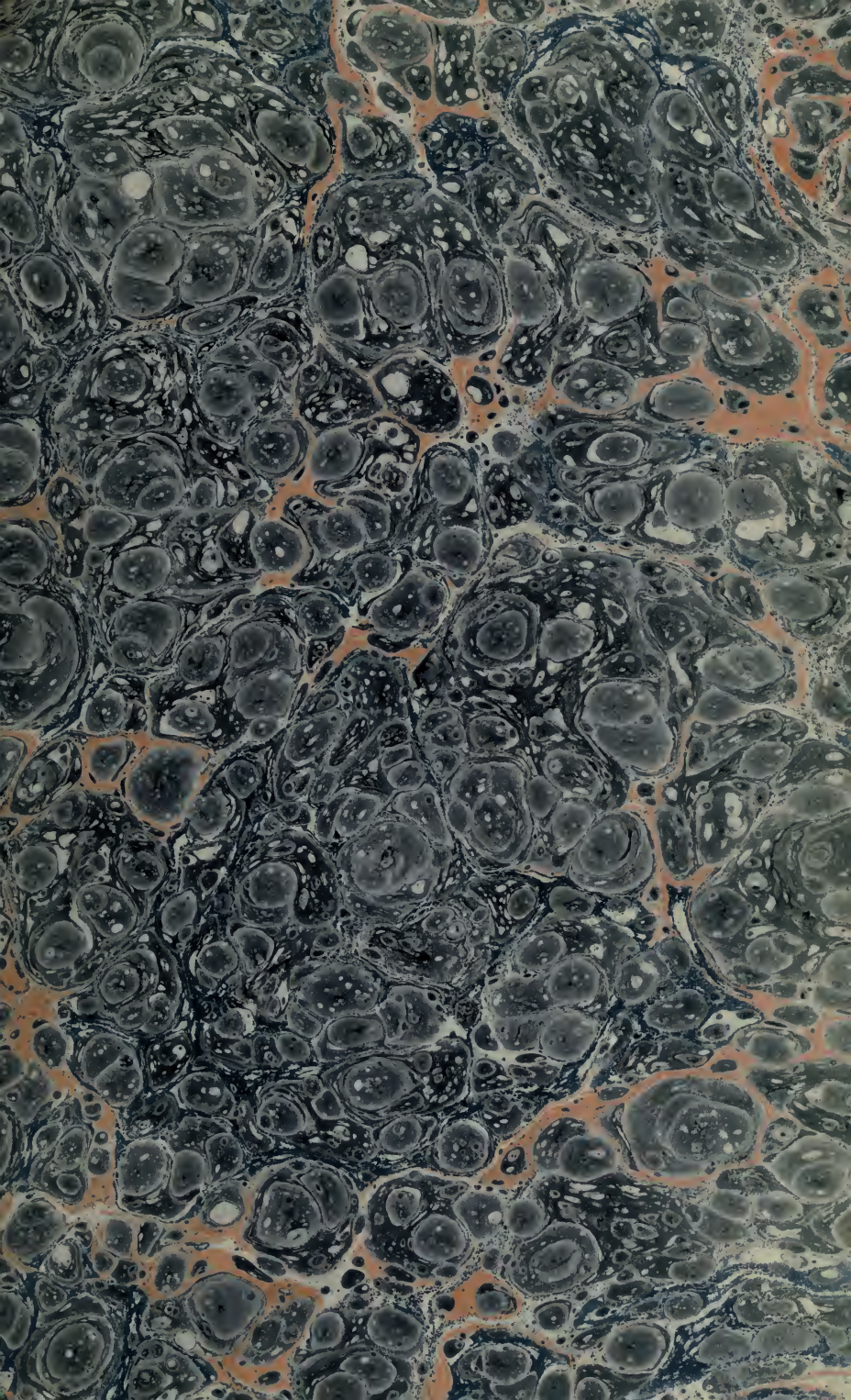
PQ
1954
A7
1803
t.8





# ŒUVRES

DE

# D'ARNAUD,

CONTENANT

SALISBURY, EUDOXIE,
LE COMTE DE GLEICHEN,

---

TOME TROISIÈME.

---

AVEC FIGURES.

263204
14.1.32

A PARIS,
Chez LAPORTE, Libraire, rue de Savoie, nº. 19.

1803 — an XI.

PQ
1954
A7
1803
t. 8

*Ch. Eisen inv.* *D. Nee Sculp.*

SALISBURY.

# SALISBURY.

Eyſen inv.

Gilmen Sculp. 1773.

# SALISBURY.

L'ANGLETERRE reprenoit ſon aſcendant ſur l'Ecoſſe. Edouard III annonçoit ce règne éclatant qui devoit attacher les yeux de toute l'Europe. La nature ſembloit s'être accordée avec la fortune pour diſtinguer ce prince du reſte des monarques ; on eût dit que le ciel l'avoit créé exprès pour occuper un

*Saliſbury.* Le fonds de cette NOUVELLE ne m'appartient pas ; il eſt emprunté d'une eſpèce d'anecdote inſérée dans un journal intitulé le *magaſin Anglais.*

thrône : il avoit la taille majeſtueuſe, le regard doux & impoſant ; ſa bienfaiſance ſe répandoit avec choix ; il ſçavoit diſtribuer les récompenſes, & puniſſoit en roi, & non en homme, c'eſt-à-dire qu'il étoit aſſez maître de lui pour dédaigner les offenſes perſonnelles, & ne pourſuivre que celles qui intéreſſoient l'état. Jamais ſouverain ne réunit de plus brillantes qualités. Sans l'ambition que les admirateurs du faux héroiſme appellent l'eſſor des grandes ames, Edouard eût pu mériter l'éloge d'un prince accompli. Son cœur plein, en quelque ſorte, de l'yvreſſe de la gloire, s'étoit fermé aux charmes d'une paſſion dont peu d'hommes ſçavent ſe garantir, & qui eſt la ſource de la plûpart de nos vertus & de nos vices : le jeune Edouard ne connaiſſoit point encore l'amour. Il n'aſpiroit qu'à reſaiſir des avantages que ſon malheureux père avoit laiſſé échapper de ſes mains ; il brûloit d'abaiſſer une puiſſance voiſine, dont l'Angleterre depuis longtems méditoit la conquête. Robert Brûs étoit dans le tombeau, & ſon ſucceſſeur, quoiqu'il eût hérité de ſon courage, ne faiſoit que reculer la perte de la monarchie Ecoſſaiſe.

Le monarque Anglais étoit ſervi par des hommes dignes de leur maître : Guillaume Montague avoit combattu avec ſuccès les Douglas, les Murray, les

Dombart ; élevé par le roi à la dignité de comte de Salisbury, il n'avoit à desirer que la continuation des faveurs dont l'honoroit le monarque ; Edouard y mit le comble : il engagea un de ses ministres, le lord Varuccy, à donner au comte sa fille en mariage.

Alix, c'étoit le nom de la jeune lady, n'avoit point encore paru à la cour : privée de sa mère qu'une mort imprévue lui avoit enlevée, elle vivoit dans une des terres de son père, confiée aux soins d'une parente qui s'étoit attachée à cultiver son éducation. Alix étoit un de ces trésors que la société mérite peu de posséder ; une beauté éblouissante sans le secours de l'art, ces graces ingénues qui sont si séduisantes, ce son de voix qui porte l'amour dans le cœur, avant que les yeux l'ayent fait naître, le charme d'une douce mélancolie répandu sur tous ses traits, l'assemblage de mille enchantemens, voilà sous quels heureux dehors s'annonçoit la fille de Varuccy. Mais comment donner une idée de toutes les perfections qu'une si belle personne receloit. L'ame la plus noble & la plus sensible éclatoit jusques dans ses moindres actions ; sa douceur n'empêchoit point qu'elle n'eût une fermeté au-dessus de son sèxe & de son âge ; son esprit éclairé ne faisoit qu'augmenter la soumission qu'elle avoit

vouée à ſon père. Le lord étoit d'un caractère dur & impérieux ; il avoit cette mâle probité des anciens Anglais ; incapable de plier, quoiqu'il vêcût à la cour, adorant ſon maître, ſans vouloir s'abaiſſer au rôle de flatteur, il lui eût ſacrifié ſans héſiter ſa fortune, ſa vie : mais l'honneur pour Varuccy étoit encore au-deſſus d'Edouard ; après le roi & l'état, ſa fille étoit ce qu'il aimoit davantage.

Il court vers Alix, lui annonce les intentions du monarque qui demande ſa main pour le comte de Salisbury : le père n'apperçoit point ſon trouble ; il ſe retire convaincu qu'il ſera obéi, & ſa fille en effet étoit réſolue à ſuivre ſes ordres : elle ne connaiſſoit d'autre loi que la volonté paternelle. Cependant loin des yeux de ſa parente, elle ſe livre à la douleur, & répand un torrent de larmes ; elle n'a de témoin de ce déſordre inconcevable que la ſeule Maly, jeune perſonne dont la fortune ne répondoit point à la naiſſance, & qui avoit été élevée avec la fille du lord. Maly, étonnée de la profonde triſteſſe où s'abandonne ſon amie, lui en demande la raiſon : elle n'en reçoit que des réponſes peu ſatisfaiſantes. Hélas ! s'écrie Alix, ma chère Maly, je connaiſſois le bonheur ; je le goûtois ; maitreſſe de mon cœur, je jouiſſois d'une

ſage indépendance qui n'offenſoit point l'autorité d'un père. Ma tranquillité, mes plaiſirs, mes ſentiments... mes larmes étoient à moi ; Maly, ton amitié, la tendreſſe de mylord ſuffiſoient à ma félicité, & je vais paſſer ſous le joug d'un époux que je ne connais pas... Plains ma ſituation ; je la cache aux regards de mon père, à ceux de ma parente : mais elle ſe montre aux tiens. Que tu es heureuſe ! que je t'envie ! on te laiſſe à toi-même ; on ne contraint point tes deſirs.

Maly toujours plus ſurpriſe de ce trouble dont elle ne ſçauroit pénétrer la cauſe, expoſe à ſon amie les avantages attachés à ſon union avec le favori d'Edouard. Alix ſe contente de répondre : il eſt vrai que Salisbury a l'honneur d'approcher le plus grand monarque de l'Europe. Maly, as-tu jamais vû le roi ? qu'il eſt digne en effet des hommages de l'Angleterre, des reſpects du monde entier ! quel front noble & majeſtueux ! quel regard à la fois fier & touchant ! qu'il a peu beſoin de l'appareil de la grandeur pour faire ſentir ſa ſupériorité ! il inſpire la vénération ... l'amour. Voilà de ces ſouverains déſignés par le ciel pour nous donner des loix. Je l'ai entrevû

à une fête où ma parente m'a conduite, & un coup d'œil a ſuffi... Que la princeſſe... Alix embarraſſée à ces mots, ſe tait & rougit.

Cependant on fixe le jour du mariage de la fille du lord Varuccy avec le comte ; il eſt célébré à la campagne, & elle eſt, en quelque ſorte, traînée aux autels ; l'hymen l'a pour jamais aſſervie à Salisbury, qui, le lendemain même de ſes nôces, quitte ſa femme pour aller avec le comte de Suffolk porter la guerre en Flandres, où divers ſuccès les arrêtèrent.

Maly avoit ſuivi la jeune comteſſe au château de Salisbury. A peine cette dernière ſe trouve en liberté, qu'elle remet un paquet cacheté entre les mains de ſon amie. C'eſt, dit-elle, la comteſſe de Salisbury qui vous prie de garder un dépôt qu'il étoit permis à la fille de mylord Varuccy de poſſéder ; ma chere Maly, ne m'en parlez jamais, & ſi j'étois aſſez faible pour vous le redemander, obſtinez-vous à me le refuſer ; votre fermeté inébranlable me prouvera votre attachement ; je n'ai pas la force de détruire ce monument, dirai-je de mon infidélité à mon devoir ; hélas ! je ne crois point l'avoir offenſé ; qui ſçait ſe combattre, & remporter la

victoire, du moins en apparence, n'eſt-il pas digne de quelque eſtime ? ah ! ſi l'on pénétroit dans le cœur, que peu de vertus réſiſteroient à des regards ſévères !

La fortune ſe laſſa de favoriſer le comte de Salisbury ; il trouva en Flandres le terme de cette eſpèce d'aſcendant qu'il avoit eu juſqu'à cette époque dans ſes entrepriſes militaires ; Suffolk & lui furent battus, & envoyés priſonniers à la cour de France où on les reçut avec cette conſidération que le Français généreux témoigne toujours à ſes ennemis défaits.

Cette fâcheuſe nouvelle cauſa un violent chagrin à la comteſſe : elle ſentit en ce moment qu'elle étoit liée à Salisbury, & qu'une épouſe partage la deſtinée de ſon époux ; elle éprouva que l'amour-propre excite peut-être des mouvements auſſi vifs que ceux de la tendreſſe ; Maly recevoit ſes larmes, & elle s'étoit apperçue que la comteſſe goûtoit une ſorte de plaiſir à les répandre : il ſembloit qu'elle cherchât à autoriſer ſa douleur. Les yeux d'une femme ſont quelquefois plus perçants que les nôtres. Maly entrevoyoit dans l'agitation de ſon amie, quelque choſe de plus marqué qu'une triſteſſe occaſionnée par des diſgraces dont il étoit aiſé de prévoir la fin. D'ailleurs elle ſe rappelloit quelques-unes des expreſſions

de la comteſſe, lorſqu'elle lui avoit remis le dépôt entre les mains ; Maly vint à ſoupçonner que la fille de Varuccy nourriſſoit une paſſion ſecréte qu'elle avoit de la répugnance à s'avouer ; ces ſoupçons ſe fortifièrent ; cédant enfin à la curioſité, trahiſſant la confiance, l'amitié, l'honneur, voulant peut-être ſe rendre utile à ſon amie, elle écoute un tranſport indiſcrèt : elle ouvre ce dépôt : le premier objet qui s'offre à ſa vûe eſt le portrait du roi, avec un écrit aſſez étendu, tracé de la main d'Alix, & qui contenoit ce qu'on pourroit appeller un journal exact où la fille du lord s'étoit rendu un fidèle compte de ſes moindres ſentiments. Voici à peu près ce que renfermoit cet écrit ſingulier : » Qu'eſt-ce que je ſens ? quels mouvements » plus forts que tous ceux que j'ai éprouvés juſqu'à » ce jour, entraînent mon ame? ſeroit-ce là ce qu'on » nomme de l'amour ? & qui auroit excité en moi » cette impreſſion dont tout m'ordonne de triom- » pher ? perſonne ne m'entend-il, ne me voit-il ? » ah ! je rougis, je crains moi-même de m'interro- » ger, de lire dans mon cœur ! quoi ! j'aurois conçu » une paſſion inſenſée pour l'objet de nos homma- » ges reſpectueux ! j'aimerois un monarque, notre » maître, Edouard ! quel aveu vient de m'échap-

» per ! ſeroit-il bien vrai ? oui , j'aime ; j'aime le
» plus grand des rois , le plus aimable des hom-
» mes ; Edouard eſt le héros d'Alix ; ah ! il n'eſt que
» trop mon ſouverain ! & qui règneroit ſur mon
» ame avec plus d'empire ? quel plaiſir je reſſens à me
» faire raconter toutes ces belles actions qui annon-
» cent à l'Angleterre la plus brillante époque de la
» monarchie ! Mais pourquoi dépoſé-je mes plus
» ſecrétes penſées ſur ce papier , le ſeul confident ,
» le ſeul ami qui reçoive l'épanchement de mon
» cœur ? eſt-ce pour fixer ſous mes yeux un ſujet éter-
» nel de reproches , un monument de ma faibleſſe ,
» de mon repentir ? Ne nous abuſons point ; ayons
» le courage d'aller chercher en nous la vérité ; cette
» image de moi-même , que je me préſente , ces dé-
» tails d'un ſentiment que j'approfondis , où je me
» plais tant à m'arrêter : c'eſt pour flatter , pour en-
» tretenir un penchant chimérique , condamnable , à
» mes propres regards. Inſenſée que je ſuis ! tout
» me ramène à ce portrait ſi précieux pour ma folle
» erreur. Oui , cher Edouard , oui , prince digne de
» toute notre admiration , j'aime à revoir ſans ceſſe
» ces traits exprimés bien plus vivement encore dans

» mon ame ; je vous contemple, je vous parle, je » vous répéte que je vous offre avec tranſport l'hom- » mage d'une tendreſſe qui n'éclatera jamais ; je ne vi- » vrai que pour vous aimer, pour vous adorer en ſe- » cret ; je me dirai à moi-même que mon cœur vous eſt » conſacré ; & cet aveu ne ſuffira-t-il pas à mon bon- » heur ? tout le monde ignorera l'objet de mon atta- » chement ; je me contenterai de connaître, de ſentir » l'amour ; n'eſt-ce rien que le plaiſir d'aimer ? Mais » qu'eſt-ce que j'écris ! voilà bien un tableau fidèle » du bouleverſement total de ma raiſon ! ſçais-je ce » que je veux, ce que je ſouhaite ? ce papier ne ſert » qu'à me couvrir de honte ; c'eſt une glace fidèle » où je me contemple avec humiliation.

Alix s'étoit arrêtée à cet endroit, & enſuite elle reprenoit le cours de cet examen d'elle-même. Maly n'eut pas beſoin d'en lire davantage pour être éclai- rée ſur la ſituation de la comteſſe de Salisbury ; loin de ſe reprocher ſon indiſcrétion, elle crut devoir s'applaudir ; elle eſpéra d'amener la comteſſe au point de lui réveler ſon ſecret, & alors elle ſe flattoit que ſes conſeils ſalutaires rendroient à ſon amie un re- pos qu'elle ne pouvoit acquérir par ſes propres réfle- xions.

Le bruit ſe répand que le roi d'Angleterre va épouſer une des filles du comte de Haynaut : la comteſſe de Salisbury ne ſçauroit cacher le trouble où la jette cette nouvelle ; c'eſt alors que ſa mélancolie augmente ; ſon cœur a beſoin de s'épancher ; elle voudroit que ce fut dans celui de Maly ; au moment où ſon ſecret eſt prêt à lui échapper, la voix lui manque, & elle ne peut que verſer des larmes. Vous rejettez toujours, lui dit Maly, l'excès de votre chagrin ſur la captivité de votre époux. Eh ! ma chère comteſſe, ſon ſort eſt-il auſſi malheureux que vous le prétendez ? ſon ſéjour à la cour de France adoucit bien le déſagrément d'être priſonnier. Il trouve peut-être dans ſon eſclavage des douceurs qui le dédommagent de ſa liberté. Qui vous aſſurera que quelque aimable Françaiſe ne lui a point fait oublier la charmante comteſſe de Salisbury, ou du moins ne l'a point rendu infidèle. Qu'il me trahiſſe, s'écrie Alix, qu'il ceſſe de m'aimer ... ce n'eſt point... Elle

---

*Du comte de Haynaut.* En effet Edouard épouſa dans la ſuite Philippe, une des filles du comte ; Iſabelle, mère du prince Anglais, avoit déjà arrêté ce mariage du vivant de ſon mari ; ce fut à Yorck que s'en fit la cérémonie.

n'achève pas. Vous employez la diſſimulation avec moi, reprend vivement Maly ! quoi ! je n'ai point votre confiance ! La comteſſe la regarde : elle s'apperçoit que ſon amie l'obſerve avec cette attention qui fait voir que la vérité eſt connue ; Salisbury eſt déconcertée ; Maly ſe jette à ſes pieds : — Il eſt inutile de feindre davantage ; vous me pardonnerez mon obſtination à vouloir pénétrer un ſecret ... qu'il ne vous eſt plus poſſible de me déguiſer ; ma chère Alix, je ſçais tout. — Comment ! — Oui, je ſçais, je vois qu'il n'y a que l'honneur qui vous attache à un mari que vous connaiſſez à peine, qu'avant de l'épouſer, vous étiez ſubjuguée par une paſſion qu'aujourd'hui vous devez vaincre, qu'Edouard... — Quel nom prononces-tu ?. Eh bien ; oui, je ſuis la plus infortunée, la plus condamnable des femmes : je nourris dans mon ame un feu que depuis longtems j'aurois dû éteindre, qui jamais n'auroit dû s'allumer. Eh ! quels ſont mes vœux ? Maly, reçois mes pleurs dans ton ſein ; dis-moi bien que je ſuis une inſenſée, une épouſe criminelle ... mais, qui t'a pu éclairer ſur ma faibleſſe ? me ſerois-je trahie ? eh ! qu'il eſt difficile de ſe contraindre, quand on a le cœur rempli d'un amour ... ce mot m'eſt échappé ! Je vous avouerai,

répond Maly, que j'ai offenſé la confiance que vous m'aviez accordée ... vous m'entendez; épargnez-moi la honte de vous montrer tout l'excès de ma faute. — Quoi, ce dépôt ... ce portrait... — J'ai tout vû; je conviendrai que mon infidélité eſt impardonnable : mais je n'avois pu croire que les diſgraces de Salisbury fuſſent les ſeuls motifs de votre douleur. Je ſuis votre amie, votre amie la plus zélée, & ... je voudrois dumoins ſoulager vos peines, s'il n'eſt pas en mon pouvoir de les guérir. Où vous conduira cette malheureuſe paſſion? — A la mort, ma chère Maly. Le moyen de vivre dévorée d'un ſentiment dont on a ſoi-même à rougir, qui bleſſe la décence, la raiſon! cache-la bien cette faibleſſe ... dont j'eſpère triompher... Maly, j'ai donc une rivale! Encore ſi Edouard ne ſe fût point marié : mais dans les bras d'une autre ... tu vois juſqu'à quel point je m'égare. Eh! puiſqu'il t'eſt connu ce penchant auſſi abſurde que coupable, ne ménage point tes reproches; montre-moi toute la profondeur de l'abyme où je cours me précipiter; parle-moi de ma gloire, de mon devoir, du comte de Salisbury... Il eſt mon époux; ce nom dit tout contre moi. Qu'aurois-je à lui oppoſer? que mon amie ſoit la première à me condamner, à

déchirer mes bleſſures ; c'eſt l'unique remède qui puiſſe me rappeller à la raiſon.

En diſant ces mots, la comteſſe embraſſoit ſon amie ; elle ajoûte : donne-moi ce fatal dépôt ; que je l'écarte à jamais de mes yeux ; que ce malheureux portrait n'éxiſte plus.

Maly rend l'un & l'autre à la comteſſe, qui dans ſon premier emportement, jette l'écrit au feu ; elle veut faire éprouver au portrait la même deſtinée ; ſes mains ſont incertaines, tremblantes ; elle reſte en ſuſpens, & laiſſe tomber ſes regards ſur cette image, qui ne lui eſt que trop chère. — Maly, l'as-tu bien éxaminée ? que d'agréments elle réunit ! eh bien ! Edouard eſt mille fois plus aimable ; je ne l'ai vû qu'un ſeul inſtant, & c'eſt d'après ce moment, d'après un regard que j'ai tracé cette peinture bien au-deſſous de l'original ! Combien ſa grande ame, dit-on, eſt ſupérieure à ces dehors ſi ſéduiſants ! il eſt généreux, bienfaiſant, le plus ſenſible des hommes ; il poſsède toutes les vertus, tous les préſents du ciel ; il eſt digne des reſpects, de la vénération, hélas ! dirai-je de l'amour le plus tendre. Ah ! Maly, Maly, que le ſort ne m'avoit-il fait naitre dans un rang qui me permît de l'aimer, de l'adorer, d'aſpirer à ſon

cœur,

cœur, à ſa main ! Ce n'eſt pas le partage de ſon thrône qui eût fait mon bonheur !.. Ou plutôt, pourquoi Edouard & moi ne ſommes nous pas d'une naiſſance obſcure ? il m'eût aimée, Maly ; il m'auroit été ſi cher ! je l'euſſe épouſé ; nous ſerions unis ! Eh ! que font les richeſſes, les grandeurs ? que tout eſt étranger à des cœurs qui ſçavent aimer !.. Maly, je n'ai pas la force d'anéantir cet ouvrage d'un fol égarement ; charge-toi de ce ſoin. Sois ſans pitié pour ma faibleſſe.

Maly alloit livrer le portrait aux flammes ; la comteſſe lui retient le bras : — Nous ne détruirons point ce monument d'une tendreſſe, que je viendrai à bout d'étouffer. Oui, graces à ta généreuſe amitié, je remporterai la victoire ; mais garde ce portrait aux conditions que tu ne le remettras jamais ſous mes yeux ; je conſens à ce ſacrifice. Qu'eſt-ce que la vertu exigeroit davantage ?

La comteſſe ſe ſentoit ſoulagée d'un fardeau accablant, depuis que ſon amie étoit inſtruite de ſa paſſion, & qu'elle avoit le droit de lire dans ſon ame. Quoique Maly s'élevât contre ſon penchant, madame de Salisbury goûtoit le plaiſir d'en parler ; en promettant d'oublier Edouard, elle répétoit vingt fois ſon nom. Combien le cœur humain s'en impoſe ! Arrêter

nos regards sur les détails d'une erreur qui nous a été chère, c'est être bien près d'y retomber. Voulons-nous profiter de la victoire, ne tournons point les yeux sur ce que nous avons fait, mais sur ce qui nous reste à faire ; la passion dont on se retrace l'image, nous tyrannise encore, & ce n'est que l'oubli & le temps qui puissent nous en affranchir.

Les Écossais sembloient renaître de leurs pertes ; la fortune paraissoit ressusciter les ennemis d'Edouard & les multiplier, pour donner plus d'activité à sa valeur & d'éclat à sa gloire ; toujours attaqué & toujours victorieux, il voloit sans cesse à de nouvelles conquêtes. David Brus avoit apporté en naissant le courage de son père, & sa haine implacable contre les Anglais. Il combattoit, pour ainsi dire, le génie dominant d'Edouard. Il avoit ramassé une armée considérable, formée de diverses troupes accourues sous ses drapeaux, de la Suède, de la Norwège, du Dannemark &c. Ce prince entre dans le Northumberland, y promène le ravage, y marque ses traces par le feu & le sang, prend d'assaut Durham, vient enfin camper près du château de Salisbury. L'allarme se répand dans cet asyle qui sembloit n'être consacré qu'aux peines de l'amour. La comtesse alors déploye cette ame sublime, égale à sa beauté ; elle rassemble ses vassaux, les invite

à tenter tous les efforts, pour soutenir le siège qui les menace ; elle se met elle-même à la tête des soldats. Ce n'est plus la déesse des graces : c'est une divinité guerrière qui anime de son esprit belliqueux tout ce qui l'environne ; elle a revêtu l'appareil militaire ; un casque orné d'un panache blanc, brille sur sa tête. Maly ne revient point de sa surprise : elle doute si l'héroïne qu'elle admire, est l'aimable comtesse de Salisbury qui s'abandonnoit, il y a quelques moments, à toute la langueur d'une malheureuse tendresse.

Ce que la comtesse avoit prévu étoit arrivé : David avoit formé le blocus du château, & se préparoit à s'en rendre le maître. Madame de Salisbury avoit envoyé demander du secours à Edouard ; ce prince étoit à Barwich. Les députés rencontrèrent sur leur route un parti ennemi qui s'étoit emparé de quelques troupeaux ; les premiers mirent en fuite les Écossais, dont l'arrogance s'étoit permis des railleries sur madame de Salisbury ; ils en blessèrent même quelques-uns, en leur disant qu'ils pouvoient rapporter à leur roi qu'une femme sçauroit vaincre de pareils hommes.

La comtesse effectivement montra une valeur & une habileté qui jusqu'à ce moment avoient eu peu

d'exemples ; elle préſidoit à tous les aſſauts, encourageoit ſa troupe, en lui ſervant de modèle. Soit que David craignît de compromettre ſa réputation, en s'expoſant à la honte d'être défait par une femme, ou ſoit qu'il ne voulût point attendre Edouard qui accouroit à grands pas, il leva bruſquement le ſiège. La comteſſe eſt inſtruite de ſa retraite, ſort de Salisbury, & tombe avec vivacité ſur l'arrière-garde de l'armée Écoſſaiſe ; le ſuccès couronne ſon heureuſe audace, & elle a même la gloire d'arracher à l'ennemi pluſieurs étendards.

Elle revenoit accompagnée de toute la ſplendeur qui ſuit la victoire ; une foule de peuple ſe précipitoit ſur ſon paſſage ; l'air retentiſſoit d'acclamations. Les uns lui préſentoient des couronnes de fleurs ; d'autres lui apportoient des branches de laurier. Si cet évenement ſe fût paſſé dans les tems fabuleux, on n'auroit pas manqué de comparer madame de Salisbury à Vénus qui avoit pris la cuiraſſe & les armes de Pallas. Quel ſpectacle pour un jeune héros qu'enflammoit l'ardeur des combats ! c'eſt dans ce brillant appareil que la comteſſe s'offre aux regards du roi d'Angleterre ; il voloit à ſon ſecours ; à peine l'a-t-elle apperçu, elle ordonne à ſes écuyers de

déposer les fruits de sa victoire aux pieds d'Edouard. Sire, lui dit-elle, je viens mettre à vos génoux les faibles monuments d'une gloire qui est votre ouvrage : la nouvelle de votre arrivée à frappé de terreur nos ennemis, & c'est au bruit seul de votre nom que je dois l'avantage d'avoir enlevé ces drapeaux ; daignez les accepter comme un hommage auquel la singularité peut donner quelque prix. Il ne m'appartient pas de vouloir imiter votre valeur ; je dois me borner à la célébrer.

Ces paroles exprimées par une voix enchantereſſe, cauſent à Edouard un trouble dont il ne peut guères démêler la cauſe. Madame, reprend avec tranſport le monarque, un mot de votre bouche met le comble aux éloges, & c'eſt la récompenſe la plus flatteuſe qu'on puiſſe envier. Je vais porter ces drapeaux ſur les remparts du château de Salisbury; qu'ils y atteſtent à jamais la victoire de la beauté. Le roi ajoûte avec cet embarras qui trahit le ſentiment : la belle comteſſe de Salisbury a remporté plus d'un triomphe en cette journée.

La comteſſe rougit ; elle amène le prince au château, entouré de ſes courtiſans, & ſuivi d'un corps de ſon armée. Edouard attache de ſes mains mêmes les éten-

darts ſur la principale porte de Salisbury ; il ordonne qu'on mette ſon épée & ſon bouclier au bas de ces trophées, avec cette deviſe : TOUT LUI DOIT RENDRE LES ARMES.

Madame de Salisbury employa le peu de moments qui lui reſtoient, aux préparatifs d'une fête qui pût être agréable au monarque. Il paſſa quelques jours dans cet aſyle où il eût aiſément oublié la cour & les combats. La comteſſe donna une eſpèce de joûte ; elle diſtribua les prix, & elle eut le plaiſir de couronner vainqueur l'homme qu'elle commençoit à redouter le plus.

Retirée dans ſon appartement avec ſa chère Maly, ce fut alors qu'elle ſe dédommagea d'une contrainte qu'elle n'avoit eu que trop de peine à ſupporter : —Enfin je puis développer mon ame aux regards de l'amitié. Maly, c'eſt donc là ce héros dont la préſence ſeule m'avoit inſpiré une paſſion, que je dois rejetter. Ah ! ma tendre amie, qu'il eſt dangereux de le voir, de l'entendre ! pourquoi eſt-il venu dans ces lieux ? qu'il les quitte, qu'il s'éloigne à jamais ! Maly.... il emportera mon cœur ..., malgré moi, je manque à mon devoir, à mon époux, à moi-même : j'oublie tout. Malheureuſe ! & je puis avouer ..., ce n'eſt plus

une faibleſſe ; c'eſt un égarement, un crime. Maly, oppoſe-toi aux progrès de cette flamme qui me deshonore ; c'eſt aujourd'hui que j'ai beſoin de toute la force de ta raiſon ; pour moi, je n'en ai plus ; dumoins que je ſauve ma gloire aux yeux d'Edouard ! qu'il n'y ait que toi ſeule au monde qui ſçaches que je ſuis la plus faible des femmes ... Me ſerois-je trompée ? le roi ne m'a point regardée avec indifférence ; éprouveroit-il ce qu'il eſt de mon honneur de lui cacher pour toujours ? je deſirerois de plaire à mon ſouverain, à tout autre que Salisbury ! Non, mon amie, tu ne m'as point aſſez reproché une trop fatale erreur ; ſi le roi pouvoit partir, ſans que je fuſſe obligée de ſoutenir ſa préſence ! ſi je ne le voyois jamais ! eſt-ce bien là l'objet de mes vœux ?

Chaque inſtant approfondiſſoit la bleſſure d'un cœur qui demandoit des conſeils qu'il lui étoit difficile de ſuivre. Mais qu'Edouard étoit livré à des tranſports encore plus violents ! il étoit jeune, il étoit roi, & roi couvert de gloire, dont la renommée célébroit déjà les actions éclatantes. Voilà bien des éguillons puiſſants qui l'excitoient à ſe déclarer. L'aſpect de Madame de Salisbury lui avoit fait reſſentir une flamme que juſqu'alors il

avoit ignorée ; il n'étoit plus en ſon pouvoir de l'étouffer. Guillaume Truſſel, un de ces lâches courtiſans que la complaiſance & la baſſeſſe élèvent à la faveur, jouiſſoit de la confiance de ſon maître ; l'abdication du malheureux Edouard II avoit été, en quelque ſorte, ſon ouvrage. Le roi, par cette fatalité qui s'attache quelquefois aux perſonnes du premier rang, ignoroit les crimes de Truſſel ; il brûloit de ſe trouver avec ſon confident. Truſſel, lui dit-il, c'en eſt fait, l'inſenſible Edouard a perdu tout ſon orgueil ; c'eſt à la comteſſe de Salisbury qu'il

---

*Guillaume Truſſel* &c. Ce fut lui que les Anglais nommèrent pour déclarer, au nom du peuple, à Edouard III, que ſes ſujets n'étoient plus liés par le ſerment qu'ils lui avoient juré, & pour recevoir ſon acte de renonciation au trône. Ce digne miniſtre de la fureur d'un parti qui avoit le deſſus, eut l'audace ou plutôt la baſſeſſe d'inſulter à ſon ſouverain. On pouſſa l'inhumanité envers le malheureux Edouard juſqu'à le faire raſer en pleine campagne avec de l'eau froide tirée d'un foſſé bourbeux (ce ſont les expreſſions de Rapin Thoyras.) Ce prince infortuné répondit à ce mauvais traitement en diſant à ſes perſécuteurs » que, quoiqu'ils puſſent faire, ils ne lui ôteroient » point l'uſage de l'eau chaude pour ſe raſer, » & en même-tems, ajoûte l'hiſtorien, deux torrents de larmes coulèrent de ſes yeux. Quel exemple des jeux cruels de la fortune ! & qu'il prouve bien que l'homme, quand il ſe dégrade, eſt le plus barbare & le plus dénaturé de tous les êtres !

convient de ſe parer d'une juſte fierté : elle m'a vaincu, & pour la vie ! Quoi ! c'eſt moi qui ſoupire, qui brûle d'un feu dont ſans doute s'offenſe ma gloire ! Truſſel, Edouard amoureux ! & quel eſt l'objet qui m'a dompté ? l'épouſe d'un homme qui m'eſt cher, auquel j'ai donné le nom de mon ami, qui a penſé perdre la vie pour moi, que la fortune pourſuit, puiſqu'il eſt privé de la liberté... La comteſſe de Salisbury ne ſçaura jamais l'empire qu'elle a uſurpé ſur mon ame. J'abuſerois de ma puiſſance ! j'offenſerois la vertu ! le comte eſt mon ſujet, c'eſt à moi de le protéger. Vous êtes monarque, interrompt l'adroit courtiſan, & vous ſeriez arrêté par des obſtacles ! Et penſez-vous que la comteſſe ne ſeroit pas flattée d'avoir fait naître en vous une paſſion qu'elle s'empreſſeroit de ſatisfaire ? Le ciel vous donna le ſceptre pour impoſer des loix à votre gré : Sire, c'eſt à vous de regner ; l'autorité ne doit point connaître de bornes. — Truſſel, & penſez-vous que le ciel & la vertu ne ſoient pas au-deſſus des rois ? n'ai-je point au fond de mon cœur mon premier maître, mon premier juge, une voix qui me crie que l'abus du pouvoir eſt une des plus grandes fautes des ſouverains ? encore une fois, je manque à tout, ſi je cherche à ſéduire la femme du comte de Salisbury.

Contraignez donc vos desirs, replique vivement Truffel; asservissez-vous au joug des préjugés, comme le dernier de vos sujets. Et quelles seroient les prérogatives de la couronne, si vous alliez vous soumettre à un esclavage qui n'est fait que pour le peuple? Aimez, osez le dire, & croyez qu'on écoutera favorablement un prince qui, sans l'éclat du thrône, eût inspiré des sentiments que sa grandeur même est intéressée à faire éclater.

Truffel parloit en faveur de la passion d'Edouard: il n'étoit guères possible que le monarque ne fût point porté à l'écouter. On convint que ce prince écriroit à la comtesse, & que le favori se chargeroit de la prévenir, & de lui rendre la lettre. Edouard traça l'écrit le plus enflammé; il peignoit sa tendresse en amant qui exige du retour; on démêloit le souverain à travers l'homme passionné; & Edouard aspiroit à la conquête de la plus belle personne de l'Angleterre. Le courtisan demande une entrevûe à madame de Salisbury; elle est accordée. Il employe dans la conversation tous les artifices d'un esprit qui s'est fait une étude de la souplesse & de l'intrigue; enfin il parvient jusqu'à mettre l'écrit du roi sous les yeux de la comtesse. C'est alors que l'amour de l'honneur combattu

dans le silence, que toute la dignité d'une conduite sage & irréprochable soutiennent cette ame héroïque contre les assauts d'un courtisan dépravé, contre sa propre faiblesse. De quel front, dit-elle, osez-vous m'entretenir d'une passion dont le roi lui-même n'a point l'indiscrétion de me parler ? Trussel, connaissez-vous bien la fille de mylord Varuccy ? sçavez-vous que je suis enchaînée par des liens sacrés, que le comte de Salisbury est mon époux ? Edouard est notre maître ; je suis faite pour le respecter, pour lui obéir : mais il ne voudra point mon deshonneur ; non, il ne voudra point souiller d'un opprobre ineffaçable un digne serviteur qui n'aspire qu'à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour son roi & pour sa patrie.

Un torrent de larmes empêche la comtesse de poursuivre. Vous pleurez, s'écrie Edouard en se montrant, & accourant vers elle avec précipitation ! ah ! belle Salisbury, pardonnez à la violence d'un amour qui n'a pu se contraindre ; vous pleurez ! & c'est moi qui ferois couler ces larmes ! Trussel vous auroit-il offensée, en vous disant que vous êtes la première beauté de l'Angleterre, que les plus brillants hommages vous sont dûs ? Ne peut-on avouer le pouvoir de vos charmes sans vous déplaire ? Ah ! madame,

ſongez que c'eſt votre roi, Edouard qui tombe à vos genoux.

Et en effet le monarque n'avoit pas achevé ces paroles, qu'il étoit aux pieds de la comteſſe ; elle s'empreſſe de le relever : — Sire, que faites-vous? c'eſt moi qui me reſſouviens de votre rang ; vous l'oubliez. N'eſt-ce pas à mon maître à défendre la femme du lord Salisbury contre tout ce qui pourroit bleſſer ſon honneur ? Si je n'étois point mariée, ſi

---

*Si je n'étois point mariée* &c. On ne ſera pas faché d'avoir ſous les yeux la converſation d'Edouard & de la comteſſe de Saliſbury, rendue avec cette naïveté Gauloiſe qui fait le charme de nos anciens écrivains. *Jamais*, dit le roi à madame de Saliſbury, *je ne vis ſi noble, ſi friſque, ne ſi belle dame. Le doux maintien, le parfaict ſens, la grace, la grande nobleſſe & la beauté que j'ai treuvez en vous, m'ont ſi fort ſurpris, qu'il convient que je vous ayme ; car nul éconduit ne m'en pourroit oſter. Chier ſire*, répond la comteſſe, *ne me veuillez mye mocquer, ne tenter. Je ne pourrois cuider que ce fuſt à certes ce que vous dictes, ne que ſi noble & gentil prince comme vous eût penſé à deshonnorer moy & mon mari lequel eſt ſi vaillant chevalier, & qui tant vous a ſervi & encore gît pour vous en priſon.* (Le roi redouble ſes empreſſemens) *Chier ſire, Dieu le père glorieux vous veuille conduire & oſter de vilaine penſée ; car je ſuis & ſeray touſiours appareillée de vous ſervir à votre honneur & au mien &c.*

j'étois libre ; ſi le ciel m'eût fait naitre votre égale... ſouffrez que je me retire, & pardonnez ſi je m'interdis pour jamais votre préſence.

Edouard veut ſuivre la comteſſe : — Je ne penſe pas, Sire, que vous armiez la puiſſance ſuprême ! Vous qui êtes ſi grand, ſi généreux, le modèle des ſouverains, voudriez-vous devoir à la puiſſance ce que l'amour ne ſçauroit vous donner ? Exigez mes tributs de reſpect, de reconnaiſſance, d'admiration ; ils vous ſont entiérement conſacrés : mais attendre de moi le moindre retour qui ſeroit contraire à ma gloire, à la vôtre ; l'idée ſeule eſt une offenſe... Je mérite votre eſtime ; daignez, Sire, triompher de vous-même, comme vous triomphez de vos ennemis. Je forme mille vœux pour votre bonheur, pour l'étendue d'un règne qui ſera un des plus brillants de notre monarchie : j'en crois mon cœur ... & vous avez tous ſes ſentimens, hors ceux de l'amour... Qui ! moi ! je vous aimerois ! Sire, je vous le répète : je ſuis l'épouſe du comte de Salisbury ; après ce mot, qu'ai-je à dire à votre majeſté ?.. j'ai prononcé notre arrêt à tous deux.

Madame de Salisbury, à ces dernières paroles, s'étoit ſéparée bruſquement du monarque, & avoit couru s'enfermer dans ſon appartement. Edouard

déſeſperé du peu de ſuccès de ſa démarche, demande vainement à voir la comteſſe : il ne peut l'obtenir ; il part en proie à différents tranſports. Quelquefois il s'accuſoit de trop de retenue, & formoit le projet de parler en maître ; d'autres fois il concevoit le deſſein de ſe montrer encore plus tendre, & il vouloit ne tenir que de ſon amour & du temps une conquête qui le touchoit déjà plus que celle de l'Écoſſe. Truſſel entretenoit cette ardeur qu'irritoit la réſiſtance. Edouard n'étoit pas accoutumé à céder ; cependant il ſe détermine à ne point employer l'autorité, & court à Londres l'ame remplie d'une paſſion dont il auroit craint d'offenſer l'objet.

Que le roi eût été bien vengé de tout ce qu'il ſouffroit, s'il avoit eu les yeux de Maly ! Le cœur de madame de Salisbury leur étoit expoſé dans tous les divers orages qui l'agitoient ; elle a eu la force de quitter Edouard, de s'impoſer l'eſpèce de loi de ne jamais le revoir : elle n'eſt pas arrivée dans ſon appartement, que ſon courage l'abandonne : — Maly, il n'étoit que trop vrai qu'on partageoit mes ſentiments ! je ſuis aimée ; je ſuis aimée d'Edouard ; il m'en a fait l'aveu, & je n'ai point démenti ... ce que je devrois être ... ce que

je ne ſuis point. Non, Maly, non, mon cœur n'eſt plus à moi : ô Dieu ! qu'il eſt difficile de réſiſter, lorſque l'auteur de notre égarement nous eſt ſi cher ! Cependant je ne le verrai plus, je ne le verrai plus ... je n'en ſuis pas moins coupable envers mon mari. Eh ! puis-je me juſtifier à mes propres regards ? arrache donc le trait qui me déchire. Où eſt mon époux ? qu'il vienne, qu'il accoure ! Hélas ! aurois-je bien le front de ſupporter ſa préſence, tandis que dans mon ame... je la vaincrai, je l'anéantirai cette paſſion tyrannique qui ſemble être née avec moi. Ne me parle jamais du roi ; ne me prononce jamais le nom d'Edouard ; Edouard eſt mon ennemi ; Edouard fait mon malheur, ma honte ; Edouard ... ah ! Maly, Maly, je ſens que je l'adore, que j'expire de cet amour, qu'il eſt offenſant pour mon honneur, que le comte de Salisbury ... je lui avouerai tout, il me punira, & m'arrachera la vie !.. Du moins je puis bien promettre qu'Edouard ignorera toujours l'empire qu'il a ſur ma raiſon, ſur tous mes penchants ; c'eſt la dernière fois que je l'aurai vû ; c'eſt la dernière fois que je t'entretiendrai de mon état déplorable. Ma chère Maly, digne & ſeule amie que le ciel m'ait laiſſée

pour me conſoler, reçois mes larmes & ma vie ; que je meure dans ton ſein !

Et en diſant ces mots, la comteſſe étoit tombée dans les bras de Maly. Elle reçoit une lettre de ſon époux : — Le comte revient ! il ſoutiendra ma faibleſſe ! ſon arrivée empêchera qu'Edouard, & moi, nous n'écoutions un ſentiment que tous deux nous devons étouffer.

Mylord Varuccy vient voir ſa fille ; il lui demande la cauſe du profond abbattement où il la trouve plongée : elle craint de lui répondre, & d'employer l'artifice. — Alix, votre mari ſera bientôt de retour ; la cour de France le renvoye ſur ſa parole : ceſſez donc de vous allarmer ſur ſon ſort. S'il a eſſuyé quelques diſgraces, elles ſont bien réparées : il a ſçu ſervir l'Angleterre par une médiation qui fait honneur à ſes lumières politiques ; il eſt plus d'une ſource de gloire pour les hommes qui connaiſſent le prix de la véritable réputation ; vous verrez le comte dans peu de jours. Ma fille, n'allez donc pas lui montrer une douleur qui altéreroit le plaiſir qu'il aura de ſe trouver dans le ſein de ſa famille & de ſes amis.

Que

Que la comteſſe ſe trouvoit coupable lorſqu'elle entendoit ſon père attribuer ſa douleur à l'abſence de ſon mari ! O mon père, s'écrioit-elle, livrée à la ſolitude, je vous trompe auſſi ! qu'une paſſion inſenſée entraîne de fautes ! je trahis tout ce qui m'environne. Je bleſſe la confiance, l'amitié, l'amour paternel ! je ne me connais plus. Et j'oſerai m'offrir aux regards du comte de Salisbury ! mon malheur, mon crime ſont tracés ſur mon front ! j'ai le cœur trop plein de ce malheureux amour, pour qu'il n'éclate pas ; mon époux, tout l'univers ſçaura que je ſuis dévorée d'un feu qui ne peut que me rendre à la fois malheureuſe & mépriſable.

Edouard, de retour dans ſa capitale, entouré de l'éclat des grandeurs, rappellé à tous les plaiſirs, ne pouvoit oublier la comteſſe de Salisbury ; il la revoyoit dans tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux ; ſon cœur ſans ceſſe revoloit vers elle ; il éprouvoit que le pouvoir ſouverain ne remplit point le vuide de l'ame, & qu'elle a d'autres beſoins que ceux de l'ambition. C'eſt en vain que l'art des courtiſans, & ſurtout de Truſſel, cherchoit à imaginer des amuſements : ils ne pouvoient arracher le monarque à la profonde triſteſſe qui le conſumoit. Tous ces divertiſſements, toutes

ces voluptés dont, en quelque ſorte, on l'accabloit, n'étoient point capables d'affaiblir un ſeul trait de l'image de la comteſſe; un regard de cette femme charmante eût fait goûter à Edouard une yvreſſe qui rarement eſt attachée aux plaiſirs de la cour.

Mylord Varuccy entre un matin dans l'appartement de ſa fille : — Je reçois des lettres du roi : il m'apprend que votre mari arrive inceſſamment à Londres, & il m'ordonne de vous y conduire. Ces mots frappent la comteſſe ; elle demeure interdite ; elle tâche de diſſimuler ſon trouble, & prenant la parole : — Le roi m'appelle à la cour ? — Vous y attendrez le lord Salisbury. — Eh ! mon père, mon mari ne viendra-t-il point en ces lieux ? pourquoi m'arracher à cette retraite ? — Ma fille, les moindres volontés des ſouverains ſont des ordres ſuprêmes. Notre maître vous donne une marque de bonté : vous devriez y répondre avec plus d'empreſſement. — Mylord, ſi vous ſçaviez ... je ſerai étrangère dans ce nouveau ſéjour où vous voulez m'entraîner. N'y a-t-il pas des dangers pour une perſonne de mon sèxe à s'expoſer au grand jour ? — Votre ſageſſe, l'éducation que vous avez reçue, les exemples de vertu que vous avez puiſés dans le ſein de votre famille : Alix, voilà bien des garants qui

m'aſſurent que vous ſçaurez réſiſter aux ſéductions qui pourraient chercher à vous ſurprendre. Encore une fois, ma fille, votre père & votre roi l'ordonnent : vous me ſuivrez à Londres.

La comteſſe ſe précipite aux genoux de Varuccy ; elle alloit lui déclarer l'aveu que lui avoit fait le monarque, révéler ſa propre faibleſſe : un lord de la connaiſſance de ſon père, étoit entré avec précipitation pour lui demander un ſervice important ; la comteſſe les quitte, & va retrouver en pleurant ſon amie : — Tu n'auras plus de reproches à me faire, Maly: vante-moi ma glorieuſe victoire: mon père a reçu des ordres du roi de m'amener à la cour pour me trouver à l'arrivée du comte. Le croirois-tu ? j'ai eu la force de me combattre ; j'ai dompté le deſir qui m'étoit le plus cher. Voir Edouard ! ce plaiſir eût-il été un crime ? la vertu ne permet-elle pas ces faibles dédommagements de tout ce qu'elle nous refuſe ? La préſence du roi, un ſeul de ſes regards m'eût fait ſupporter les peines ſecrétes que j'éprouve ; cette légère ſatisfaction n'auroit point offenſé un devoir qui, ſans doute, eſt trop rigoureux ; mon cœur n'eût pas formé le moindre ſentiment ... ah ! ma chère amie, je

m'égare, je t'en impoſe ; je m'en impoſe à moi-même ; & comment toute mon ame n'auroit-elle pas été remplie du bonheur de voir un prince... Je ſuis aimée... ne crains rien, je ſçaurai réſiſter à mon père, à mes propres deſirs ; je n'irai point à Londres ; je reſterai dans ce ſéjour... je ne puis plus ſoutenir tant d'orages oppoſés. Maly, j'ai été ſur le point de découvrir tout à mylord ; l'arrivée d'un de ſes amis m'a arrachée à cette cruelle extrêmité ; ſois inſtruite ſeule de tout ce qui déchire mon cœur ; j'ai beſoin que l'amitié vienne m'appuyer. L'amour, quel mot j'ai prononcé, me cauſe bien des tourments ! Aidée de tes conſeils, de ta fermeté, je triompherai. Ah ! que je redoute la vûe de Salisbury ! qu'un cœur qui aime la vertu, en lui étant infidèle, a de la peine à ne pas ſe trahir ! Qu'on eſt heureux, lorſqu'on ne s'eſt point écarté de ſon devoir ! je l'ai perdu, ce bonheur ! jamais je ne le goûterai !

Varuccy fait des préparatifs pour retourner à Londres ; la comteſſe déterminée par ſon amie à garder le ſilence, & à ne point s'expoſer aux regards du monarque, prétexte une indiſpoſition ; ſon père s'en ſépare, en lui commandant expreſſément de venir le joindre à la cour, auſſitôt qu'elle ſera rétablie ; ſa

fille le voit partir avec quelque regret ; il y a des momens où elle accuſe ſa ſageſſe de trop de ſévérité. Elle s'interroge ſur ce qu'elle deſire, ſur ce qu'elle veut rejetter ; elle voudroit conſerver ſa vertu ; elle pleure ſur ſon ſacrifice. La comteſſe de Salisbury adore Edouard, & elle ſent tout l'excès de ſon égarement : quel ſort déplorable ! que de femmes retrouveront dans ce tableau l'image de leur ſituation !

Ce n'étoit point aſſez que madame de Salisbury eût ſoutenu les preſſantes ſollicitations de ſon père : il falloit qu'elle repouſsât des aſſauts encore plus redoutables. Au moment qu'elle pleuroit dans le ſein de ſon amie, qu'elle ſuccomboit ſous tant de combats différents, on annonce un inconnu qui demande un entretien ſecret : la comteſſe éloigne tout ce qui l'entoure, & demeure ſeule. L'inconnu entre, & préſente une lettre : —Voici, madame, ce que le roi m'a ordonné de vous rendre à vous-même. Le roi, dit madame de Salisbury ! elle ne peut cacher ſon trouble; elle ouvre la lettre d'une main tremblante, & lit ces mots : » Vous faut-il, madame, des ordres » abſolus pour vous appeller à la cour ? Jamais la » voix du maître ne ſe fera entendre; ce ſera celle de » l'homme qui vous eſt le plus ſoumis. Belle Salis-

» bury, l'amour n'eſt-il pas au-deſſus de tous les mo-
» narques de la terre ? C'eſt Edouard qui eſt votre ſu-
» jet : vous êtes ma ſouveraine ; oui, vous donnez
» des loix à ce cœur qui juſqu'ici n'avoit brûlé que de
» l'ardeur des combats, & n'avoit connu de paſſion
» que celle de la gloire. Je puis commander à
» l'Angleterre, & je ne ſçaurois maitriſer un
» penchant que votre abſence ne fait que forti-
» fier. Venez, charmante Salisbury, embellir le ſé-
» jour de la grandeur ; ne craignez point que j'aye re-
» cours à l'autorité ; s'il m'étoit permis, toute ma cour
» ne vous parleroit que de ma tendreſſe : mais je ne
» prétends point vous contraindre : qu'un époux
» ſoit mon heureux rival ; qu'il ait votre amour ; je
» ne veux que vous voir, adorer en ſilence vos
» charmes, envier tout bas leur fortuné poſſeſſeur.
» Votre père vous attend, le comte eſt prêt à ſe ren-
» dre ici. Votre roi, ah ce n'eſt point le monarque
» qui vous écrit, votre amant, mais votre amant le
» plus diſcret, le plus déſintereſſé n'obtiendroit-il
» point une réponſe ?

P. S. » Si je ne puis jouir de votre préſence, qu'à la
» cruelle condition de ne vous point parler de mon
» amour, ſongez que je m'impoſerai un ſilence

» éternel ; oui, je ſçaurai me taire : mais, adorable » Salisbury, que je vous voye ! que mes yeux s'attachent ſur les vôtres ! que mes regards vous expriment une ardeur dont ma bouche s'interdira » l'aveu. Jamais, jamais je ne vous en parlerai ; » je me contenterai d'admirer, d'adorer en ſecret » la divinité de mon cœur. Les rois ont donc des » maîtres ! c'eſt à vous que l'Angleterre obéira. «

La comteſſe ne ſçait à quel ſentiment s'arrêter ; des mouvements confus ſe ſont élevés dans ſon ame : ſa vertu, ſon devoir, ſon amour, & c'eſt-là un de ſes plus redoutables ennemis, la combattent, triomphent tour à tour ; elle court, veut prendre la plume ; elle reſte en ſuſpens. Madame, lui dit l'inconnu, le roi attend une réponſe... Une réponſe, s'écrie madame de Salisbury ! eh ! qu'exige le roi ?.. Je ne paraitrai jamais en ſa préſence ; dites-lui...non, il faut que je lui écrive, qu'il ſçache... il me rend bien malheureuſe !

Cette victime d'une paſſion qui avoit pris trop d'empire, étoit livrée à une agitation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Cependant elle ſe détermine, & trace ce billet trempé de ſes larmes. » Une réponſe, » ſire ! & que voulez-vous que je vous écrive ? je n'au- » rai toujours qu'un ſeul mot à vous oppoſer : il n'en-

» traîne aucune explication : je ſuis la comteſſe de Sa-
» lisbury ; c'eſt-là tout ce que votre majeſté doit ſe dire,
» ſe répéter, ce que je me redirai cent fois à moi-même.
» Souffrez donc, ſire, que je demeure à jamais éloignée
» de votre préſence. Ce ſeroit à mon ſouverain à me
» répréſenter mes devoirs, ſi j'étois capable de m'en
» écarter. Mon ſéjour à la cour ne contribueroit point
» à vous rendre une tranquillité qui eſt néceſſaire à
» votre bonheur, à celui de l'état, ajouterai-je, au mien,
» hélas ! ſire, il eſt dangereux de ſoutenir la vûe d'un
» homme qui règne ſur les autres, & qui peut ſans
» crainte dire qu'il aime. Que mon père, que mon
» époux ignore une paſſion à laquelle l'un & l'autre
» nous devons renoncer. Tous mes reſpects, tous
» mes hommages d'eſtime, d'admiration, de recon-
» naiſſance même, je puis les mettre à vos pieds,
» mais ma tendreſſe, ſire... Ne m'eſt-il pas défendu
» de diſpoſer de mon cœur ? ce cœur que vous ty-
» rannisez eſt-il à moi ? Oui ! vous le tyrannisez.
» Ah ! prince, laiſſez-moi dans ma retraite ; ſi mes
» larmes peuvent vous plaire, ce papier en eſt ar-
» roſé ; ne m'écrivez plus, ne m'écrivez plus ; ou-
» bliez-moi, & ne cherchons point à nous voir. Non,
» ne nous voyons jamais. «

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La comteſſe vole vers Maly : — Edouard m'a écrit : voici ſa lettre, & je lui ai répondu. — Comment ? — Oh ! ne crains point qu'il me ſoit échappé le moindre mot que j'aye à me reprocher ! — Mais, ma chère comteſſe, répondre, n'eſt-ce pas marquer une complaiſance qu'accuſe une vertu délicate ? — Maly, tu me perces le cœur ! il falloit bien donner au roi une raiſon de mon éloignement de la cour ; non je ne lui ai point dit ... ſois ſûre que ma faibleſſe n'a point éclaté ; ce n'eſt qu'à tes yeux que je ſuis ſi peu digne d'eſtime ! mais plains-moi, aime-moi, Maly. Edouard ſçaura que je le fuis, que je ne trahirai point mon honneur, que je reſterai fidèle à mon époux... tu me fais trembler : ma réponſe ſeroit-elle ſuſceptible d'une interprétation favorable au penchant que tous deux nous devons condamner ? l'ai-je bien aſſuré que ſon amour m'offenſoit, qu'il ne m'en a point inſpiré, que je n'éxiſte que pour le comte de Salisbury ? le déſordre de mes ſens auroit-il paſſé dans ma lettre ! Oui, que mon époux revienne promtement ; ſa préſence m'avertira de mes devoirs. Pourquoi ai je vû le roi ? pourquoi m'a-t-il écrit ? Cruelle ! devois-tu me quitter, lorſque cet inconnu eſt entré dans mon appartement ? J'ai fait retirer tout ce qui m'entouroit ;

mais ces ordres ne s'étendoient point ſur l'amitié ; ſi tu fuſſes reſtée près de moi, j'aurois eu plus de fermeté ; je n'euſſe point écrit. Me voilà ſaiſie d'une crainte qui vient encore augmenter mes peines. Dumoins ſi j'étois faible, ſi je dévorois mes larmes, Edouard, tout l'univers l'ignoroit ; il n'y avoit que le ciel, & toi ſeule, devant qui j'euſſe à rougir ! s'il faut que le roi ait ſurpris dans ma lettre quelques-uns de ces ſentiments qui ne ſont connus que de toi, quel malheur ! quelle honte ! Je voudrois, Maly ... expirer avant que d'avoir revû mon époux. Il n'y a que la mort qui puiſſe me délivrer d'une ſituation ſi cruelle !

Madame de Salisbury en effet ſuccomboit ſous les tourments ſecrets dont elle étoit accablée. Sa lettre n'avoit ſervi qu'à enflammer davantage Edouard. L'œil pénétrant des courtiſans cherchoit à ſaiſir la cauſe de la ſombre mélancolie où s'abandonnoit le monarque. Retiré au fond de ſon palais, il ne converſoit qu'avec le ſeul Truſſel, & la comteſſe de Salisbury étoit l'unique ſujet de ſes entretiens. Tantôt il vouloit agir en maître irrité, & que l'objet de ſa paſſion fût amené à l'inſtant à la cour ; ſon lâche courtiſan l'échauffoit dans l'idée d'abuſer du ſouverain pouvoir. Tantôt le prince agité d'autres tranſports,

s'écrioit qu'on ne lui parlât plus de la comteſſe, qu'il l'oublieroit, qu'il l'avoit oubliée : — Oui, Truſſel, c'eſt une ingrate, indigne de la folle ardeur dont je ſuis épris. Dédaigner ſon roi, le voir à ſes genoux, & ne pas donner la plus faible marque de ſenſibilité ! Elle met ſur le compte de ſa vertu des ſentiments... qui, ſans doute, ne partent que de ſon indifférence, de ſon mépris pour ſon maître ; peut-être on me ſacrifie à un rival qui inſulte à ma faibleſſe ; s'il étoit vrai .. c'eſt alors que tout le caractère d'Edouard ſe déployeroit ; il ſçait ſe venger, il ſçait ce qui eſt dû à ſon rang, à ſon amour. Hélas ! le monarque eſt encore bien moins outragé que l'amant, & dans mon royaume, dans le monde entier, qui peut avoir ma tendreſſe ? Je ne demandois qu'à la voir, qu'à goûter le ſpectacle de ſes charmes, qu'à attacher mes yeux ſur ces yeux que j'idolâtre ! Elle me reproche, Truſſel, de faire couler ſes pleurs ! Qui ! moi, que je ſois la cauſe qu'il échappe une larme, une ſeule larme à la comteſſe de Salisbury ! non, je ne l'affligerai point ; que mon cœur en ſoit déchiré, je ſçaurai me réſoudre à ce cruel ſacrifice, m'impoſer la loi de ne jamais la voir ! je lui prouverai que ſon roi eſt ſoumis à ſes volontés. Qu'elle ne ſe préſente point à mes regards, ja-

mais, jamais... & c'eſt moi qui profère ce mot... il n'importe, je ſuis roi; je veux l'être; je veux vaincre ma paſſion. Edouard doit être un modèle pour ſes égaux; ce n'eſt qu'à force de ſurmonter les obſtacles & d'aſſujettir la nature, que l'on peut s'élever au rang de grand homme; j'y parviendrai. (Le lord Varuccy s'offre aux regards du monarque) Varuccy, il ne faut point contraindre votre fille; qu'elle reſte à Salisbury; je ne retiendrai point longtems le comte, & il volera auprès de ſon épouſe. (Le lord s'étoit retiré) Eh bien, Truſſel, Edouard eſt-il digne de porter la couronne? tu le vois: je ſçais m'immoler: mais que le premier de mes ſujets que l'amour aura égaré, redoute un maître inflexible; je voudrois punir de ma victoire l'univers entier.

Edouard verſe des larmes: — Et le roi d'Angleterre, Edouard pleure! & pour une femme! elle eſt maitreſſe de mon ame! je fais trembler l'Écoſſe, & je n'oſe déplaire à la comteſſe de Salisbury! ah! Truſſel, que l'amour change un cœur! je ne me connais plus! je ſuis... le plus faible des hommes!

Truſſel s'efforce de préſenter au monarque tout ce qu'il doit à ſa grandeur. — Truſſel, écartons le maître: l'amour ne ſe plaît que dans l'égalité; c'eſt

peut-être mon rang qui empêche la comteſſe de me payer d'un retour que j'ai mérité. Je porterai mes ſentiments à un degré qui dumoins m'obtiendra ſon eſtime. Je l'ai réſolu : elle ne paraîtra point à ma cour. Je me bornerai à l'aimer, à l'idolâtrer dans le fond de mon cœur ; elle ſeroit bien injuſte, bien barbare, ſi elle ne me plaignoit pas !.. Truſſel, crois-tu que madame de Salisbury me haïſſe ? ſa lettre eſt d'une femme ſenſible, à qui ſon devoir & la vertu ſont chers ; ſi elle n'étoit pas enchaînée par un hymen, qui m'eſt odieux, peut-être euſſé-je pu concevoir quelque eſpérance ; elle ſeroit venue à ma cour ; elle n'auroit pas évité ma vûe .. je m'égare dans mille projets qui ſe détruiſent ſucceſſivement. Truſſel ... je ne ſerai jamais un tyran ; la comteſſe de Salisbury jouira de toute ſa liberté, & mon amour ne cauſera qu'à moi ſeul des peines qui me flatteront encore, puiſque la comteſſe en ſera l'objet.

C'eſt ainſi qu'Edouard ſçavoit concilier le monarque & l'amant. S'il eût ſuivi les conſeils empoiſonnés du vil Truſſel, ce prince n'eût été qu'un roi ordinaire : mais le grand homme avoit la force de ſe conſulter ſoi-même, & il lui étoit impoſſible de deſcendre de cette grandeur qu'il imprimoit ſur toute

l'Angleterre. Un héros peut éprouver des faibleſſes ; mais il eſt rare qu'il y ſuccombe.

Maly, différente du confident d'Edouard, excitoit dans le cœur de ſon amie, l'amour de l'honneur & de la vertu ; elle armoit juſqu'à l'orgueil contre un ſentiment qu'elle aidoit la comteſſe à repouſſer. Eh ! que de triomphes ſur nos paſſions la vanité nous fait remporter ! qu'il eſt peu de ces victoires impoſantes qui ſoient l'ouvrage du pur amour de nos devoirs ! la vertu ſans mélange reſſemble aſſez au ſentiment déſintereſſé : on en parle beaucoup, & on en cherche encore des exemples.

La comteſſe de Salisbury tomba malade. Il y avoit des moments où elle regrettoit de n'avoir point ſuivi à Londres mylord Varuccy ; enſuite elle demandoit pardon à Maly de ces mouvements qui bleſſoient ſa gloire ; elle ſe condamnoit au jugement même de ſa propre raiſon.

Un exprès arrive de Londres, qui apporte à la comteſſe une lettre de ſon père. Le maintien de cet homme annonçoit une nouvelle déſagréable : la fille du lord Varuccy eſt incertaine ſur le coup qui la menace ; elle ſe détermine enfin à lire ce que mylord lui écrit. » Ma fille, (lui diſoit-il dans cette lettre)

» voici le moment où il faut vous armer de ce cou-
» rage que vous avez puisé dans mon sang. La véri-
» table grandeur est en nous ; celle que nous tenons
» de la fortune, s'évanouit comme les autres illu-
» sions qui composent le mensonge de la vie. Vous
» attendiez avec impatience votre époux ; il vous
» alloit faire partager les nouveaux bienfaits que
» lui préparoit son maître. Le Souverain suprême,
» qui commande à tous les rois de la terre, n'a pas
» voulu que le comte de Salisbury jouît plus long-
» tems des bontés de notre monarque. En un mot,
» ma fille, je vous le répète : vous avez de la reli-
» gion, de la fermeté ; vous devez être résignée aux
» plus cruels évenements : une maladie précipitée
» vient de nous enlever le comte...

Madame de Salisbury n'achève point la lettre : elle la donne à Maly qui étoit avec elle, en s'écriant : vois jusqu'à quel point le sort me poursuit : la mort vient de m'enlever mon époux !

Maly continue de lire : elle est instruite de tous les détails relatifs à cette perte qui auroit été encore plus foudroyante pour une femme ambitieuse : mais la comtesse ne regrettoit point le degré d'élévation où l'auroit portée son union avec le lord Salisbury ; elle ne

reſſentoit que la privation d'un époux qu'elle eſtimoit, & qu'elle auroit peut-être aimé, ſi elle eût eu le temps de vivre avec lui. Sa délicateſſe ſe faiſoit des reproches qu'elle ne cherchoit point à détourner, & qui lui rendoient cette perte plus ſenſible : — Il faut, Maly, que je t'ouvre mon cœur : un mouvement affreux vient de s'y élever ; je me fais honte à moi-même... au milieu de ma douleur, une ſorte de ſatisfaction... Je réparerai ce crime ; oui, c'en eſt un dont je me punirai ; je vengerai les mânes du comte de Salisbury des torts que j'ai pu avoir, tandis qu'il vivoit ; ſa veuve aura un courage & une fidélité que n'eut point ſon épouſe. Le roi pourra reprendre des eſpérances qu'il devoit avoir abandonnées ; il connaitra que l'eſtime & le devoir vont quelquefois auſſi loin que l'amour ; Salisbury dans le tombeau a déjà acquis ſur mon cœur des droits que lui diſputoit ma faibleſſe. Maly, j'expierai mes fautes, en m'armant de la plus auſtère ſévérité contre moi-même ; & mon orgueil eſt intéreſſé à défendre ma vertu.

Edouard dans la perſonne du comte, ſe voyoit enlever un des ſoutiens de ſa couronne : il le regretta comme un citoyen utile dont étoit privée l'Angleterre, & comme un favori qui aimoit ſincérement ſon

ſon maître ; ſi les hommes ont à ſe plaindre de trouver peu d'amis, c'eſt ſurtout aux ſouverains que ces plaintes ſont permiſes ; la grandeur ſemble encore plus que l'infortune, éloigner l'amitié ; la nature pardonneroit-elle moins l'élévation que le malheur ? Salisbury étoit attaché à Edouard, & non au monarque de la Grande-Bretagne. Cependant à travers les regrets qui échappoient au prince, l'amour revenoit mêler ſes plus vifs tranſports. Edouard ne pouvoit ſe diſſimuler qu'il ſe voyoit ſans rival, que la comteſſe étoit dégagée d'un nœud, qui juſqu'à ce moment avoit dû les arrêter l'un & l'autre ; enfin tout ce qu'il aimoit étoit libre ; cette image fixoit ſes regards ; & ſi quelque téméraire lui diſputoit le cœur de madame de Salisbury, alors il n'avoit rien à ménager : il étoit permis au roi d'appuyer les prétentions de l'amant.

Le comte ne laiſſoit point d'enfants. La loi obligeoit ſa veuve de renoncer au comté dont la poſſeſſion retournoit à la couronne. Ramenée par cet évenement à Londres, chez ſon père, il falloit que madame de Salisbury ſe rapprochat d'un objet d'autant plus redoutable, qu'elle ne pouvoit parvenir à y ſonger même avec indifférence. Quoi, diſoit-elle, à l'inſtant que j'attendois mon époux,

& que ſa préſence m'eût donné des armes contre un penchant que je dois bannir de mon cœur, je retombe dans un abîme encore plus profond ; je perds mon mari, que j'ai offenſé ; oui, je l'ai offenſé ; hélas ! je ne ſçaurois me le cacher. Je n'ai plus de ſoutien ! j'eſpérois m'enſevelir dans cette retraite, y mourir ; & voilà qu'un ſort affreux me rappelle dans un ſéjour où je ſerai près d'un ennemi, qui n'eſt pour moi que trop à craindre ! Mon père ſurprendra mon trouble, m'accablera de réprimandes que j'aurai méritées ; il m'ôtera ſa tendreſſe, ſon eſtime ; tout Londres ſera inſtruit de ma paſſion inſenſée. Que dois-je attendre d'Edouard ? je n'aurai plus des liens ſacrés à lui oppoſer ; il oſera ſe prévaloir d'une eſpèce de liberté que je ſemble avoir acquiſe !.. Eh ! quelles ſeroient ſes eſpérances ?.. Maly, c'eſt ici que l'honneur, que l'orgueil doivent me ſoutenir. Qui ! moi ! la fille du lord Varuccy, la veuve du comte de Salisbury... j'écouterois une erreur... Non, Maly, non, repoſe-toi ſur mon amour pour la vertu, pour la véritable gloire. On peut avoir ſon cœur déchiré par une paſſion malheureuſe : mais ſuccomber, céder... n'eſt-il pas facile de terminer ſes jours? quand on a la fermeté

d'embraſſer ce parti, qu'auroit-on à redouter ? la mort eſt au-deſſus des faibleſſes & des rois. Allons donc à Londres ; volons dans le ſein de mon père ; ſon exemple enflammera mon courage ; je fais ſerment de ne point parler à Edouard, de ne point le voir, dirai-je, hélas ! de ne point y ſonger !.. Tu verras ſi je ſuis indigne de ton amitié ; tu reconnaîtras la fille du lord Varuccy. Partons.

La comteſſe, en quittant le château de Salisbury, ne put s'empêcher de répandre des pleurs. Elle détournoit ſouvent la tête ; elle porta encore les yeux vers ſa retraite. Quand elle l'eut perdue de vûe, hélas ! s'écria-t-elle, il faut donc renoncer à cet aſyle ! Dumoins j'y pouvois verſer des larmes en liberté ; je n'avois d'autre témoin de mon égarement, & de ma triſteſſe, que ma chère Maly. Il y a quelques douceurs dans les peines, lorſqu'on peut laiſſer éclater ſa ſenſibilité, & qu'on n'eſt point obligé de montrer un viſage différent de ſon cœur. Il m'étoit permis de ſoupirer, d'épancher mon ame, de parler d'une faibleſſe, que je cacherai à tous les yeux : tout me ſera interdit, plus de conſolation. Ah ! digne amie, ne m'abandonne point ; le ciel m'envieroit il encore ce dédommagement des maux que j'éprouve ?

Elles arrivent à Londres. Varuccy, qui penſe toujours que la mélancolie où ſa fille eſt plongée, n'a d'autre motif que la mort du comte, s'efforce de l'en retirer ; il veut la conduire chez le roi. — Que me propoſez-vous, mon père ? ſous ces vêtements de deuil, j'irois... Laiſſez-moi à ma douleur ; que je ſois oubliée ; mon père, ſouffrez que je vive ici dans la retraite la plus profonde.

Le lord ne veut point contraindre ſa fille ; il fait part au roi des raiſons qui la retiennent loin de la cour: Edouard feint d'en être ſatisfait ; ſeul avec Truſſel, il exhale une ame trop gênée par l'embarras des grandeurs : — L'ingrate ! elle me refuſe juſqu'au plaiſir innocent de la voir ! & elle rejette ſa barbarie ſur la bienſéance, ſur des devoirs dont elle s'affranchiroit aiſément, ſi du moins elle connaiſſoit la ſenſibilité ! Je ne lui demandois que ſa préſence, qu'un ſeul regard, & elle s'obſtine à ne point m'accorder ce faible prix de tout ce qu'elle me fait ſouffrir ... de tout ce qu'elle me fait ſouffrir ! & c'eſt un roi qui parle, le ſouverain de l'Angleterre, Edouard ! Sire, dit Truſſel, c'eſt en effet compromettre la majeſté que de ſupporter plus longtems une telle audace. La fille de Varuccy n'a-t-elle pas à ſe féliciter de ce qu'un auſſi grand mo-

narque que vous, ait bien voulu jetter les yeux ſur elle? Son mari eſt dans le tombeau; elle n'eſt plus enchaînée par des liens qu'il ne tenoit qu'à l'autorité de rompre; & vous avez pouſſé la bonté juſqu'à ne point uſer de votre pouvoir. Aujourd'hui qu'auroit-elle à vous oppoſer? ſa vertu? la vertu eſt d'obéir à ſon maître: c'eſt le premier devoir, la première loi d'un ſujet. Sire, ne croyez point à ces mots impoſants, faits pour éblouir le vulgaire des hommes; cette réſiſtance offenſante qu'il plait à la fille de Varuccy de décorer d'un nom faſtueux, n'eſt peut-être que l'effet d'une intrigue qu'on a l'adreſſe de vous dérober; on vous préfère un rival, & on s'enorgueillit de montrer de l'indifférence pour un roi; c'eſt un trophée inſolent pour la beauté: voilà, n'en doutons point, où ſe réduit cette vertu ſi fière, ſi inſultante... Je ne ſuis point aimé, s'écrie Edouard, & un autre... oui, tu es éclairé ſur les motifs de ſes refus; & plus j'éxamine... je cède à tes conſeils; tu es entré dans mon cœur; il eſt tems d'adoucir la bleſſure qui le déchire; ce n'eſt point envain que le ciel m'aura donné le droit de commander. Le dernier de mes ſujets peut ſatisfaire ſes paſſions, & j'étoufferois les miennes!..

Je ferai mon bonheur ; il dépend de la conquête d'un cœur que nul autre ſur la terre n'oſera me diſputer... Truſſel, cours chez madame de Salisbury ; demande à lui parler ; dis-lui qu'elle paraiſſe à la cour, que je le deſire ; que je l'ordonne, que je le veux ; vas, vole.

L'adroit courtiſan s'applaudiſſoit de ſervir les faibleſſes de ſon maître, & il formoit en même-temps le projet de perdre Varuccy dans ſon eſprit ; il ſe diſpoſe à exécuter ſes ordres.

Edouard ſeul, rendu à lui-même, interroge ſon cœur, ne tarde point à l'écouter, & ce cœur noble & généreux malgré toutes les baſſeſſes, tous les genres de ſéduction que déployoient les corrupteurs de cour, lorſqu'il ſuivoit ſes propres mouvements, ſe déterminoit toujours à la grandeur, à l'équité, à cette dignité de l'homme qui conſtitue le mérite perſonnel, & qui ajoûte tant à la majeſté ! J'ai cédé, ſe dit le prince, aux ſentiments de Truſſel ; non, ce ne ſont pas les miens qu'il va ſuivre. Me voilà donc avili par une paſſion qui me met au niveau des mortels les plus faibles, les plus mépriſables ! je ſuis dépoſitaire de l'autorité ſuprême, & au lieu de m'en ſervir à

rendre mon peuple heureux, à soumettre les Écossais, dont l'audace me brave, à m'élever par l'éclat de mon règne au-dessus de mes prédécesseurs, je ne serai roi que pour tyranniser une malheureuse femme, qui veut conserver sa vertu, qui, sans doute, ne sent pour moi aucun de ces transports qu'elle ne m'a que trop inspirés ! & je manquerai à l'honneur, à l'humanité ! j'outragerai la mémoire d'un homme qui fut mon ami ! sa veuve sera le jouet de mes folles erreurs ! je porterai la désolation, la mort dans le sein de Varuccy dont je dois respecter moi-même la fermeté ! je ferai couler les larmes ... de tout ce que j'adore ! Non, ce n'est point par de tels moyens que je veux conquérir le cœur de la comtesse de Salisbury ; je veux être son amant le plus tendre, le plus circonspect. (Edouard appelle quelques-uns de ses domestiques) Qu'on aille promptement chez le lord Trussel ! courez, qu'il ne fasse rien sans m'avoir vû ; je l'attends. Quel plaisir je goûte en cédant à la voix de mon cœur ! Salisbury ! cruelle ! si vous ne m'aimez pas, du moins je veux que vous m'estimiez, que vous m'admiriez, que vous me plaigniez. Ah ! je mériterai tous vos sentiments ; je vous ferai voir une tendresse si vive, si pure !.. mes vertus feront votre ouvrage. Je tou-

cherai votre ame ; la nobleſſe de mes procédés vous déſarmera ... je retrouve la grandeur que doit avoir le roi d'Angleterre. ( Il apperçoit Truſſel. ) Vous n'avez point encore rempli mes volontés ? — Sire, je me préparois à me rendre chez madame de Salisbury. — Non, Truſſel, non ; je me ſuis conſulté : il ne convient point à Edouard d'employer la violence pour s'aſſurer un cœur rebelle à ſes vœux ... gardez-vous bien d'aller chez la comteſſe ; je la vaincrai par d'autres armes. — Quoi ! ſire, vous ſouffrirez... — Tout, mon ami, plutôt que la fille de Varuccy ait à m'accuſer du moindre coup d'autorité. — A votre place, ſire... — A ma place, vous feriez ce que je fais ; vous penſez, vous parlez comme Truſſel ; & moi je parle, & j'agis comme Edouard. C'eſt à nous à donner des exemples de vertu & de magnanimité ; & que nous ſerviroit d'être ſupérieurs au reſte des hommes, ſi nous avions leurs faibleſſes, leurs deſirs bornés ? Truſſel, je veux montrer à l'univers que j'ai l'ame d'un roi. Ce n'eſt point l'appareil des fauſſes grandeurs qui doit m'enorgueillir : c'eſt ſur la nobleſſe de mes ſentiments que je fonde la fierté dont je veux me parer à mes propres yeux. La comteſſe de Salisbury ne ſera point aſſervie à mes caprices : allez, & ne

me donnez jamais que des conſeils qui ſoient dignes de moi.

Edouard ſe félicitoit de cet effort héroïque : mais qu'il lui coûtoit cher ! que de mouvements divers l'emportoient ſucceſſivement ! combien d'inſtants où tous ces projets de généroſité s'évanouiſſoient !

La comteſſe n'éprouvoit pas une agitation moins violente. L'image de la perte de ſon mari s'effaçoit ; celle d'Edouard au contraire ſe gravoit tous les jours plus profondément. Eh bien ! diſoit-elle, à Maly, es-tu contente de ton amie ? ai-je aſſez d'empire ſur un ſentiment auquel le tems ne fait que prêter de nouvelles forces ? Maly, je ne puis me dérober à des reproches ſecrets ! mon père continue de croire que la mort d'un époux entretient cette triſteſſe dont je ſuis conſumée ! eh ! que diroit-il, ſi ce cœur me trahiſſoit ? Penſes-tu que le ſacrifice que je me ſuis impoſé ne ſoit point aſſez grand ? de quoi, la vertu auroit-elle à m'accuſer ? je vivrai, je mourrai pour elle : mais, ma chère amie, crois tu que je l'offenſerois, en reportant mes yeux ... tu ne m'entends point ? — Quoi ! vous voudriez que je miſſe dans vos mains ce portrait ?.. — Je ne demande, Maly, qu'à y jetter un regard, un ſeul regard, & je te le

rends pour la vie. — Non, je ne céderai point à vos desirs : je sers votre raison, votre honneur ; vous avez donc formé le dessein d'entretenir une passion qui sera pour vous une source de chagrins inévitables ? — Maly, pardonne, pardonne ; ton amitié mérite toute ma reconnaissance ; je t'invite moi-même à t'armer contre moi ; non, que ce fatal portrait ne revienne jamais sous mes yeux ; banniſſons, s'il se peut, de mon ame un objet qui n'est que trop victorieux de tous mes efforts.

Edouard avoit écrit plusieurs lettres à la comtesse de Salisbury, sans pouvoir en obtenir aucune réponse. Le monarque alloit éclater. L'orgueil d'un amant, encore moins celui d'un roi ne souffre point d'humiliations : Trussel nourrissoit le penchant trop décidé qui portoit souvent Edouard à n'écouter que son emportement.

Le hazard avoit amené à la cour d'Angleterre un chevalier Français qu'on nommoit Eustache de Ribaumont, le même qui dans la suite, eut l'honneur

---

*Eustache de Ribaumont, &c.* Lorsqu'Edouard reprit Calais, il combattit comme un simple *homme-d'armes*, & s'attacha, dans la mêlée, à Eustache de Ribaumont, gentilhomme Gascon, qui se mesura avec le roi, sans le connaître, il eût même la gloire de l'ab-

de ſe meſurer avec Edouard. Il poſſédoit au plus haut dègré toutes les qualités qui ſembloient attachées à l'eſprit de la chevalerie ; il étoit d'une franchiſe ſingulière, & ſurtout le *champion déclaré des dames*. Ribaumont n'eut pas de peine à ſe concilier la bienveillance du prince Anglais, dont l'ame reſpiroit toute la nobleſſe chevalereſque, & il mérita bientôt de la part de ce prince une confiance ſans réſerve. Edouard l'inſtruiſit de ſon amour pour la comteſſe

---

battre deux fois. Les Anglais ayant remporté l'avantage, le chevalier Français rendit ſon épée à ſon aſſaillant, en ſe reconnaiſſant ſon priſonnier. Edouard dans le ſouper qu'il donna aux braves gens reſtés entre ſes mains, s'adreſſa ainſi à Ribaumont : *Meſſire Euſtache, vous êtes le chevalier au monde que je viſſe oncques plus vaillamment aſſaillir ſes ennemis, ne ſon corps defendre. Ne me treuvai oncques en bataille où je fuſſe, qui tant me donnât affaire corps à corps que vous avez aujourd'hui faict ; ſi vous en donne le prix, & auſſy ſur tous les chevaliers de ma cour par droite ſentence ; adoncques print le roi ſon chapelet* (ornement de tête) *qui étoit bon & riche, & le mit ſur le chef de monſeigneur Euſtache, & dit : monſeigneur Euſtache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans & de dehors, & vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moy. Je ſçay bien que vous êtes guay & amuſant, & que volontiers vous vous treuvez entre dames & damoyſelles ; ſi dites partout là où vous irez que je le vous ay donné ; ſi vous quitte votre priſon, & vous en pouvez partir demain s'il vous plaît.*

de Salisbury, & lui apprit avec douleur qu'il jouoit le triſte rôle d'amant malheureux. Il ajoûta que las d'eſſuyer des hauteurs rebutantes, il étoit prêt de recourir au ſuprême pouvoir, & il ne diſſimula point que Truſſel l'échauffoit dans ce projet. Sire, dit Ribaumont, Truſſel n'eſt pas un brave gentilhomme, je le dirois à lui-même, puiſqu'il oſe vous donner de ſemblables conſeils ; votre majeſté n'eſt point faite pour les ſuivre. Il faut tenter tous les moyens que la chevalerie & l'amour vous permettent, & ils vous attireront, j'oſe l'eſpérer, les bonnes graces de la comteſſe. Surtout, ſire, gardez-vous bien de préſenter jamais la ſuprême puiſſance : *en amour le plus gentil chevalier eſt roi.* Mettez en uſage tous les heureux préſents que vous avez reçus de la nature ; ils valent bien les avantages de l'autorité. — Mais, Ribaumont, ſi je ne réuſſis point ?.. — Alors, ſire, de la grandeur d'ame ; plaignez-vous en vous-même, & faites éclater la généroſité du ſouverain de l'Angleterre. — Et ſi j'avois un rival ? — Eh bien, ſire, il ne faudroit pas lui oppoſer le roi, mais diſputer à qui ſçauroit le mieux aimer ; il faudroit déployer tous les ſecrets de l'art de plaire ; ce ſeroit à madame de Salisbury à décider, & à donner le prix. Votre majeſté ne doute pas qu'après le roi de

France, mon légitime souverain, elle ne soit la personne dans le monde pour laquelle je suis pénétré d'une plus haute estime, de tous les sentiments de vénération : mais si j'avois l'honneur d'être votre rival, & que je fusse préféré, je ne sçais si mon respect, sire, iroit jusqu'à vous immoler mes droits sur le cœur de ma maitresse. Tous les sacrifices, vous les pourriez attendre de mon dévouement, hors celui de l'amour. Souffrirez-vous, sire, que je continue de vous parler avec cette vérité qui est digne de vous? ce n'est ni par des ordres exprès, ni par des plaintes que vous parviendrez à toucher celle que vous aimez; croyez-en les Français lorsqu'il s'agit de tendresse : le premier art *en courtoisie* est de plaire, de flatter la vanité, ou d'exciter le plaisir. Je pense à un expédient dont le succès est presque assuré; donnez des fêtes, & que madame de Salisbury en soit l'objet caché : j'ose répondre à votre majesté que cette galanterie lui sera agréable; une belle femme est une sorte de divinité qui demande un culte & des honneurs. Rien ne la séduit plus qu'un hommage d'éclat; sire, nous imaginerons ensemble quelques amusemens qui soyent du goût de la comtesse, & qui l'enlevent à sa retraite.

Edouard embrasse Ribaumont : — *Gentil chevalier*, mon sort est entre vos mains; ordonnez, &

l'on s'empreſſera d'exécuter. Je veux que la magnificence ſoit réunie à tout ce que vous aurez jugé être de plus galant. Ne ménagez point la dépenſe ; ſongez que c'eſt un roi qui ſe charge des frais, & que ce roi eſt l'amant le plus paſſionné.

Ribaumont ſe piqua de remplir les deſirs du monarque. On proclama un tournoi où la nobleſſe Anglaiſe fut invitée, ainſi que les gentilshommes étrangers qui ſe trouvoient à Londres. Edouard ne manqua point de ſe parer des couleurs de la comteſſe de Salisbury ; ſon écharpe noire & rouge éclatoit du feu des diamants ; Ribaumont entra auſſi en lice, il rompit pluſieurs lances pour la *beauté inconnue*. La deviſe du roi repréſentée par un Perſan qui adoroit le ſoleil, offroit ces mots : » *je l'adore, quoiqu'il me* » *brûle*. « Ribaumont, en courtiſan Français qui ſçait allier la nobleſſe de l'ame, & l'ingénieuſe galanterie, eut l'adreſſe de ménager le prix au ſouverain. Edouard s'en apperçut, & pénétré de l'honnêteté du procédé, il ne put s'empêcher d'en témoigner ſa reconnaiſſance : — Brave chevalier, vous autres Français, vous êtes galants envers vos amis comme à l'égard de vos maitreſſes ; *grand merci* de la victoire ; j'en garderai l'honneur, puiſque vous le voulez :

mais chaque chose ici aura sa récompense : c'est moi qui vous donne celle de l'amitié ; & aussitôt le roi détache de son casque une superbe aigrette de diamants, & s'empresse d'en décorer celui de Ribaumont.

La comtesse de Salisbury n'assista point à ces fêtes ; Edouard s'étoit flatté que la curiosité & le goût du spectacle l'y attireroient : elle persista à demeurer dans sa solitude ; cependant elle ne cessoit d'interroger Maly sur les moindres particularités ; elle se faisoit raconter les plus petits détails. Que sa sensibilité fut intéressée, lorsqu'elle apprit quelle étoit la devise d'Edouard, & qu'il avoit adopté *ses couleurs !* elle revenoit sans cesse à ce témoignage de l'amour du prince, & la devise lui prouvoit qu'il avoit autant de discrétion que de tendresse.

Plusieurs *entremets* des mieux imaginés terminèrent ces fêtes. On en donna un surtout qui étoit un emblême ingénieux, dont il ne fut pas difficile à la comtesse, & même aux favoris d'Edouard de pénétrer le sens : le théâtre représentoit une espèce de camp : on y voyoit Achille essayer diffé-

---

Plusieurs *entremets*, &c. C'est ainsi qu'on appelloit des représentations muettes, qui étoient une sorte de pantomimes ; on en a parlé dans Sarginès ; l'ouvrage de M. de Ste Palaye nous en donne une idée étendue.

rentes armes ; Pallas lui montroit des drapeaux, & des couronnes de lauriers : il couroit avec précipitation vers la déeſſe. Déidamie, ſous la figure d'une jeune perſonne remplie de charmes, s'offroit aux regards du héros : il quittoit bruſquement Pallas, & alloit ſe jetter aux pieds de Déidamie. Elle le repouſſoit ; elle le fuyoit : il n'en paraiſſoit pas moins empreſſé à ſuivre ſes pas. La Gloire deſcendoit dans un nuage, & l'Amour entroit d'un autre côté ſur la ſcène ; Achille les regardoit tous deux en ſoupirant, & faiſoit entendre par ſon jeu, qu'il vouloit les réunir l'un & l'autre ; un Génie déſigné par un enfant, ſuſpendoit au fonds de la ſalle un tableau qui repréſentoit Déidamie aſſiſe ſur un trône, & au bas étoient écrits en lettres lumineuſes ces deux mots, *la victoire*, *& Déidamie*.

Madame de Salisbury étoit demeurée obſtinée à ne point ſe montrer ; ces repréſentations ne produiſirent pas plus d'effet que le tournoi & les joûtes. Ribaumont s'avouoit vaincu dans l'art *d'attirer les dames*, & le reſſentiment d'Edouard contre la comteſſe égaloit ſon amour.

Cependant elle ne ſouffroit pas moins que le roi ; ſon père lui faiſoit des reproches continuels ſur

cette

» fortereſſe. Ung chaſcun ſe courouçoit griévement
» de la mal-gracieuſe indifférence, voire dure ingrati-
» tude de Merveille, & l'on en ſignifioit regrets & com-
» plainctes au damoyſel, lequel ne ſembloit eſmeu de
» ces propos. Ay mon guerdon, rediſoyt-il à tous ces
» devis & pourparlers : je ſers ce que j'ayme. Une aultre
» fois, la belle ſi dédaigneuſe, en s'esbattant avec ſes
» damoyſelles, ſe print à dire haultement : que le fils
» du roy Liſuart eſt heureux ! il porte à ſon bras dex-
» tre un gros eſcarboucle flamboyant, quand ce ſe-
» roit le ſoleil en plein midy ! n'y a que fils de roy,
» pour avoir des diamants à ſouhait ! Le damoyſel
» d'amour entend ce, & incontinent ſe départ en
» hâte, & va treuver le fils du roy Liſuart, lequel ne
» volut mye lui bailler l'eſcarboucle, bien qu'iceluy
» jouvencel offrit conſidérable monnoye pour acqué-
» rir ledit eſcarboucle. Finablement le prince ſe dé-
» termina à le céder aux conditions que le damoyſel
» entreroit en lice avec deux géants plus fameux
» qu'Albadan & Gandalac, ce que fiſt toſt le da-
» moyſel ; il eut entier avantaige, coupa la teſte à

---

*Albadan* & *Gandalac*, deux géants renommés dans Amadis de Gaule. Voyez le livre I^er^.

» ces villains mescréants, & rapporta sus le bel
» escarboucle à Merveille qui feignit de ne l'apperce-
» voir, & n'y toucha aucunement. Mais alors qu'elle
» fut seulette, elle mist vîste l'escarboucle en son
» sein, à côté de l'oyselet, disant : bel escarboucle,
» ne te céderois pour tous les trésors du monde.
» Desrechef Merveille s'advise en se gaudissant, & sans
» penser à aucun effect, de dire par joyeuseté &
» facétie qu'elle treuveroit playsant qu'un chevalier
» fust l'espace de trois mois le servant en tout poinct
» de sa dame : or qu'advint-il de ces paroles profé-
» rées à nulle intention ? Le damoysel sur l'heure se
» déclare le servant à toute épreve de Merveille, &
» s'établit près d'icelle en cette humble qualité, le
» disputant à tous ses paiges, varlets & damoy-
» selles, pour obéyssance, promptitude & entière
» dévotion à tous les voloirs de la susdicte : le
» damoysel répétoit avec liesse & vanterie : je sers
» ce que j'ayme ; y a loz & honneur à parfaire cet
» office ; le plus grand roy du monde, alors qu'il
» ayme, n'est-il point serf de sa bien-aymée ? Il eust
» fallu voir nostre jouvencel alors qu'il deschaus-
» soit Merveille, comme il tremblottoit, blémis-
» soit, se pasmoit d'ayse ; comme il s'agenouilloit

» devant icelle, avec quel respect & vénération il
» lui délaçoit les éguillettes & rubans de sa chauf-
» sure! & observerez qu'il y appliquoit un doulx & ar-
» dent bayser, alors qu'iceluy cuidoit que sa dame
» ne s'en pouvoit appercevoir. Les trois mois de
» servaige finis, le damoysel en estoyt moult plus
» aymant, & Merveille n'en témoignoit la moindre
» esmotion, de ce dont estoyt tousiours fort esbahie la
» cour du roy d'Yrlande. Le damoysel avoit un chien
» lequel il n'eust donné pour tout ce qui est sur terre.
» L'animal careſſant que c'estoyt prodige, ne man-
» geoit que de la dextre de son maistre, le suyvoit
» partout, partageoit sa couchette avec luy, & bien
» estoyt son compaignon & son défenseur, ayant au-
» cunes-fois failli contre larrons & meurtriers les-
» quels voloient mal au damoysel : aussy le jeune
» bachelier, comme l'avons dict, n'aymoit-il rien
» tant que son chien, & avec raison & gratitude l'a-
» voyt-il nommé *fidèle*. Merveille mire, un jour,
» l'animal si cher à son mestre, le flatte de sa palme
» doulcelette. Iceluy pense avoir cognu par telles
» blandices & mignardises que Merveille avoyt vif
» desir d'avoir le chien tant aymé : il le lui remet
» tost avec lesse : ma-dame, faict-il, le mestre est

» voſtre, bien eſt-il convenable que le chien ſoict
» voſtre auſſy ; & le povre animal, jaçoit qu'il euſt la
» royne des belles pour meſtreſſe, couroit touſiours au
» damoyſel alors qu'il l'appercevoit, & luy bailloit la
» patte; iceluy le baiſoyt encore plus que par le paſſé,
» pource que ſa dame le baiſoyt ſouventes-fois. Il
» eſchoit par adventure vrayment fortuite que le
» damoyſel ſe pourmenoit dans les vergiers & jardins
» du roy d'Yrlande ; or c'eſtoyt en la novelle ſaiſon
» d'Avril, temps où les oyſelets ung petit échauffés
» commencent à ſe r'habiller de plumes naiſſantes,
» & à ſe dégoyſer, où la terre rajeunie ſe reveſt de
» ſes acoutrements d'émeraude, & qu'on voit les fleurs
» poindre, & la violette amoureuſe lever ſa teſte
» gentille d'entre le gazon, & eſpandre ſon odeur
» embaſmée. Le damoyſel d'amour, en voyant ce, ſe
» condouloyt moult grandement & diſoyt avec an-
» goiſſe amère : tout rit, & porte céans livrée de joye
» & délectation ; n'y a que moi qui ſouffre ! or véécy
» des cris qui s'en viennent frapper ſon oreille: il cuide
» avoir recognu la voix de ſa bien-aymée ; il court
» devers l'endroit d'où ces ſons yſſoient. Quel ſpecta-
» cle piteux & déconfortant s'offre à la veue d'iceluy !
» ſa dame qu'un vilain géant ſe préparoit à enlever ;
» elle ſe lamentoit que c'eſtoyt pitié, & crioyt à plein

» gouzier : qui s'en vienne me délivrer de cet infame
» & déloyal, il ſera mon mary : j'en baille ma foy.
» Le damoyſel qui n'eſtoyt armé, bien qu'il n'euſt
» écu, ne morion, ne lance au poing, s'eſtoyt avec
» ſa ſeule eſpée accouru à l'encontre du géant, en
» lui criant : villain & meſchant, tu n'enmeneras
» cette damoyſelle ; lors commença une rude ba-
» taille, & Merveille en grant eſmoy, pouſſoit hautes
» clameurs. Le géant avoit une maſſe d'acier dont il
» penſoit aſſommer le jouvencel, lequel leger & diſ-
» pos couloit ſous la maſſe peſante, & de ſon eſpée
» atteignit finalement le vilain cueur de cet aultre Po-
» lyphémus, & l'occit. Merveille délivrée, rendit gra-
» ces à Dieu, & à ſon libérateur, & dict : gentil damoy-
» ſel, ay promis de prendre eſpous, pource que me
» voyoy près de mourir de male mort. Seroitce voſtre
» voloir de tirer profit de ce meſchief ? Nenny dame,
» ſe meiſt à repartir le damoyſel, vous rens votre foy,
» & ne veus eſtre voſtre amy & mary que de voſtre
» plein conſentement ; Merveille le regardoit avec at-
» tention. Il continue : ma-dame, ne vous demande
» guerdon de voſtre délivrance que la permiſſion de
» vous aymer touſiours, & de me dire voſtre ſervant
» juſques à treſpaſſement ; oncques n'en aurez, vous

» l'adjure, qui vous ſoyt plus ſoumis, & qui vous ayme
» d'amour plus ſincère & plus honneſte. La dame lors
» ſe précipitant dans les bras d'iceluy : — Aſſez
» d'épreves, aſſez ; non, ne veus d'aultre amy &
» mary que vous : vous cognoiſſez ce que c'eſt qu'ay-
» mer ; ne vous demande qui vous eſtes : on eſt de
» haut lignaige, quand on eſt auſſy loyal & enamouré.
» Le damoyſel paſmé d'ayſe, cheoit aux genoux
» de Merveille : — Ce que je ſuis ... ah ! le nom de
» voſtre bien-aymé n'eſt-il pas au-deſſus de tous les
» titres, grandeurs & noms ? Si pourtant veuillez le ſça-
» voir, ſuis le fils du roy de Norwège. N'avoy deſir
» de devoir à la pompe & majeſté royale, la bonne
» adventure d'émouvoir le cueur de noble & gent da-
» moyſelle ; voloy luy plaire & mériter ſes affections
» par unique ſentiment & ſervaige amoureux. Eh bien,
» damoyſel, mon amy, ſe print à dire Merveille d'un ton
» emmiellé & pourtant impoſant, à voſtre tour, ſa-
» chiez en quel lieu avez mis voſtre doulce fantayſie,
» & qu'eſt voſtre amye & eſpouſée : regardez arrière
» vous. Le damoyſel détourne la teſte : il ſe treuve
» dans un chaſtel ſuperbe, rayonnant d'or, d'yvoire &
» de pierreries ; il veut manifeſter ſon esbahiſſement
» à Merveille : il la voit ſéante ſur un throſne, toute

» parée de diamants & rubis, & belle comme Aurora;
» elle luy tend la dextre, en proférant ces mots : ve-
» nez, mon bien-aymé, partager ce throſne avec celle
» qui vous ayme tant ; vous êtes fils de ſouverain,
» & moy, ſuis une fée bienfaiſante, comme vérez.
» Voloy pareillement que vous, cogneſtre les vrayes
» lieſſes d'amour, & eſtre aymée pour moi unique-
» ment : adonques ay prins la forme d'une parente
» de la royne d'Yrlande. Deſiroy vous ſoumettre à
» conſtantes épreves : ſuis ſatisfaite. Ayez touſiours
» le gentil nom du damoyſel d'amour, & avec mon
» cueur vous baille ma maîn, & tout mon pouvoir :
» ce guerdon ne vous eſtoyt que trop deu. Le damoy-
» ſel ne ſavoit ſe c'eſtoyt ſonge ou production de
» magie ; il eſpouſa la fée ; ils s'aimèrent tou-
» ſiours davantaige, & du depuis le damoyſel eſt
» devenu le modèle des loyaux chevaliers, & des
» gents & fidèles amoureux ; ce qui a donné lieu à
» ces vers de bon reſſouvenir :

» Qui aime ſans feintiſe
» Gent guerdon en attent.

Voilà, ſire, continue Ribaumont, un bel exem-ple à ſuivre ; quoique cette bagatelle ne ſoit qu'un conte, elle renferme une vérité inconteſtable, que ce

n'eſt que par la douceur & la *loyauté* qu'on parvient à gagner le cœur des dames; un brave chevalier tel qu'eſt votre majeſté, ne ſçauroit penſer & agir autrement. — Mon ami, votre damoyſel d'amour étoit plus heureux que moi : il plaiſoit ſûrement à la fée, & je crains bien que madame de Salisbury n'ait conçu pour ſon ſouverain une averſion, dont la conſtance & le temps ne pourront triompher.

L'aventure du bal avoit porté de nouveaux coups au cœur le plus ſenſible : madame de Salisbury retournée auprès de ſon amie, verſoit en liberté dans ſon ſein une abondance de larmes : — Ma chère Maly, c'en eſt fait, plus de fermeté, plus de raiſon ; je n'ai eu que la force de me traîner juſqu'à toi ; le roi eſt le plus dangereux des amants : il en eſt le plus aimable ; croirois-tu qu'il s'eſt trouvé à ce bal où je ne l'attendois point ? quelle ſurpriſe pour ma faibleſſe ! ah ! qu'il m'a paru digne de ce malheureux attachement qui ne me conduira qu'à la perte de ma tranquilité, & à d'inutiles regrets ! Maly, comment le fuir ? comment me fuir moi-même ? hélas ! je ſuis ma plus cruelle ennemie. Ayes le courage de m'arracher à ce ſéjour, de m'entraîner dans quelque retraite où le nom même d'Edouard ne puiſſe parvenir ; que dis-je

malheureuſe ? ce nom n'eſt-il pas au fond de mon cœur ? n'emporterai-je pas ſon image ? elle me ſuivra par-tout.

Varuccy ſe rend un matin chez le roi, & lui demande une audience ſecréte ; il eſt introduit dans ſon cabinet : — Sire, voici des lettres du comte de Haynaut qui me ſont adreſſées ; je ne vous cacherai point qu'il eſt ſurpris des retardements que vous apportez à votre mariage. Edouard change de couleur ; le lord s'en apperçoit : — Et qu'a donc cette nouvelle, qui puiſſe troubler votre majeſté ? je ſaiſis ſur ſon viſage des marques d'indifférence, je n'oſe dire, de dégoût pour cet hyménée qui eſt arrêté, & dont toute l'Angleterre attend la cérémonie avec une impatience que votre majeſté devroit elle-même reſſentir. — Varuccy, les rois ne diffèrent pas des autres hommes : ils ont un cœur, & le mien ... le mien eſt dévoré d'une paſſion qui me fait ſentir que la grandeur & la gloire ne ſuffiſent point pour nous rendre heureux. — Quoi ! ſire, vous auriez jetté les yeux ſur un autre objet ! vous manqueriez à votre parole royale ! ignorez-vous, ſi les engagements ſont ſacrés pour tous les hommes, qu'ils le ſont infiniment davantage pour les rois ? Vous

me parlez d'amour, ſire : eſt-ce là une paſſion qui doive maitriſer les ſouverains ? ils ſont ſoumis à la politique ; elle exige que vous vous hâtiez de donner votre main à la princeſſe Philippe. — Mylord, ſi vous ſçaviez quelle beauté dans ma cour a ſçu m'enflammer, vous pouriez moins preſſer cette union. — Je ne connais, ſire, que votre intérêt & votre honneur : tous deux ſont attachés au mariage projetté depuis ſi longtems par la reine votre mère, & je ne ceſſerai de vous préſenter, j'oſe le dire, vos devoirs. Pardonnez à la franchiſe d'un vieux ſerviteur ; il n'y a, je le répéte, nul motif qui puiſſe reculer l'inſtant de cet hymen. — Nul motif, Varuccy ? on voit bien que l'âge a réfroidi vos ſens. — Sire, je brûle plus que jamais de vous ſervir : mais vous êtes trop grand, trop généreux, pour m'interdire le langage de la vérité, & il eſt de mon honneur de vous la montrer dans toute ſa force : ſi ce mariage ne ſe termine pas, vous mécontentez un ſouverain puiſſant, ſon frère à qui vous devez de la reconnaiſſance, vos

---

*Son frère à qui vous devez*, &c. Jean de Haynaut, frère de Philippe comte de Haynaut, touché des malheurs d'Iſabelle mère d'Edouard III, qui étoit venue implorer le ſecours du comte, avoit embraſſé avec tranſport la cauſe de cette prin-

peuples ; vous manquez à vous-même, sire ; ressouvenez-vous que vous êtes roi, & roi d'Angleterre ; je parle à Edouard qui, dépouillé de l'éclat du thrône, seroit encore digne de nos respects & de notre admi-

---

cesse. Jean étoit plein du noble fanatisme de la chevalerie, & brûloit de l'ardeur de tirer l'épée en faveur des *Dames* ; il sçut rassembler autour de lui une foule de gentilshommes distingués par leur naissance & leur valeur ; ce fut cette petite troupe qui ne montoit pas dans l'origine à deux mille combattants, dont la bravoure opéra une révolution en Angleterre, & mit le jeune prince de Galles, Edouard III sur le trône. On ne sauroit exprimer jusqu'à quel point l'esprit de chevalerie élevoit l'homme au-dessus de lui-même. On le répete : il seroit à désirer que quelque plume énergique nous traçât un rapide tableau des actions éclatantes qu'à enfantées cette célèbre institution ; ce seroit un recueil bien utile à notre jeune noblesse dont cette lecture enflammeroit le courage, & affermiroit les bonnes mœurs. Il n'y a point de leçons qui vaillent des exemples ; un signe est au-dessus de tous les préceptes. Voyez les Sauvages, ils ne se conduisent que parce qu'ils voyent. Autrefois chez les Corses, une mère vouloit venger le meutre de son mari : elle ne faisoit que montrer au fils la chemise ensanglantée du père, & cette image produisoit plus d'effet que tous les discours que cette femme auroit pu tenir.

ration. — Nous nous reverrons, Varuccy, & vous ſçaurez mes intentions. Laiſſez-moi.

Edouard fait appeller Truſſel : — Je viens de voir le lord Varuccy ; je voulois lui parler de ſa fille, d'un amour qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de ſubjuguer : je ne ſçais pourquoi j'ai héſité à m'expliquer... Cet homme a une infléxibilité que j'eſtime, & qui cependant me déplait ; il m'a, en quelque ſorte, accablé de ſa vertu : ſeroit-il au-deſſus de la ſéduction ? il s'eſt obſtiné à me repréſenter que je devois hâter un hymen arrêté pour mon malheur. Truſſel, vas le voir de ma part, promets-lui ... toutes les richeſſes, les places les plus brillantes ; qu'il engage ſa fille à ſe montrer à la cour : fais-lui entrevoir, en ménageant cette fierté d'ame qui me pèſe, qu'il peut tout attendre de ſon ſouverain. — Vous croyez, ſire, à cette fermeté inébranlable ? ce faſte de ſévérité échouera devant l'attrait des grandeurs. Ce qui réſultera de cette hauteur de ſentiments dont votre majeſté s'étonne, c'eſt que le lord Varuccy mettra ſa complaiſance à un plus haut prix qu'il n'auroit dû faire ; notre devoir, ſire, eſt de vous obéir, & de briguer la gloire de vous aſſervir juſqu'à nos moindres vo-

lontés : pourrions-nous penſer autrement ? vous avez daigné écouter ce Français ! ne ſçavez-vous pas que cette nation ſe pique de ſingularité, & d'une certaine galanterie qui n'eſt que l'abus de la tendreſſe ? on diroit que leurs rois ne ſont que de ſimples chevaliers, tant ils ſont attachés à cet honneur prétendu, dont les vrais monarques peuvent s'affranchir, quand il contrarie leurs plaiſirs ou leurs intérêts ! J'oſe vous répondre, & je ne crois point l'avancer légèrement, que Varuccy ſera le premier à preſſer ſa fille de ne plus ſe cacher à vos regards.

Truſſel court chez le lord, & demande à lui parler : Varuccy pénétré d'indignation & d'horreur pour le vil courtiſan, ne ſçauroit pourtant lui refuſer l'entretien qu'il ſollicite ; il pouvoit être envoyé par le roi, & le lord étoit bien éloigné de vouloir manquer à ſon ſouverain ; une vertu ſévère ne fait que nous rendre plus ſacrée la ſoumiſſion que nous devons à nos ſupérieurs. Truſſel met en uſage tous les reſſorts d'un génie délié, nourri dans l'artifice & la ſoupleſſe des cours, pour faire entendre quel étoit l'objet de ſa viſite ; le lord l'écoutoit avec une attention froide & même dédaigneuſe ; enfin il prend la parole : — Mylord, vous vous êtes expliqué clai-

rement : le roi aime ma fille, & c'eſt vous qui me preſſez de la déterminer à céder aux deſirs de ſon maître. Vous n'entrez point, interrompt Truſſel, tout-à-fait dans mes vûes. Ce n'eſt point là, mylord, préciſément ce que je vous ai dit. Il eſt des ménagements, des façons de voir & de ſe conduire ſans trop ſe compromettre... Il y a plus de cinquante ans que vous vivez à la cour, & je ne vous parle point une langue étrangère; au reſte il faut vous décider : quelle eſt la réponſe dont vous me chargez pour le roi ? — Je la porterai moi-même, & à l'inſtant. — Vous ne voulez donc pas... — Il eſt inutile de nous entretenir davantage ; ſa majeſté ſçaura ... Mylord, ſoyez aſſuré que je ferai mon devoir.

Truſſel ſe hâte de rendre compte à Edouard de ſa converſation avec Varuccy.

Le malheureux père eſt dans un anéantiſſement inexprimable. A peine a-t-il perdu de vûe Truſſel, qu'il tombe ſur un ſiège, comme terraſſé ſous la force du coup ; il garde un ſilence ténébreux ; enſuite il ſort de ce profond accablement : — Voilà donc pour quelle raiſon Edouard demandoit que ma fille parût à la cour, & l'on voudroit qu'un père ... l'idée ſeule me fait mourir de douleur & de honte. Non, Edouard

n'eſt point capable d'exiger cette complaiſance baſſe & criminelle. Ce ſera ce vil corrupteur des cours qui aura encouragé le roi dans une paſſion, dont il doit repouſſer juſques à la penſée... Alix ſeroit-elle informée de la faibleſſe du monarque? Voyons-la; eſſayons de pénétrer la vérité, ſans employer le pouvoir paternel... ma fille aſſurément n'eſt point complice de cet amour; elle ne ſçauroit avoir d'autres ſentiments que ceux qu'inſpirent l'honneur & la vertu. Si elle étoit coupable ... ô malheureux père !.. il ne te reſteroit plus qu'à mourir, & ce ne ſeroit jamais aſſez-tôt.

Edouard attendoit Varuccy avec impatience; mille orages différents bouleverſoient ſon ame; c'eſt dans cette eſpèce d'accès de fureur que le trouve Ribaumont qui veut encore l'adoucir, & lui repréſenter ſes devoirs; alors éclate dans toute ſa fougue la paſſion du monarque : — J'adore madame de Salisbury, je ne puis plus vivre ſans la poſſéder, & ce n'eſt pas envain que je porterai le nom de roi... je ſuis indigné qu'un Français vienne à ma cour me donner des leçons...—Des leçons, ſire! je ſçais tout le reſpect qui vous eſt dû, & je n'y ai point

manqué : mais, ſire, j'ai oſé vous traiter comme nous traitons nos ſouverains : nous les aimons, & notre amour leur eſt garant de notre obéiſſance ; nos rois ſont nos premiers chevaliers ; s'ils étoient capables de ſe livrer à quelque faibleſſe, ils auroient le courage d'entendre la vérité ; ce ne ſont pas des eſclaves qui les ſervent : ce ſont des amis qui briguent la gloire de verſer pour eux juſqu'à la dernière goutte de leur ſang. Joinville étoit le digne ſerviteur de Louis, & ce prince ne s'offenſoit point que ce brave chevalier fût d'un avis contraire au ſien. Vous aimez madame de Salisbury ; vous ne pouvez parvenir à être payé de retour ... & vous voulez qu'un père ... ſire ... Edouard ... grand homme n'écoutez

---

*Nos premiers chevaliers*, &c. S'il y a eu un de nos rois qui ait eu ce caractère, ce fut le roi Jean : il en donna des marques éclatantes à la funeſte journée où il perdit ſa liberté.

*Ce ſont des amis*, &c. A cette même journée, notre brave nobleſſe fit bien voir ſon amour pour ſes ſouverains. Quand le roi Jean fut pris, on trouva couverts de bleſſures & morts autour du prince, tous les vaillants chevaliers qui l'accompagnoient.

n'écoutez que votre cœur : il ne peut vous égarer. C'eſt un Français qui vous aime, qui chérit votre gloire ; & Truſſel votre ſujet vous trahit, vous deshonore !.. Prince, un chevalier vous a parlé ; je n'ai pas le langage d'un courtiſan, & ne veux point l'avoir. Si mon ſéjour ici déplait à votre majeſté, je quitte Londres : mais mon dernier mot ſera que le roi d'Angleterre ne doit point reſſembler aux autres hommes ; ils ſont ſubjugués par leurs paſſions, & vous êtes fait pour dompter les vôtres ; voilà la première victoire qu'il vous convient de remporter. Avant que de partir, j'exigerois cependant, ſire, une grace de vous. — Quelle eſt-elle ? Parlez. — Qu'il me fut permis de me meſurer avec le perfide qui eſt votre ennemi plus que vous ne penſez, & de venger la chevalerie... — Et quel eſt cet objet de votre haine ? — Pouvez-vous, ſire, le demander ? au nom de perfide, ne reconnaiſſez-vous pas cet indigne chevalier ? faut-il nommer le lord Truſſel ? — Que dites-vous ? — Oui, prince, voilà l'homme dont je voudrois percer le cœur, qui vous entretient dans l'oubli de vous-même, qui vous cache la vérité, qui flétrit votre gloire, qui dégrade Edouard,

Ah ! ſire, voyez couler mes larmes : ce ſont celles de l'eſtime, j'oſe dire, de l'amitié ; je ſuis Français : mais j'adore le grand homme partout où je le trouve ; tel eſt le caractère de ma nation ; vous avez mérité tous mes hommages, & je vous l'ai dit : après mon roi, vous êtes le monarque qui m'eſt le plus cher. Edouard court, en pleurant dans les bras de Ribaumont : — Généreux Français, vous me prouvez bien que votre nation eſt auſſi eſtimable qu'elle ſçait plaire ; excuſez des mouvements ... je brûle pour madame de Salisbury, & je ne puis obtenir ſon amour, une parole, un regard !

Avec Ribaumont, Edouard étoit ce héros qui, dans la ſuite, s'eſt couvert d'une gloire éclatante, & a été notre vainqueur ; Truſſel revenoit-il auprès de lui, ce monarque ſe montroit ſous les traits qui ont jetté

---

*Qui ont jetté la faibleſſe & l'aviliſſement &c.* Edouard, dans ſa vieilleſſe, eut la douleur de voir, ſi l'on peut le dire, la fortune le trahir, & ſes ennemis ſe relever de leurs pertes ; la mort de ſon fils le prince de Galles, appellé par les Anglais *le prince noir*, le plongea dans une mélancholie qui le précipita au tombeau. Ce monarque, qui occupe la première place parmi

la faiblesse & l'aviliſſement ſur les derniers jours de ſon règne ; ſon vil corrupteur ne tardoit pas à détruire

---

les rois d'Angleterre, éprouva toute l'inſtabilité des illuſions humaines, ainſi que la baſſeſſe & l'ingratitude des courtiſans ; avant que d'expirer, on lui vola un anneau de prix qu'il avoit au doigt, & perſonne ne reſta auprès de lui. » Il n'y eut (dit Rapin Thoyras) » qu'un ſimple prêtre qui s'étant trouvé » là par hazard, & le voyant abandonné à lui-même dans ſon » agonie, s'approcha de ſon lit pour le conſoler. » Que ce ſpectacle parle en faveur de la religion ! quand elle n'auroit d'autre avantage que d'ouvrir ſon ſein au malheur, de le plaindre, de le ſecourir, ne ſeroit-elle pas reſpectable & chère au vrai philoſophe ? la fin d'Edouard eſt un tableau des plus frappants & des plus inſtructifs. Ce ſont de ſemblables images qui peuvent rendre utile la lecture de l'hiſtoire, & non ces fauſſes idées qu'on nous y donne de la grandeur, de la réputation, de l'éclat. J'oſe le dire hautement : l'hiſtoire a plus contribué à l'égarement & à la perverſité de l'eſprit, qu'elle ne l'a redreſſé & éclairé ; que de princes, de perſonnages ſupérieurs pour les places, pour les talents, euſſent fait le bien, s'ils avoient ſuivi leur nature, & qu'ils ne ſe fuſſent pas attachés à ſe former ſur ces prétendus grands hommes que nous vante l'hiſtoire ! Des hiſtoriens philoſophes, voilà ce qui a manqué à ce malheureux genre humain ; voilà ce qui eût fait la baſe de ſa raiſon, de ſa morale, de ſa félicité. Si M. Rouſſeau de Genève a voulu enviſager ſous ces traits pernicieux que je reproche à la plupart des

les nobles impreſſions qu'avoit excitées le chevalier Français. Edouard impatient de voir Varuccy, étoit retombé dans ſon emportement, défaut dont ce prince ne put jamais ſe corriger, & qui a mêlé des ombres à l'éloge que lui doit la vérité.

Varuccy quitte ſon appartement pour paſſer dans celui de ſa fille; il prie Maly de ſe retirer, & ordonne qu'on le laiſſe ſeul avec la comteſſe; elle ne ſçait à quelle cauſe attribuer l'air ſombre avec lequel ſon père l'aborde; il s'aſſied, & éxige que madame de Salisbury ſe place à ſes côtés. Après l'avoir regardée quelque temps, il prend la parole: je vous ai élevée dans des principes qui juſqu'à préſent avoient fait mon bonheur & le vôtre; j'étois perſuadé qu'il n'y avoit rien qui ne dût céder à la vertu, qu'elle étoit au-deſſus de l'opulence & des dignités, qu'il falloit

---

écrivains, ce ramas indigeſte de pitoyables raiſonnements, de principes évidemment faux qu'on appelle de la metaphyſique, & des connaiſſances, il a bien eu raiſon de s'élever contre les arts; il n'eſt point d'abus de l'ignorance qui entraînent une telle dépravation: mais ces mêmes arts employés à nous tracer une idée vraie de la vertu, à la faire aimer, ſont ſans doute des préſents du ciel qui méritent notre eſtime, & notre reconnaiſſance; & c'eſt en les cultivant, que nous nous rapprochons de cet Etre ſuprême dont nous ſommes les images.

toujours être prêt, si les circonstances le demandoient, à lui sacrifier sa fortune & sa vie ; qu'après Dieu nous n'avions point d'autre objet de notre attachement & de nos hommages. J'ai vécu, ma fille, & à la cour. J'ai vû avec peine, il est vrai, qu'il se trouvoit des occasions où l'on étoit forcé de se relâcher de ce système d'austérité auquel une ame pure aime à se soumettre ; sans la considération, l'existence est un fardeau qui pèse, & il y a de l'adresse à saisir les moyens qui nous procurent cette vie factice bien supérieure à celle que nous avons reçue de la nature. Ma fille, ce n'est point pour nous que nous vivons : c'est pour tout ce qui nous environne ; la faveur du prince, dans le séjour que nous habitons, est l'unique but où tendent tous les vœux. Quel plaisir ne goûtons nous point à sentir que nous excitons l'envie, & qu'on nous croit au faîte du bonheur ! Voilà la félicité de la cour ; à chaque instant nous sommes avertis de cette félicité par des murmures jaloux qui n'osent s'élever. Nous mesurons, en quelque sorte, notre grandeur par le dégré d'abaissement où sont descendus nos rivaux.

La comtesse étonnée d'entendre parler ainsi son père, lui témoigne sa surprise : — Mylord, je vous

l'avouerai : je demeure interdite ; ces expreſſions dans votre bouche ſont nouvelles pour moi ! Varuccy examine encore quelques inſtants ſa fille, & reprend ſon entretien ; je vous l'ai dit : j'ai vécu ; l'expérience m'a détrompé de cet enthouſiaſme que les courtiſans regardent d'un œil de compaſſion ; s'élever à quelque prix que ce ſoit, & faire ramper les autres : voilà, ma fille, à quoi ſe réduit l'art de repréſenter ſur ce brillant théâtre que dévorent tous les yeux ; le ſort vous y deſtine une place qu'envieront nos ladys ; je me ſuis apperçu que notre monarque pouvoit vous préferer ... vous pénétrez dans ma penſée ... ſon mariage avec la princeſſe de Haynaut eſt différé ... ma fille, il ne tient qu'à vous peut-être de voir à vos genoux la cour, toute l'Angleterre ; la fortune vous appelle, lui réſiſteriez-vous ? — Quoi ! mylord Varuccy voudroit ... non, il ne ſçauroit avoir changé à ce point ; & ſi ma malheureuſe deſtinée avoit égaré ce père ſi vertueux, ſi reſpectable, ce ſeroit moi qui oſerois le ramener ſur ſes premières traces, lui rappeller ſes leçons, ſes exemples à jamais gravés dans mon cœur... — Ma fille ! tu te ſentirois la force de fouler aux pieds cet éclat qui t'attend ... de ſacrifier tout à la vertu ?.. de mourir pour elle ? — En doutez-vous, mon père ? &

croyez-vous que votre fille pût balancer ? plutôt expirer cent fois ... Varuccy se lève avec transport, & se jettant dans les bras de madame de Salisbury : — Embrasse-moi, Alix, ma fille, ma chère fille ! tu es donc digne de ton père !—Qu'ai-je entendu tomber ? ô ciel ! un poignard, mon père ... échappé de votre sein ! — C'étoit ... pour te frapper, pour m'immoler moi-même sur ton corps palpitant, si je n'eusse retrouvé ma chère Alix, une fille qui sera ma consolation, l'honneur de ma vieillesse ; eh ! que tu as bien connu ton père, quand tu n'as pû imaginer qu'il fût capable de se démentir ! Alix, je n'ai donc rien à craindre ; mon dessein a été de t'éprouver, de te donner une idée des sentiments, & des entretiens de ce monde corrompu ; si ma fille eût hésité, je te le répéte : je devenois son meurtrier, & ma mort suivoit la sienne : mais je puis me reposer sur ta vertu. Apprends donc le plus grand des malheurs pour nous, pour l'état : le roi alloit épouser la princesse de Haynaut, & tu lui as inspiré une passion ... tu pâlis !

Madame de Salisbury se précipite aux genoux de Varuccy : — Mylord, connaissez votre fille, tous les tourments qui l'accablent ; lisez dans ce cœur qui

vole au-devant de vos coups ; hélas ! c'eſt vous montrer mon bienfaiteur, mon père, que de m'arracher la vie. Sçachez que je n'ignore point l'amour du roi, qu'il m'a écrit, qu'il m'a parlé, que mon ame... — Tu aurois pour ton maître d'autres ſentiments que ceux du reſpect & de la reconnaiſſance ? La tendreſſe la plus vive, mon père, reprend la comteſſe, en verſant un torrent de larmes. — Que dis-tu, malheureuſe ? — Oui, mon père, oui mylord, l'amour le plus violent me déchire ; il eſt né avec moi, cet amour qui fait mon ſupplice ! mon cœur avoit prévenu l'aveu de notre monarque ... vous me regardez d'un œil d'indignation ? ſuſpendez votre colère ; j'ai pû avoir une faibleſſe : je l'ai étouffée dans mon ſein ; je me ſuis toujours montrée votre fille ; j'ai repouſſé, j'ai rejetté les vœux du roi ; il n'a ſurpris aucun de mes ſentiments. Voilà ce qui me faiſoit embraſſer la retraite ... voilà ce qui cauſera ma mort ... oui, Edouard eſt mon maître : je le ſens à l'empire qu'il a ſur ma raiſon même ; mon père, cette raiſon ne me ſoutient plus, elle m'abandonne ; je ſuis toute à la douleur : mais, encore une fois, ſoyez aſſuré que vous n'aurez point à rougir de m'avoir donné la vie, que jamais Edouard ... tous les ſerments, mon père, vous

pouvez les éxiger ; cet amour dont je ſuis la proye, ne triomphera point. Que dis-je ? faut il montrer au roi de la haine... — Quelle expreſſion vous échappe, Alix ! non, ce n'eſt point par des ſentiments de haine que vous devez combattre un penchant qu'il ne vous appartient pas de faire naitre, & d'entretenir : c'eſt par une conduite noble, ſoutenue & modeſte, que vous rappellerez le prince à ſes devoirs, & que vous remplirez les vôtres ; je ne veux point entrer dans les détails de cette paſſion qui ne peut qu'être inſenſée & criminelle ; j'ai votre parole ... que vous ſerez toujours digne de moi ; je compte ſur vous, comme ſur moi-même ; c'eſt tout vous dire ; adieu. Le roi va ſçavoir ce qu'il doit attendre de nous deux.

La comteſſe envoye chercher Maly, qui la trouve mourante, & noyée dans les pleurs : — O ma ſeule amie ! viens recevoir mes derniers ſoupirs ; mon père ſçait tout, qu'Edouard m'aime, qu'il eſt aimé, que jamais je ne trahirai ma vertu ... que je me meurs, Maly ; eh ! le moyen de réſiſter à ces aſſauts ! mon père eſt allé chez le roi ; quels nouveaux malheurs réſulteront de cette entrevûe !

Varuccy ſe préſente devant Edouard qui fait retirer les courtiſans : — Varuccy, on ne vous a rien

caché : que dois-je eſpérer de votre complaiſance ... de votre amitié pour moi ? votre fille... — Sire, je viens d'avoir avec elle une converſation où elle m'a développé ſon cœur. — Elle me hait ? — Alix rend avec plaiſir à votre majeſté tous les hommages qui lui ſont dûs ; elle diſpute même de ſoumiſſion & de zèle avec tous vos ſujets : mais ma fille, la comteſſe de Salisbury, n'eſt point faite pour être la rivale de la princeſſe de Haynaut, & tout autre rang que celui de votre épouſe... Je viens apporter à vos pieds, la tête d'un vieux ſerviteur qui a ſçu vous aider de ſon courage, de ſes conſeils... & qui ſçaura mourir... — Qu'ai-je entendu ? — La vérité, ſire, la vérité qu'on s'obſtine à vous cacher, & qui vous parle par ma bouche ... ah ! prince, ah ! mon maître, vous éxigeriez... — Que vous ſoyez puni, ingrat, d'avoir offenſé votre bienfaiteur... — Non, ſire, je ne vous ai point offenſé : mais je dois vous ouvrir les yeux ſur l'excès de votre égarement, & j'aime aſſez votre gloire pour vous empêcher de la compromettre, en vous livrant à un amour ... qui nous deshonoreroit tous deux, ſire ; je puis vous ſacrifier ma vie, mais mon honneur... — Perfide, ſans doute, c'eſt vous qui encouragez votre fille dans ces mépris... — Sire, ma fille n'apprit

jamais de moi qu'à vous reſpecter ; il eſt vrai, je l'ai inſtruite à ne pas écouter un aveu qu'elle ne doit point recevoir. Puiſque je ſuis coupable aux yeux de votre majeſté, que toute l'étendue de mon crime lui ſoit dévoilée : je n'ai pas eu beſoin d'inſpirer à madame de Salisbury le parti qu'elle devoit prendre ; elle eſt aſſez forte de ſa vertu, ſans que ſon père la ſoutienne ; je l'ai interrogée ; j'ai ſondé les replis de ſon ame ; ſi j'y avois ſurpris un ſentiment indigne de ſa naiſſance, je faiſois mon devoir, ſire : le fer étoit prêt : je l'enfonçois dans ſon cœur, dans le mien. — Téméraire, vous viendriez me braver ! toute ma fureur... — Sire, je l'ai dit à votre majeſté, voilà ma tête. J'ai rempli ma carrière ; je ſerai bientôt hors d'état de vous ſervir : que m'importent le peu de jours qui me reſtent à vivre ? Dumoins je mourrai avec l'aſſurance que ma fille ne ceſſera d'aimer ſon père, & ſon honneur. Diſpoſez de mon ſort : n'êtes-vous pas mon maître ? — Oui, je le ſuis, barbare ... je voulois être ton protecteur ... ton ami ... tu me forces à te montrer le ſouverain... eh bien ! il va paraître : qu'à l'inſtant tu commandes à ta fille de s'offrir à ma vûe, ou qu'on te traîne à la Tour. — A la Tour, ſire ; je m'y rends, moi-même

de ce pas. — Une audace insultante ! holà, gardes, que Varuccy, dès ce moment, soit renfermé dans la prison.

Ribaumont entre avec impétuosité : — Qu'ai-je vû, sire ? — Une punition que je devois à la majesté outragée ; qu'on ne me parle plus : je suis las d'avoir employé la douceur. C'est vous qui m'avez fait descendre du thrône pour ramper aux pieds d'une femme ! voilà bien la faiblesse de ces Français, les esclaves d'un sèxe dont l'orgueil les maitrise ! Ribaumont, quittez mes états ; allez dans votre pays porter ce fanatisme de *courtoisie* que nous ne voulons point adopter ; laissez-nous ce caractère que vous osez traiter de férocité ; je veux avoir ... toute la barbarie... — Non, sire, vous ne l'aurez point ; je vous suis trop attaché pour vous abandonner à vous-même dans ces accès de violence dont vous rougirez ; eh ! que venez-vous de faire ? de priver de sa liberté un ministre, un fidèle sujet, un veillard, un père ... & pour quel crime ?.. qu'on vole à cet infortuné, que vos bienfaits accumulés réparent cet emportement ... Ah ! sire, est-ce Edouard que j'envisage ? est-ce Edouard qui charge de fers les mains de Varuccy ?.. Vous paraissez ému !

Truſſel accourt : — Sire, Varuccy ſe répand en plaintes, en menaces : il veut écrire à ſa fille ; je m'y ſuis oppoſé. — Ribaumont, vous l'entendez ! & toujours cette molleſſe françaiſe que vous voulez faire paſſer dans mon ame ! Je ſerai Anglais ; je ſerai roi, & je châtierai les audacieux qui luttent contre ma puiſſance. — Quoi ! ſire, le lâche Truſſel... Chevalier, interrompt le bas courtiſan, oubliez-vous où vous êtes ? Je ne ſerai pas toujours à Londres, lui dit Ribaumont ; j'aime à croire qu'il vous reſte encore aſſez de courage pour venir me trouver au lieu que je vous indiquerai. Un défi en préſence du roi, répond Truſſel ! Ribaumont, reprend le monarque, vous me manquez de reſpect ; je ſuis fatigué de vos hauteurs ; ces Français préſomptueux ne connaiſſent de roi que leur ſouverain ... ſortez de ma préſence, & allez hors de l'Angleterre propoſer des cartels à vos concitoyens. (le chevalier veut répliquer) Sortez, vous dis-je, ou vous m'obligeriez à vous faire reſſouvenir qui je ſuis. (Ribaumont ſe retire, rempli d'indignation,) Truſſel, je ne veux plus me conduire que par tes conſeils : c'eſt toi ſeul dont le zèle cherche à me plaire ; ſers ma fureur, ou plutôt mon amour : que madame de Salisbury ſoit conduite ici ; elle écoutera ma tendreſſe, ou ma vengeance accable

le père, la fille, la fille même ... je ne me connais plus ... funeſte paſſion ! quelle flamme tu allumas dans mon ſein ! elle va tout dévorer.

Madame de Salisbury parait, & dans quelle ſituation ! quel ſpectacle pour les regards d'un amant qui n'étoit plus maître de contenir ſes tranſports ! Ses beaux cheveux épars, & flottants ſur un ſein d'albâtre, des yeux enchanteurs couverts de larmes, qui leur prêtoient un nouveau pouvoir, tous les attraits, tout l'intérêt dont le déſordre de la douleur anime la beauté : c'eſt ſous cet aſpect que la comteſſe s'offre à la vûe du roi ; elle court ſe jetter à ſes pieds, & au milieu des ſanglots : — Sire ... ſire ... rendez-moi mon père ; j'embraſſe vos genoux ... j'y mourrai, ſire. Edouard s'empreſſe de la relever ; il eſt frappé de tant de charmes ; il ordonne à madame de Salisbury de s'aſſeoir : — Pardonnez, madame, au déſeſpoir d'un amant que vous contraignez à ſe ſervir de l'autorité, lorſqu'il ne vouloit faire valoir auprès de vous, que les droits de la tendreſſe la plus vive : mais votre inſenſibilité, votre hauteur ne connaiſſent aucun ménagement. Vous ſçavez que vos premiers regards allumèrent dans mon ame un feu que j'ai moi-même combattu pendant la vie de votre époux. Je me ſuis

ſoumis à ce qu'exigeoit un engagement qui cauſoit mon ſupplice. Salisbury eſt au tombeau ; vous n'avez plus à m'oppoſer cette foi tyrannique que reclame l'hyménée, & vous me refuſez juſqu'au plaiſir de vous voir, de lire dans vos yeux !.. vous ne me répondez que par des larmes ! — Eh ! ſire, il ne me reſte que des pleurs pour ma défenſe ... ils ne vous touchent point ! — Ils ne me touchent point ! eſt-ce à vous, madame, à douter de l'empire que vous avez ſur mon cœur ? ah ! ces larmes y portent tous les tourments. Eh ! que vous demandé-je ? que des ſentiments de reconnaiſſance, de pitié pour le plus ardent amour qui me dévore ? Belle Salisbury, je ne ſuis plus maître d'impoſer des loix à cette paſſion que vous payez de trop d'ingratitude : — Non, ſire, non, je ne ſuis point ingrate ; ſi mon ame vous étoit connue !.. ſire, je retombe à vos pieds : mon père eſt dans les fers... — Ils vont être briſés ; il reprend auprès de moi ſa place, ma faveur, mon amitié ; après Edouard, ce ſera lui qui régira l'Angleterre ; je vous en donne ma parole ; que voulez-vous de plus ? mais que ſa fille... — Sire, n'achevez point ; je ſauve à votre gloire une explication qui la flétriroit ; c'eſt tout ce que je puis dire à votre

majeſté : je n'acheterai pas la liberté de mon père à un prix qui nous feroit rougir tous trois ; lui-même il me déſavoueroit, ſi j'eſtimois aſſez cette liberté pour la préférer à l'honneur ; voilà ce que le père & la fille chercheront à conſerver juſqu'au dernier ſoupir ; vous voulez des victimes ... nous les ſerons, ſire. — Et où allez-vous, madame ? demeurez, demeurez. Je ſuis donc un tyran, un barbare qui ſe repaît de vos larmes, qui brûle d'immoler le lord Varuccy, vous ... vous que j'adore, que j'idolâtre, qui regnez ſur tous mes ſens !.. ah ! madame ... ah ! cruelle, n'abuſez point de ces tranſports de flamme ; ſongez ... que je ſuis capable de tout, que l'extrême amour touche à l'extrême fureur : vous connaiſſez Edouard, la violence de ſon caractère, alors qu'il eſt offenſé ; tremblez ... votre père... — Sire, mon père ne peut que mourir, & ſi la tendreſſe, qu'il a pour moi, ne le retenoit, peut-être eût-il déjà prévenu votre injuſtice ; oui, votre injuſtice : je prononce hautement ce mot, & c'eſt à vous-même que je porte mes plaintes. Quel eſt le crime de mon père, d'un digne ſerviteur qui vous a conſacré tous les inſtans d'une vie dont la fin eſt par vous empoiſonnée d'amertume ? il frémit à

l'idée

l'idée seule...sire, je ne m'arrêterai point sur cette image. Je n'avois pas besoin des conseils paternels pour aimer la vertu, pour remplir mon devoir : je sçais tout ce qu'il m'impose ... & quand mon cœur payeroit de quelque sensibilité cet amour, qui fait tous mes malheurs, à quoi me conduiroit ma faiblesse ? sire, m'est-il permis de vous aimer ? & à quel titre ? il n'est que le trône ... il attend la princesse de Haynaut, & il lui est dû. Eh ! ce n'est pas votre amour que j'intercède : c'est votre compassion, votre humanité : que mon père soit libre, & j'irai mourir avec lui dans quelque retraite ignorée, loin de la cour, loin de vous ... loin de vous ! Je ne me ressouviendrai que de vos bontés, & j'oublierai les maux que vous nous causez...C'est donc par vos coups, sire, que j'expire dans les larmes !.. — Adorable Salisbury, il n'y auroit que votre vertu que vous m'opposeriez ! mes vœux ne vous déplairoient point, si vous étiez mon égale !..— Si je l'étois, sire ... rendez-moi le lord Varuccy, & laissez-moi vous fuir.

Non, s'écrie Edouard, en se jettant aux pieds de madame de Salisbury, vous ne me fuirez point. Souveraine de mon cœur, maitresse de ma vie, je veux sans cesse vous voir, vous adorer, vous parler

de ma tendreſſe. Charmante Salisbury, que vos larmes s'arrêtent; vous allez connaître votre roi, votre amant, l'amant le plus épris... vous verrez ſi Edouard mérite d'être aimé. — Et mon père, ſire ? — Je vais régler ſon ſort, le vôtre ... dans un moment ... ne quittez point ce palais ; daignez attendre... — Sire, & quel ſeroit votre deſſein ? — De vous donner des témoignages éclatants d'un amour dont vous ne vous offenſerez pas ; n'ayez aucune crainte : qui ſçait vous aimer ne doit point allarmer votre vertu.

Le monarque s'empreſſe de ſortir, & laiſſe madame de Salisbury ſeule, & livrée à une foule de réflexions oppoſées les unes aux autres. Il y a des moments où remplie de ſa paſſion, elle embraſſe des illuſions flatteuſes : mais toute entière à une vertu inflexible, bientôt elle enviſage la perte du lord Varuccy, la ſienne propre ; elle eſt prête à ſacrifier ſa vie, plutôt que de riſquer la moindre démarche qui compromette ſa réputation.

Son père, priſonnier à la Tour, loin de céder à la diſgrace, ſe fortifioit dans la réſolution généreuſe de combattre le penchant du ſouverain ; ſon honneur lui défendoit dans cette occaſion juſqu'à la pen-

fée de s'abbaiſſer à la moindre complaiſance, & il s'étoit engagé à preſſer le mariage du roi avec la princeſſe de Haynaut. La mort, diſoit-il à ſes amis qui étoient venus le voir, ne m'inſpire nul effroi ; j'ai connu le néant des plaiſirs, des grandeurs, de la vie ; j'ai éprouvé qu'il n'y avoit que le ſentiment de la vertu, qui ſurvecût, en quelque ſorte, à nous-mêmes. Qu'on eſt heureux lorſqu'on n'a aucun reproche à ſe faire ! j'aime mon maître ; je le plains, & je ſuis aſſuré qu'il m'honorera de ſes regrets. Sa paſſion éteinte, j'en appelle à ſa grande ame : elle eſt juſte, noble, capable de connaître ſes fautes, & de les réparer. Que ma fille ſoit toujours digne de moi ! ce ſont les ſeuls vœux que je forme aujourd'hui. Pourroit-elle démentir ſes premières années, les exemples qu'elle a puiſés dans le ſein de ſa famille ?.. elle ſçaura mourir ainſi que ſon père.

Madame de Salisbury étoit inquiéte ſur la ſuite de ſon entrevûe avec le roi. Un lord paraît, s'approche reſpectueuſement : — Madame, permettez que je vous conduiſe où des ordres ſuprêmes vous appellent. La comteſſe troublée, donne ſa main en tremblant : elle fait pluſieurs queſtions au lord, qui s'excuſe ſur ſon refus de ſatisfaire ſa curioſité : ils

traverſent une infinité de vaſtes appartemens ; enfin ils arrivent à la porte d'un ſallon ; il s'ouvre. Edouard étoit aſſis ſur ſon thrône, entouré de ſes courtiſans les plus en faveur ; ils avoient tous l'ordre de la jarretière. Ribaumont, que le roi avoit rappellé, lui parloit bas, lorſque madame de Salisbury vint à entrer : auſſitôt Edouard deſcend de ſon trône avec précipitation, court vers elle, lui tend une main, & de l'autre poſant une couronne ſur ſa tête : venez, lui dit-il, madame, partager avec le ſouverain de l'Angleterre, & ſon empire, & les hommages de ſon peuple ; ſoyez mon épouſe ; ſoyez reine ; la beauté, l'amour, la vertu vous appelloient au thrône, & en vous y plaçant, je remplis mes vœux, & tous ceux de mes ſujets ; ils applaudiront à mon choix : il eſt digne de leur maître ; votre père eſt libre, & va s'offrir à vos yeux ; je réparerai les déſagréments que je lui ai cauſés. Sire, dit, Ribaumont, la beauté eſt faite pour regner : c'eſt notre première ſouveraine.

Madame de Salisbury, accablée, ſi l'on peut le dire, de cet évement ſi peu attendu, n'a que la force de proférer quelques paroles mal articulées : — Sire ... le thrône n'eſt point ma place ... c'eſt la princeſſe de Haynaut... Oui, c'eſt elle qui doit s'y aſſeoir, dit le lord

Varuccy, entrant avec impétuosité. Sire, que m'a t-on appris ?.. ma fille ... que vois-je ? la couronne sur sa tête !.. & c'est à ce prix, que mes fers seroient brisés ! qu'on me remène à la Tour. Mylord, écoutez, interrompt Édouard, je ne vous avois fait que trop entendre jusqu'à quel point votre fille m'étoit chère ; je lui donne ma main ; je la nomme reine ; & vous vous opposeriez encore à cet amour, qui fera le charme de ma vie ! Quoi ! ma fille, dit Varuccy, tu souffrirois que notre maître t'élevât jusqu'à lui ! tu usurperois un rang où le ciel ne t'a point fait naître ! le roi deviendroit infidèle à sa promesse ! une princesse, nommée déjà sa femme par toute l'Europe, te seroit sacrifiée !.. Alix, où donc est la vertu, s'écrie ce respectable vieillard, en versant des larmes amères ? ne mérite-t-elle pas qu'on lui immole des thrônes, son cœur... Tu m'entends ; sois ma fille ; tombe aux genoux du roi ; dépose-y cette couronne, & si tu ne peux obéir à ton devoir, sans succomber sous l'effort ... va mourir ... si tu résistes encore, je vais t'en donner l'exemple.

Varuccy tire un poignard de son sein : — Sire, voici le remède à tous les maux ; si ma fille eût été capable d'une faiblesse deshonorante, je l'ai dit à votre

majeſté : je lui euſſe arraché la vie de ce même poignard que vous voyez ; il m'a ſuivi dans ma priſon. Aidé de ce ſecours, on brave les malheurs & les bourreaux... Eh bien ! Alix, décide-toi : oſe porter la couronne, & je me perce de cent coups aux pieds du roi. Edouard allarmé : — Que dit-il ?. arrêtez .. qu'on lui arrache ce fer. — Qu'on ne m'approche point, ou je me frappe... Il eſt ſur mon cœur ; donnez-moi votre parole royale, ſire, que ma fille ne ſera point votre épouſe, avant que j'aye parlé à votre majeſté, & il tombe de mes mains ... vous héſitez !.. Généreux Français ( s'adreſſant à Ribaumont ) joignez vos priéres aux miennes, & que le roi m'accorde cette grace. Qu'exigez vous, cruel, répond Edouard ?., eh bien ! je promets de vous entendre ; ſongez au ſacrifice que je vous fais, combien il en coûte à mon cœur ! Mais je ne veux point que la mort du père de ce que j'aime enſanglante des moments pleins de charmes ; c'eſt plaire à la maitreſſe de mon ame, que m'empreſſer de conſerver vos jours ; puiſqu'il le faut, je retarderai de quelques inſtants cet hymen ; ſouvenez-vous que c'eſt pour bien peu de moments que ma parole eſt engagée ; ne l'eſpérez pas ; mon cœur ne changera point, & ce ſera toujours la

charmante Alix que l'on verra reine d'Angleterre & d'Edouard.

Varuccy jette le poignard : — Sire, je ſuis content ; votre majeſté m'entendra ; je ſuis certain qu'Edouard ſera notre digne monarque. O ciel ! s'écrie le roi, que vois-je ? madame de Salisbury a perdu l'uſage des ſens ! ah ! barbare, voilà votre ouvrage !.. je n'ai rien promis ... r'ouvre les yeux, adorable Salisbury ; ton amant n'écoute que ſon amour ; il te conduit à l'autel ; tu règnes ſur l'Angleterre, ſur moi ; eh ! ne puis-je te donner l'empire du monde entier ? reviens, reviens à la vie.

Madame de Salisbury attache ſes regards mourants ſur le ſouverain : — Sire, permettez que je me retire pour quelques inſtants : — Non, vous ne me quitterez pas. — C'eſt une grace, ſire, que je vous demande, & que j'attens ... de votre tendreſſe. Mon père, n'ayez aucune crainte : votre fille ne ſe démentira point.

On entraîne madame de Salisbury expirante ; Edouard demeure avec Varuccy & Ribaumont. C'eſt envain, dit-il, au premier, que vous vous oppoſez à mon bonheur ! je ne vous céderai point, je ne vous céderai point : j'épouſe votre fille, aujour-

d'hui même. Vertueux Ribaumont, s'écrie le lord, rendez-moi mon maître, un héros qui doit ſervir de modèle aux rois, à tous les hommes; votre honneur m'eſt garant que vos conſeils ne ſçauroient différer des miens : qu'un Français ait la gloire d'être le bienfaiteur de la nation Anglaiſe. Sire, vous me voyez à vos genoux; oui, Varuccy y attendra la mort, ſi vous perſiſtez à ſacrifier tout à une paſſion que le repentir ſuivroit; encore une fois, voilà ma tête; qu'elle tombe ſous vos coups, avant que ma fille porte le nom de votre femme. Penſez-vous, ſire, que vous êtes roi, que je ſuis votre ſujet, qu'Alix n'eſt point d'un rang à ſe placer ſur le thrône, que vous êtes lié, en quelque ſorte, par des ſerments à la princeſſe de Haynaut, que vous avez à répondre de votre conduite, de vos moindres actions à l'Angleterre, à tout l'univers, qu'un ſouverain s'apprête à vous amener ſa fille, que l'amour ... ô mon roi, vous m'écouterez; vous m'écouterez, & qui plus que vous, doit me rendre juſtice? Si je ne conſultois qu'une ambition criminelle, que mes intérêts, je ſaiſirois cette occaſion qui mettroit le comble à vos faveurs; ma fille reine, je verrois tout ce qui vous environne, à mes pieds : mais, ſire,

je connais un autre orgueil plus noble, plus grand, plus digne de vous & de moi, celui de faire mon devoir ; je le remplis, en mourant ici, plutôt que de souffrir que ma fille soit votre épouse ; oui, sire, c'est sur mon corps palpitant, tout déchiré, que vous la ménerez à l'autel ; le même jour éclairera son mariage & ma pompe funéraire ; la nation n'aura point à me reprocher... l'avilissement de son maître... il n'appartient qu'à une princesse de partager votre thrône. Sire, interrompt le chevalier, oserois-je joindre ma voix à celle de ce vertueux Anglais ? il vous parle avec candeur. Assurément madame de Salisbury mérite tous les hommages dûs à la beauté ; je suis prêt de rentrer en lice pour confirmer cet éloge : mais je pense comme mylord, que cette union blesseroit votre grandeur, & je suis bien sûr que sa fille est du même sentiment ; elle a trop de vertu pour élever ses desirs jusques à la couronne. La reine votre mère, a disposé de votre main ; la princesse de Haynaut & l'honneur la réclament ; il est douloureux d'être obligé de maitriser ainsi ses penchants : mais, sire, vous êtes chevalier, vous êtes roi, & cette victoire... Edouard doit la remporter. — Jamais, jamais ! j'adore madame de Salisbury, & elle sera reine

d'Angleterre. Varuccy au milieu des ſanglots : — Eh ! ſire, j'aurai donc vécu pour être la cauſe que vous commettez une injuſtice, que vous deſcendez du rang ſuprême ! le comte de Haynaut, la terre entière imaginera que, ſéduit par l'attrait des grandeurs, j'ai trahi mon devoir, que j'ai employé l'artifice & la baſſeſſe pour ſervir l'ambition de ma fille ; on ne croira point qu'un autre ſentiment ait pu la conduire ... vous flattez-vous, ſire, qu'elle aura moins de courage que ſon père ? Madame de Salisbury ſeroit ſenſible à votre amour, elle vous aimeroit, elle n'acceptera ni le titre de votre épouſe, ni le don de votre ſceptre. Sire ... vous nous ferez mourir l'un & l'autre.

Edouard étoit livré aux plus violents accès ; il s'écrioit ; il pleuroit dans les bras de Ribaumont. Ces pleurs, dit Varuccy, en ſe proſternant plus profondément devant le roi, & embraſſant ſes genoux, m'annoncent que votre ame s'émeut, que la vérité s'y fait entendre ... elle eſt capable, cette ame magnanime, de l'effort le plus héroïque. O mon maître, que j'aime à voir couler vos larmes ! ne rejettez point les miennes ; je parle à votre cœur, à votre cœur généreux ; vous voyez, vous ſentez que c'eſt votre intérêt ſeul qui

m'anime ; je ne ſuis pas un courtiſan, un père : je ſuis votre ſujet, & le plus zélé ... non, grand homme, vous ne céderez point à cet amour qui vous tyrannise; vous ne ſerez point amant : vous ſerez monarque. Eh ! que voudriez vous diſoit Edouard ?. cruels ?. il ne m'eſt pas poſſible ... il ne m'eſt pas poſſible ... Varuccy, Ribaumont ... il eſt des moments ... qu'on me laiſſe ... tout s'attache à me percer le cœur.

Les courtiſans ſe retirent ; il ne reſte que le père de madame de Salisbury & le chevalier Français. Jamais Edouard n'avoit montré plus d'emportement : il ſe promenoit à grand pas ; il levoit les yeux vers le ciel ; il devenoit furieux : des eſpèces de rugiſſements lui échappoient ; il retomboit ſur un ſiège, & alors il arroſoit la terre d'un torrent de pleurs. Varuccy ſe rejettoit continuellement à ſes pieds, & quelquefois le prince le repouſſoit avec colère. Le tumulte des paſſions bouleverſoit cette ame où l'amour avoit pris tant d'empire ; il répétoit inceſſamment : immoler ce penchant !. l'étouffer ! en épouſer une autre, quand je brûle...

La journée s'étoit preſque écoulée dans ces combats affreux qui déchiroient le cœur du monarque ; on lui apporte une lettre ; il l'ouvre avec vivacité : — Elle m'écrit ! voyons, liſons : ( il lit haut.)

SIRE,

Le ſéjour d'où j'écris à votre majeſté, annonce aſſez ma nouvelle deſtinée ; c'eſt d'une retraite religieuſe que je vous envoye mes larmes : hélas ! la ſource en eſt intariſſable. N'allez pas croire que je regrette l'éclat du rang où vous m'appelliez ; non, ſire, ce n'eſt point la perte d'un thrône qui fait couler mes pleurs : connaiſſez-moi, & donnons nous un exémple mutuel du plus grand ſacrifice. J'ai pu, ſire, vous inſpirer quélque ſentiment dont je m'applaudiſſois ; oui, ſçachez ce que j'immole : mon cœur depuis longtems avoit prévenu le vôtre ; que cet aveu me ſoit permis, puiſque c'eſt la dernière fois qu'il m'échappera. Je vous aimois, ſire ; je vous aime encore ; jugez de mes tourments ! & cét amour ne finira qu'avec ma vie. Mais, quand je vous parle de ma tendreſſe, il faut auſſi que je mette devant vos yeux cette vertu inéxorable qui doit nous impoſer à tous deux des loix, dont il ne nous eſt point poſſible de nous affranchir ; l'Angleterre, mon père lui-même, l'équité, votre gloire, vos intérêts éxigent que la couronne ſoit ſur le front de la princeſſe de Haynaut : ſire, il les faut ſatisfaire. Dès ce moment, quel mot je vais proférer ! je renonce à votre main, à votre cœur, à tout pour jamais ! l'honneur a reçu mon ſerment ; mon arrêt eſt irrévocable. Si vous vous y oppoſez, ſire, c'eſt Dieu même que je mets entre vous & moi : je m'enchaîne aux autels ; romperiez-vous cette barrière ſacrée ? Que mylord Varuccy ſoit donc tranquille ſur ce que je ferai ; j'attends de votre juſtice que vous lui rendiez votre confiance. Nous rempliſſons tous trois notre devoir : vous, ſire, en triomphant d'un amour, qui me ſera toujours cher, & en plaçant au thrône

la princeſſe qui doit le partager ; moi, en renonçant à ce même thrône, en me défendant juſqu'à la douceur de vous voir, quand mon cœur... ne revenons point ſur ce ſentiment ; mon père s'eſt montré votre digne ſujet : il ſacrifie ſa fille à votre gloire, à l'état ; je l'imite : je ſuis la victime de moi-même. Sire, que votre amour n'aille pas vous amener en ces lieux : ce ne ſeroit pas aſſez de me lier par des nœuds que vous ne devez point briſer ; faut-il vous dire plus ? vous conduiriez le poignard dans mon ſein. Épouſez la princeſſe ; ſoyez le modèle des rois : juſqu'au dernier ſoupir, je ferai des vœux pour un règne qui promet tant d'éclat à ma patrie. Adieu, ſire, plaignez-moi, mais ne nous voyons point ... je puis me réſoudre à tout, je ſuis capable de tout, hors de vous oublier... Qu'ai-je dit, malheureuſe ? votre image ne ſervira qu'à augmenter mon ſupplice ; ſire, je chérirai mes maux. Il faut quitter la plume ; quel eſt mon eſpoir ? j'attends ici mon père ; j'ai beſoin de ſa préſence ; ſera-t-il content de ma fermeté ?

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La lecture de cette lettre avoit accablé Edouard ; il ſort de cette eſpèce de léthargie : — Votre fille m'aimoit ! j'étois aimé de tout ce que j'idolâtrois !.. je cours, je vole aux lieux qui me cachent madame de Salisbury ; c'eſt envain ... je l'arrache aux autels mêmes.

Varuccy ne ceſſe de tenir embraſſés les genoux du roi, de les inonder de ſes larmes, de lui montrer ſa fille inflexible dans ſon projet. Ribaumont ap-

puyoit les repréſentations du généreux vieillard ; il conjuroit le monarque d'écouter ſa gloire ; il lui préſentoit toute la grandeur du ſacrifice ; il armoit l'orgueil contre l'amour. Eh ! que cette première paſſion a d'empire ſur le cœur humain ! Madame de Salisbury elle-même travailloit à détruire ſon image ſi profondement gravée dans l'ame d'Edouard : elle lui écrivoit ſans ceſſe, & l'objet de toutes ſes lettres étoit de ramener le roi au triomphe du ſouverain ſur l'amant. Enfin le monarque l'emporte ; au bout de quelques mois, Edouard eſt déterminé à épouſer la princeſſe de Haynaut ; elle arrive avec ſon père à Londres ; la cérémonie du mariage ſe prépare. Le roi, au moment qu'il marchoit à l'autel, fait approcher Varuccy & Ribaumont, & ordonne que les courtiſans s'écartent ; il ſe jette dans les bras de l'un & de l'autre, les ſerre contre ſon cœur : — Eh bien ! mes amis, trouvez-vous qu'Edouard en faſſe aſſez pour ſa gloire ? Varuccy, j'adore votre fille plus que jamais, & j'épouſe la princeſſe de Haynaut. Reprenez votre rang auprès de moi ; ſoyez mon ami, mon père, l'exemple de mes ſujets ; j'ai vû combien vous m'aimiez ! Et vous, généreux Français, retournez dans votre patrie, aſſuré de ma recon-

naiſſance : vous m'avez fait enviſager la vérité ; vous m'avez rappellé à ma grandeur, à mon devoir ; je ſerai, dans toutes les occaſions, empreſſé à vous proclamer comme le plus digne chevalier que j'aie connu. Varuccy, dites à votre fille qu'elle me ſera toujours chère, & que lorſque l'eſtime aura pu maîtriſer l'amour, je veux qu'elle revienne en ces lieux recevoir les hommages dus à la vertu.

Varuccy ne répond au Prince qu'en ſaiſiſſant une de ſes mains, qu'il baiſe avec tranſport, & qu'il mouille de larmes ; Ribaumont plein d'un noble enthouſiaſme, prend la parole : — Sire, s'il étoit poſſible d'avoir deux maîtres, je partagerois mon ſervice entre vous & le roi de France ; après lui, quel ſouverain plus qu'Edouard a des droits ſur mon attachement ? Lorſque mon devoir ne s'y oppoſera point, je viendrai me ranger ſous vos drapeaux, & prendre de vous des leçons de grandeur d'ame & de bravoure. Si vous marchez contre nous, vous me verrez vous combattre, & vous chérir, toujours prêt à mettre mon épée à vos pieds, quand mon honneur & mon roi me l'auront permis.

Jaloux de donner à ſa vertueuſe amante un témoignage éclatant de ſes ſentiments, Edouard renouvella

à ſon mariage, l'inſtitution de l'ordre de la jarretière; un des premiers chevaliers fut Ribaumont; le ſouverain joignit à ces marques de bonté, ſon portrait enrichi de diamants. Varuccy jouit de la plus haute faveur. Si la vertu reçut ſa récompenſe, le vice n'échappa point à la punition : Truſſel alla finir ſes jours dans l'exil; madame de Salisbury reparut dans la ſuite à la cour pour être l'amie de la reine, & juſqu'au dernier ſoupir, elle fut l'objet de la paſſion reſpectueuſe du plus grand homme qui ait rempli le thrône d'Angleterre.

*Le Barbier l'aîné, inv. 1782.* *Ph. Triere. Sculp.*

EUDOXIE.

# EUDOXIE,

## NOUVELLE HISTORIQUE.

ATHÈNES sembloit se survivre à elle-même, et sa mémoire, en quelque sorte, lui conservoit cette consi-

---

*Athènes sembloit*, *etc.* « Il ne restoit plus (nous dit un » auteur de ces temps-là) que le cadavre, ou même l'ombre » d'Athènes; on n'y retrouvoit que les noms de ces lieux deve- » nus célèbres par tant de beaux ouvrages. » Les Athéniens, vains, menteurs, malgré leur prodigieux abaissement, se repaissoient encore de leur noblesse et de leurs fables absurdes : ils prétendirent, lorsqu'Alaric entra victorieux dans leur ville, que Pallas s'étoit montrée sur les remparts, armée de son égide. Achille aussi, selon eux, avoit jeté l'effroi dans le cœur des Goths : il leur étoit apparu tel qu'il se fit voir aux Troïens, après la mort de Patrocle.

dération et cette renommée qu'elle s'étoit acquises à tant de titres dans ses beaux jours; ses monumens, en attestant sa grandeur passée, excitoient encore l'amour des arts; on ne pouvoit fouler les cendres de Sophocle et d'Euripide sans se sentir échauffé du feu de la poésie; le nom d'Homère, dans cette ville, retentissoit de toutes parts : on se montroit à l'envi le Lycée, le Portique, les lieux où Socrate, où Platon, enseignoient leurs disciples, et cherchoient à former des sages. C'en étoit assez pour faire naître le desir d'aller porter son hommage aux débris d'une république dont la postérité s'entretiendra dans tous les temps. L'empereur Adrien eut tant de vénération pour les restes d'Athènes, qu'il y fit élever des bâtimens magnifiques, entr'autres une bibliothèque qui ne le cédoit qu'à celle des Ptolomées. Vers la fin du quatrième siècle, la jeunesse la plus distinguée accouroit achever ses études dans ce séjour, que, sans flatterie, on pouvoit appeler l'asile et le sanctuaire des sciences. Bazile, Grégoire de Nazianze, Julien, Libanius, Symmaque, tous excellens esprits, exercés déja dans les écoles de Constantinople, de Césarée, de la Palestine, lui durent ce degré de perfection qui les mit si fort au-dessus de leurs contemporains.

Léonce étoit un de ses principaux ornemens, et à la tête de ses Sophistes : ce nom, que l'abus n'avoit point encore dégradé, désignoit des hommes estimables, voués à l'étude et à la pratique de la sagesse, ainsi que les maîtres qui professoient dans les académies. Ce philosophe célèbre avoit puisé dans toutes les sources du bonheur : il étoit riche, savant, et irréprochable

dans sa conduite, jouissant de cette réputation brillante, la flatteuse et unique récompense des talens et des vertus. Il avoit deux fils et une fille. Cette dernière, si connue sous le nom d'Athénaïs, étoit d'autant plus chère à l'auteur de ses jours, qu'elle réunissoit à une beauté rare une ame sensible et forte, et l'esprit le plus agréable et le mieux cultivé. L'éloquence, la poésie, la philosophie, sembloient lui avoir donné, par la bouche de son père, leurs sublimes leçons. Elle s'étoit proposé pour modèle la fameuse Hypatie :

---

*Sous le nom d'Athénaïs, etc.* C'est ainsi qu'elle nous est représentée dans la continuation des *Mémoires de littérature et d'histoire* par le père Desmolets : « Léonce connut l'esprit » de sa fille, au point qu'il la jugea capable de réussir en toutes » les sciences; il fut son maître; elle excella en éloquence, » poésie, philosophie, et dans toutes les parties des mathéma- » tiques. La nature, pour orner de si beaux talens, lui avoit » prodigué ses graces, et donné la science de plaire. Tout con- » couroit en elle pour la rendre aimable, tout se prêtoit mutuel- » lement des charmes. » Plus loin, il nous détaille ses agrémens : « Jeune Grecque, parfaitement sage, d'une beauté surprenante, » ayant le visage le plus gracieux, les traits déliés, et délicate- » ment assortis, de grands yeux vifs et touchans, le nez bien » fait, un air fin, une blancheur à éblouir, les cheveux blonds » et frisés par ondes, la taille belle, la démarche noble; tout » prévenoit dans ses manières, et tout plaisoit dans son esprit, » que les sciences enrichissoient de ce qu'elles ont de plus » exquis, etc. »

*La fameuse Hypatie.* Desmolets et Le Beau s'accordent pour faire l'éloge de cette fille célèbre, et accuser l'emportement des Chrétiens à son égard, que le premier de ces historiens

effectivement la malheureuse fille de Théon, comme savante et comme femme de la plus haute vertu, s'étoit

---

traite, avec raison, de zèle insensé. C'est ainsi que Le Beau nous trace sa malheureuse aventure: « Hypatie étoit païenne, » fille de Théon, fameux géomètre d'Alexandrie. Plus savante » encore que son père, elle s'étoit acquis une brillante répu- » tation par ses ouvrages, et par les leçons publiques qu'elle » faisoit sur toutes les parties de la philosophie. On accouroit » en foule de toute l'Egypte, et même des autres provinces, » pour recevoir ses instructions. Le célèbre Synese avoit été » un de ses disciples; elle étoit à la tête de l'Ecole platoni- » cienne, et, pour assortir son extérieur à sa profession, elle » avoit pris le manteau de philosophe. Aussi renommée, mais » plus chaste que l'ancienne Aspasie de Milet, quoiqu'elle fût » parfaitement belle, elle se faisoit respecter de cette foule » d'auditeurs que sa beauté, autant que son savoir, assembloit » autour d'elle; et l'histoire lui rend ce témoignage, qu'au » milieu d'une jeunesse passionnée et entreprenante, la pureté » de ses mœurs se conserva hors d'atteinte même à la médi- » sance. Comme elle recevoit de fréquentes visites des premiers » magistrats, et que le préfet déféroit beaucoup à ses conseils, » le peuple se persuada qu'elle formoit le principal obstacle » à la réconciliation de Cyrille et d'Oreste. » (Cyrille étoit évêque d'Alexandrie, qui avoit peut-être un caractère trop impétueux, et Oreste remplissoit la préfecture d'Egypte; l'un et l'autre se brouillèrent par rapport aux chrétiens et aux juifs, qui élevèrent une sédition dans Alexandrie, et s'égorgèrent mutuellement.) « Un jour donc qu'Hypatie sortoit de sa mai- » son, une multitude de forcenés, à la tête desquels étoit » Pierre, lecteur de l'église d'Alexandrie, s'attroupent autour » de son char, l'en arrachent par force, la traînent à l'église » nommée la Césarée, et sans égard ni pour la sainteté du lieu,

attiré l'estime universelle; sa mort, le crime de quelques chrétiens animés d'un emportement bien différent du zèle pur qui doit les inspirer, ne fit qu'ajouter à sa gloire.

Le père d'Athénaïs ne cachoit point la préférence qu'il lui accordoit sur ses autres enfans. Valère et Génésius, à la vérité, avoient peu profité de leur éducation. « Leur unique mérite (observe avec raison un » historien estimable) étoit d'être les frères d'Athénaïs », à qui l'on prodiguoit déja les éloges.

Une maladie mortelle vient frapper Léonce au moment qu'il jouissoit d'une santé florissante. Ne pleure point (dit-il à sa fille, qui se livroit à la douleur) : j'ai percé les nuages de l'avenir; j'expire, l'ame remplie d'une consolation qui me suivra au tombeau : une éclatante destinée t'attend. En conséquence de ce singulier pressentiment, le mourant fit ce testament, qu'on ne

---

» ni pour son sexe, ni pour l'humanité même, ils la dépouillent, » lui déchirent le corps, la mettent en pièces, et portent ses » membres, séparés les uns des autres, à un lieu de la ville » nommé Cinaron, où ils les réduisent en cendres. » Ce qui excite presqu'autant l'indignation, c'est que le crime demeura impuni; il n'en coûta que de l'argent aux coupables pour acheter la protection des eunuques, qui présentèrent à l'empereur ce meurtre sous les couleurs qu'il leur plut d'inventer. C'est ainsi que de tout temps la vérité a eu de la peine à se faire jour jusqu'au trône, et encore y parvient-elle rarement dans sa pureté.

*Fit ce testament.* Il rappelle celui d'un autre homme plus philosophe peut-être que Léonce : il laissoit deux enfans, l'un plein d'esprit, et l'autre d'une stupidité reconnue; le père se garda bien de léguer au sot une portion égale à celle de son

manqua point d'accuser de bizarrerie et d'injustice : « Je laisse tous mes biens à mes deux fils, Valère et » Génésius, à condition qu'ils donneront à leur sœur » Athénaïs cent pièces d'or. J'ai prévu, et même je » meurs assuré que son mérite lui sera d'une assez » grande ressource pour qu'elle n'ait pas besoin d'une » somme plus considérable. »

Cette exhérédation accable également de surprise et de chagrin Athénaïs, qui croyoit peu aux présages de son père, qu'on pouvoit traiter d'illusions; elle cherche à faire valoir les droits du sang et de la nature; elle conjure ses frères, se jette en pleurs à leurs genoux, ne sollicite, n'implore qu'une foible légitime.

---

frère. « C'est une bête, dit-il, la fortune ne manquera pas de » l'accueillir; au lieu que son frère, avec des connoissances » et des talens, restera à coup sûr dans l'indigence. » La prédiction se vérifia : l'hébété devint très-riche; et celui dont on prônoit l'esprit et les lumières, se trouva trop heureux d'avoir hérité du bien médiocre de son père.

*Cent pièces d'or.* Font environ treize à quatorze cents liv. de notre monnoie.

*Qu'on pouvoit traiter d'illusions.* Léonce croyoit aux absurdités de l'astrologie, maladie dont il y a long-temps que l'esprit humain est affligé, et qui d'ailleurs tient à sa nature. Ce philosophe prétendoit avoir saisi la destinée de sa fille, à laquelle les astres promettoient une fortune éclatante; et ce qui accrédite ces sottises et leur donne l'authenticité de l'évidence, c'est que le hasard permet quelquefois que l'effet suive ces sortes de prédictions. Il arriva qu'Athénaïs fut élevée au trône. Nous avons une infinité d'exemples de ce genre, qui n'ont pas peu contribué à étendre et à fortifier le cours de ces chimères.

Qui peut toucher des ames souillées et endurcies par l'intérêt, rarement séparé de l'inhumanité? Ils poussent la barbarie jusqu'à chasser leur sœur de la maison paternelle : ce dernier trait porte le désespoir dans le cœur de l'infortunée Athénaïs : près de succomber aux maux, aux dangers qui accompagnent l'indigence, elle se détermine à s'aller réfugier chez une parente dont l'état médiocre sembloit lui promettre de la sensibilité. Tout malheureux doit bien se garder d'attendre quelque pitié de la part des riches : c'est là que se trouvent les entrailles de fer et d'airain. Les parens de la triste fille de Léonce, qui étoient à leur aise, lui avoient fermé leur maison : il n'y eut que l'humble réduit d'Emine qui s'ouvrit à sa nièce. Athénaïs lui confia ses peines, ses larmes; sa tante la consola, lui fit même entrevoir des rayons d'espérance : — Selon les apparences, ma chère nièce, nous obtiendrons la justice qui vous est due; peut-être ici l'implorerions-nous en vain; c'est à la capitale de l'Empire qu'il faut nous rendre : là, le crédit ne peut rien sur le bon droit et sur la vérité; tout nous parle de la sagesse et des lumières de la sœur de Théodose; on prétend que

---

*De la sœur de Théodose.* Pulchérie entroit à peine dans sa quinzième année lorsqu'elle se chargea de l'administration à laquelle Anthémius avoit jusqu'alors présidé. « De tous les » enfans d'Arcadius (dit Le Beau), cette princesse seule avoit » hérité de la grandeur d'ame de son aïeul (Théodose le Grand). » La prudence, qui est dans les autres le fruit de l'expérience, » fut en elle un don de la nature. Un coup-d'œil aussi sûr que » pénétrant lui découvroit promptement ce qu'il falloit faire,

l'infortune s'ouvre un accès jusqu'aux pieds du trône; nous irons embrasser les genoux de Pulchérie, et du moins nous exciterons sa compassion.

---

» et l'exécution suivoit aussitôt. Elle parloit également bien » grec et latin, et écrivoit poliment dans ces deux langues; » elle étoit pourvue de toutes les graces de la beauté, d'un » accès facile, libérale envers les pauvres: elle fit construire » un grand nombre d'églises, d'hôpitaux, et jamais ces pieuses » fondations ne coûtèrent un gémissement aux peuples. » Aussi un tel caractère n'est-il pas échappé au pinceau mâle et vigoureux de notre grand Corneille : c'est dans la bouche d'une pareille femme qu'il a dû mettre ces vers (acte premier, scène première, *Pulchérie*, comédie héroïque) :

« Je vous aime, Léon, et n'en fais point mystère;
» Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
» Je vous aime, et non pas de cette folle ardeur
» Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur;
» Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
» A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte,
» Et qui, ne concevant que d'avengles desirs,
» Languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs!
» Ma passion pour vous, généreuse et solide,
» A la vertu pour ame et la raison pour guide,
» La gloire pour objet, et veut, sous votre loi,
» Mettre, en ce jour illustre, et l'univers, et moi. »

En butte à des intrigues qui paroissoient blesser son noble orgueil, Pulchérie abdiqua d'elle-même le suprême ministère, et, de son propre mouvement, alla s'exiler dans une maison de campagne située à seize milles de Constantinople. Quelques années après, le désordre s'étant mis dans les affaires, au point que l'Empire penchoit vers sa ruine totale, le pape Léon écrivit à cette princesse : il la conjura, en quelque sorte, de revenir à la cour; elle reprit donc les rênes du gouvernement sans se

Emine se hâte d'exécuter le projet qu'elle a conçu : l'une et l'autre ont donc pris le chemin de Constantinople.

L'Orient en effet voyoit, avec autant d'étonnement que d'admiration, une princesse, dans l'âge des graces et des plaisirs, occupée de l'unique soin de soutenir la couronne de son frère. La vie de cette femme si digne de louanges, le phénomène et la gloire de son sexe, fut un sacrifice continuel aux intérêts de Théodose II;

---

plaindre de son frère, sans lui dénoncer les auteurs de sa disgrace. Devenue, pour ainsi dire, maîtresse de l'Etat, à la mort de Théodose II, elle punit ceux qui avoient abusé de son autorité, se choisit un mari, sans vouloir manquer à son vœu de virginité, pour ne point laisser passer la puissance impériale en des mains qui la dégraderoient. Elle préféra un guerrier d'une naissance obscure, et âgé de plus de cinquante-huit ans, aux seigneurs de la cour les plus distingués et les plus aimables. « Marcien (lui dit la princesse,) je connois votre vertu, et » je puis la couronner; mais promettez-moi, avec serment, que » si je vous honore du nom de mon époux, vous ne me trouble- » rez jamais dans la résolution irrévocable que j'ai prise de » conserver ma virginité jusqu'à la mort : à cette condition, » je vous donne ma main et l'empire. » Pulchérie finit sa carrière, âgée de cinquante-quatre ans, le 18 février 453, comblée de gloire, et servant encore l'Etat après sa mort, puisqu'elle lui laissoit Marcien pour maître. Mère tendre des pauvres, elle les nomma ses héritiers. Tout l'Orient lui donna des larmes; on lui éleva une statue sur son tombeau, et l'église célèbre en son honneur une fête que l'amour seul des vertus eût suffi pour instituer.

*De Théodose II.* Il fut extrêmement attaché à la religion : peut-être porta-t-il trop loin cette excellente qualité, parce que

on a dit « qu'elle renfermoit en elle seule un conseil de » vieillards. » Et sans contredit le règne du successeur d'Arcadius peut être appelé l'ouvrage de Pulchérie.

---

l'abus, et même le mal, sont toujours à côté du bien. « Ce prince » avoit une connoissance assez approfondie des lettres, des » arts, sur-tout de l'astronomie et de l'histoire naturelle; il » jugeoit très-bien du mérite des ouvrages d'esprit, et encou- » rageoit les savans par des honneurs et des récompenses; il » avoit aussi appris à peindre et à modeler; personne n'étoit » plus adroit à tous les exercices du corps; son extérieur étoit » doux et agréable, sa taille moyenne et bien proportionnée, » ses yeux noirs et à fleur de tête, ses cheveux blonds. Sans » faste, sans orgueil, frugal, infatigable, supportant aisément » le froid et le chaud, la faim et la soif; il fut un modèle de » patience et de douceur, en sorte qu'il étoit plus maître de » ses passions que de ses sujets : aussi insensible aux aiguillons » de la colère qu'aux attraits de la volupté, jamais il n'écouta » les conseils de la vengeance. La principale vertu de Théodose, » et celle qui faisoit le fond de son caractère, étoit une sage » et noble modestie, etc. » Il y a un des préambules de ses ordonnances qu'on ne sauroit trop mettre sous les yeux des princes. *Nous sommes disposés à croire* (dit Théodose), *que nous recevons un bienfait lorsque nous trouvons occasion de faire du bien à nos sujets. Nous regardons un jour comme perdu pour nous, quand nous n'avons pu l'ennoblir par quelque action de bienveillance. Nos libéralités laissent dans notre ame une secrète satisfaction. Rendre les hommes heureux, c'est la plus noble fonction des princes; elle rend l'homme coopérateur de Dieu même.*

*D'Arcadius, etc.* Le prince le plus incapable de soutenir la dignité de souverain : son extérieur répondoit à la foiblesse de son esprit. C'est à ce règne qu'on peut placer la chute de ce

Des mains, pour ainsi dire condamnées à manier le fuseau, gouvernèrent avec prudence et fermeté les rênes

---

colosse qui, durant plus de douze cents ans, avoit semblé écraser l'univers de sa masse; l'empire romain ne fut plus qu'un simulacre qui en imposoit encore par ce qu'il avoit été; les symptômes de dissolution qui annoncent la ruine des Etats, se manifestoient dans toutes leurs crises. « Le crime (dit Le Beau avec énergie) » avoit perdu sa honte. » L'historien en rapporte un exemple qui, au premier coup-d'œil, excitera le rire, et, vu plus sérieusement, il produira l'indignation. « Euthalius de Laodicée étoit » employé en Lydie : il tourmentoit la province par ses concus- » sions. Rufin, qui se réservoit ce privilége, le fit condamner » à une amende de quinze livres d'or, et envoya des officiers » pour le forcer à payer. Euthalius leur compta la somme, et » l'enferma dans un sac qu'il scella du sceau public; mais il » eut l'adresse d'y substituer un autre sac parfaitement sem- » blable. La cour ne fit que rire de cette fourberie. On voulut » voir Euthalius : ce fut la cause de son avancement; on le » nomma gouverneur de la Cyrénaïque. » Ne diroit-on pas que ce trait d'histoire appartient à nos jours? Qu'on juge des abus et du luxe effréné qui dévoroient les deux empires d'Orient et d'Occident. La corruption avoit fait de si grands progrès, il en étoit né des fortunes si insultantes, qu'à Rome il y avoit des familles qui possédoient quatre millions, quatre millions et demi de revenu; les riches de la seconde classe n'avoient qu'environ un million et demi, un million de rente. Rechercheroit-on encore d'autres causes de la destruction de l'Empire romain? Nous n'exposerons qu'un exemple du désordre affreux qui affligeoit toutes les parties de l'Etat. « Julien avoit borné à dix-sept » le nombre des agens du prince, et ils étoient montés, depuis » son règne, à dix mille. » La peste véritable qui consuma les Romains, fut donc ce luxe sans pudeur, bien plus homicide

de l'Empire. Toutes les qualités du grand Théodose avoient, en quelque sorte, été transmises avec son sang

---

que tous les fléaux qu'ils éprouvèrent pendant près d'un siècle. Je l'avouerai : on ne sauroit jeter, sans émotion, les yeux sur ce tableau touchant. Une des choses qui flétrissent le plus le règne avili d'Arcadius, fut sa cruelle lâcheté à l'égard du vertueux Chrysostôme, dont il causa, pour ainsi dire, la mort, l'ayant abandonné à la rage de ses persécuteurs.

*Du grand Théodose.* Celui-ci, bien différent de ses fils, appelé par ses grandes qualités au trône, a mérité qu'on dît que *sa bonté croissoit avec sa grandeur.* Il faut qu'il ait eu bien des vertus pour avoir fait oublier, ou supporter du moins le meurtre de Thessalonique : la postérité semble même le lui avoir pardonné. C'est à cette occasion que saint Ambroise montra quelle majesté a la religion, quand elle défend la cause de l'humanité. *L'essentiel pour un prince* (disoit Théodose), *n'est pas de vivre long-temps, mais de bien vivre.* Il n'envisageoit dans la souveraineté *que le pouvoir d'étendre ses bienfaits.* Sans être savant, il avoit un goût exquis pour tout ce qui concernoit la littérature. La lecture de l'histoire sur-tout l'intéressoit extrêmement. Sensible à l'amitié, à la reconnoissance, il regardoit l'ingratitude comme le comble des vices. Ce fut cet empereur qui interdit aux païens cette coutume abominable, dont on ne peut guère découvrir l'origine, d'immoler des victimes : il ne leur permit que des offrandes de fruits ou de fleurs. Comment les hommes ont-ils pu imaginer que d'autres hommages fussent agréables à la Divinité ! Nous conviendrons, avec la même impartialité, que ce prince commit une faute impardonnable, en admettant des barbares dans ses troupes : il leur mit, pour ainsi dire, les armes à la main, et leur apprit l'art de la guerre; ce qui leur facilita les moyens de se tourner dans la suite contre leurs bienfaiteurs, et d'entraîner la chute de Rome. Que man-

à sa petite-fille; elle réunissoit aux plus nobles sentimens les plus brillantes connoissances, et sa beauté ne le cédoit point à son esprit. Cette princesse avoit donc bien des obstacles puissans à combattre; sa jeunesse, ses charmes, cette espèce d'éblouissement et d'ivresse

---

qua-t-il à Théodose pour réunir toutes les qualités qui constituent le monarque? Il ne connut point les hommes; et c'est un des premiers élémens, sans contredit, de la science si difficile de régner.

Il y eut sous ce règne des païens respectables par leurs vertus et leurs talens : Prétextat posséda des dignités sans les avoir recherchées; et ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est qu'il mérita l'estime de Théodose. Libanius fit souvent briller son éloquence en faveur des malheureux ; il vouloit qu'il y eût une loi qui défendît les sollicitations auprès des juges. Symmaque disoit, *que le faste ne relève pas la magistrature*, *que ce sont les mœurs du magistrat qui en font le plus bel ornement.* Il mande à Valentinien, qui avoit nommé d'assez mauvais officiers subalternes, résultat nécessaire de la brigue, et de la protection presque toujours aveugle dans ses faveurs, *que la nature produisoit assez d'honnêtes gens pour remplir les postes de l'État; que*, *pour les démêler dans la foule*, *il falloit d'abord écarter ceux qui demandoient; que ceux qui méritoient*, *se trouveroient dans le reste.* Les princes devroient avoir sans cesse devant les yeux ces observations de Symmaque. Valentinien, en despote imbécille, et en logicien bien digne de pitié, répond : *qu'il n'est pas permis de raisonner sur la décision du souverain; que c'étoit offenser la majesté impériale*, *que de douter du mérite d'un homme qu'elle a honoré de son choix.* Il est aisé de voir qu'au-delà des Alpes on a toujours été entiché de la manie d'infaillibilité; et c'étoit-là un des personnages qui commandoient à l'univers!

presque inséparable du rang suprême, cette sensibilité que rarement on n'éprouva point à vingt ans : il est vrai que la religion et la vertu furent toujours dans cette ame sublime les impressions dominantes.

Depuis quelque temps Pulchérie recherchoit plus qu'à l'ordinaire la société de Paulin; c'étoit elle qui l'avoit placé auprès de Théodose : ce jeune seigneur avoit su mériter l'intimité et la confiance dont l'honoroit son maître; il ne pouvoit être confondu avec ces lâches, qui n'usent de leur ascendant sur l'esprit du

---

*De Paulin.* Voici comme le père Desmolets nous le représente : « On avoit mis auprès de Théodose un jeune seigneur » nommé Paulin, qui plaisoit à tout le monde; il avoit une » figure agréable, une grande délicatesse de génie, beaucoup » de goût et de facilité pour les sciences, les exercices sérieux » et divertissans, etc.; en un mot, il se faisoit adorer. » Paulin fut digne, en effet, de toute l'amitié de son maître, et porta, pendant long-temps, le nom de favori, sans que l'envie et les courtisans osassent lui en faire un crime. La fortune à la fin parut s'offenser d'un si rare bonheur. Paulin, dont ses connoissances dans les arts avoient rendu la société nécessaire à l'impératrice, et qui d'ailleurs n'avoit rien à se reprocher dans cette liaison innocente, succomba sous les trames de ses ennemis : on sut empoisonner l'esprit du prince, armer en un mot la jalousie, et la jalousie d'un souverain; il ne vit plus dans Paulin qu'un lâche séducteur. Il trouva aisément un prétexte pour l'écarter de la cour; l'infortuné favori fut envoyé à Césarée de Cappadoce, et, là, Théodose mit le comble à ses préventions injustes, en lui faisant ôter la vie : leçon bien instructive pour ces insensés dignes de compassion, qui peuvent compter un instant sur la faveur.

prince que pour égarer ses penchans, tourner sa facile bonté en foiblesse avilissante, et le rabaisser d'erreurs en erreurs à ce degré de corruption dont il n'est guère possible de se retirer. Paulin sembloit le disputer à sa bienfaitrice, pour rendre l'empereur capable de porter le sceptre des Constantin; il l'échauffoit continuellement par le récit des belles actions de ses ancêtres; il ne cessoit sur-tout de lui parler de son aïeul, dont le nom sera consacré à jamais dans ce petit nombre de monarques qui ont mérité que l'histoire s'occupât de leur mémoire. Ce favori, si peu ressemblant à ses pareils, étoit à la cour un modèle de vertu; mais cette conduite admirable ne l'empêcha point d'avoir un cœur; il s'oublia au point de l'écouter et de nourrir un penchant qui ne pouvoit être couronné du succès : enfin ses yeux ne voyant point la barrière insurmontable que lui opposoit le sort, osèrent se lever sur la sœur de son souverain. Paulin ne fut point frappé du rang où le ciel avoit fait naître Pulchérie : il n'aperçut, il ne

---

*Des Constantin.* Si l'on entend par un grand homme quelqu'un qui a fait de grandes choses, assurément cet éloge ne sauroit se refuser à Constantin; il avoit fondé, en quelque sorte, un nouvel empire; il possédoit ce qui en impose toujours à la multitude, la gloire du conquérant. Ses moindres actions portoient l'empreinte de cette grandeur qui répand son éclat sur les fautes, et semble même les effacer. Un juge qui écarte les titres, la prévention, qui n'estime l'homme qu'autant qu'il fait réellement du bien à l'homme, verra Constantin d'un coup-d'œil plus sévère : il nous présentera son fils mourant victime d'une abominable jalousie; et assurément ce n'étoit pas sous ces traits que Paulin l'offroit à Théodose II.

sentit que le pouvoir de ses charmes, et il se livra à tout l'emportement d'une passion effrénée. Le présomptueux courtisan avoit cependant encore la force de renfermer cette ardeur si indiscrète; il y avoit même des momens où il ne se déguisoit point l'audace de ses vœux peu mesurés : mais la présence de la princesse l'avoit bientôt replongé dans un délire qui n'étoit que trop condamnable.

Pulchérie, plus maîtresse d'elle-même, a la fermeté de s'examiner, de porter jusqu'au fond de son cœur une lumière que toute autre que la sœur de Théodose auroit pris soin d'écarter : elle descend donc dans son ame, sans vouloir ménager sa foiblesse; elle y surprend des sentimens qui, au premier aspect, révoltent sa fierté. — D'où naît en moi une impression..... que je n'avois point encore éprouvée? J'aime à voir, à entendre Paulin, et quand nous sommes séparés, je me trouve distraite, rêveuse, triste; j'attends avec une impatience extrême le moment qui me rendra sa présence : l'ai-je revu, mes regards viennent-ils à rencontrer les siens; je ne sais quelle émotion.... j'aimerois!... ah! trop foible Pulchérie, ne cherche point à t'en imposer : oui, tu connois, tu ressens l'amour; et quel en est l'objet?..... Déchirons mon cœur, arrachons-en ce trait, qui n'est déja que trop profond! ce n'est pas un prince, un souverain, un empereur qui me cause ce trouble : c'est un simple courtisan, un sujet; un sujet! voilà l'ennemi de mon repos, de ma gloire!... il est vrai qu'il est aimable, qu'il a des vertus, qu'il mérite les faveurs que mon frère répand sur lui, qu'il contribue avec moi à éclairer, à fortifier une ame destinée à faire

faire le bonheur du monde, qu'il est digne d'un trône... y est-il assis? A qui seroit-il permis d'espérer d'obtenir ma main? à mon égal, et il en est peu sur la terre. Je ne puis accorder à Paulin que ma protection, mon estime, et non une tendresse.... qui me déshonoreroit. Moi aimer! et me conviendroit-il d'instruire mon frère dans l'art de régner? ne me suis-je pas dévouée entièrement à ses intérêts, au bien de toute une nation? Qu'attendroit l'univers d'une femme esclave d'une passion insensée? La gloire de prêter mon appui à Théodose ne doit-elle pas me dédommager de tous les sacrifices?..... Je triompherai de ce penchant qui me fait rougir. Ah! Paulin, ne puis-je vous éloigner de ma vue? Mais vous n'êtes point complice de mon erreur; c'est moi qui me punirai, en domptant un sentiment.... qu'il m'est défendu d'entretenir; oui, je le bannirai de mon ame, ce sentiment qui m'avilit, qui me rend coupable à mes propres regards! j'aurai sans cesse devant les yeux que je suis la fille du grand Théodose; ce nom m'apprend mes obligations, ce que je dois faire.... ce que je ferai. J'ai pris mon parti. Occupons-nous donc de mon frère, de l'empire, et laissons l'amour à ces ames vulgaires qui ne sont point commandées par de hautes destinées. Des mortels comme nous, élevés au premier rang, n'existent point pour eux; c'est pour un peuple immense que nous devons vivre. Pulchérie est la fille, la femme de l'Etat: lui seul m'aura toute entière.

C'est peu pour la princesse d'avoir eu la force de s'arrêter à ces réflexions : dès ce moment elle s'arme d'un courage surnaturel contre elle-même. Appliquée

en quelque sorte à veiller continuellement sur les moindres impressions qu'elle ressentoit, elle ne se permet rien qui puisse flatter un penchant qu'elle est décidée à combattre; elle est déja trop éclairée pour se cacher que c'est dans les commencemens d'une passion qu'il est possible de l'attaquer et de la vaincre, qu'un cœur qui cherche à triompher doit être son ennemi le plus impitoyable, attaché sans relâche à se tourmenter, à se ployer au joug qu'il s'est imposé : ce sont-là les efforts suprêmes de la religion et de la vertu; et l'une et l'autre, comme nous l'avons observé, enflammoient Pulchérie.

Il s'en falloit que Paulin eût la même fermeté : il s'abandonnoit à ces mouvemens qu'une foiblesse trop complaisante excitoit tous les jours davantage.

Varane venoit de monter sur le trône de Perse. Son père Isdegerd avoit entretenu une paix constante avec l'Empire : le fils, à son avénement à la couronne, s'empressa d'envoyer des ambassadeurs à Théodose. Le

---

*Varane.* Son père Isdegerd, gagné par l'adroite politique d'Anthémius, au lieu de troubler les premières années du règne de Théodose II, se déclara pour ainsi dire son protecteur; il avoit même conclu avec ce souverain une paix pour cent ans, et, tant qu'il vécut, il fut fidèle à son traité. De cette intelligence entre les deux princes, est née une fable grossière adoptée par Procope, qui a répété qu'Arcadius, en mourant, avoit laissé la tutelle de Théodose au roi de Perse. Isdegerd mourut en 420, après un règne de vingt-un ans. Varane son fils, cinquième du nom, lui succéda; et il fit bientôt voir que les enfans se conduisent par d'autres principes que leurs pères, il fut l'ennemi le plus féroce qu'ait eu le christianisme.

bruit fut bientôt répandu qu'ils étoient chargés, au nom de leur souverain, de demander Pulchérie en mariage. Cette nouvelle est un coup de foudre pour un homme livré tout entier au délire de sa passion. Théodose s'aperçoit du trouble qui égaroit Paulin : il l'interroge, non avec le ton absolu d'un despote qui commande, mais avec la tendresse inquiète d'un ami prompt à s'alarmer : le favori ne donne que des réponses vagues et peu satisfaisantes; il lui échappe même des larmes. Ma sœur (dit l'empereur à Pulchérie qui entroit dans son appartement), Paulin s'obstine à me taire le sujet d'une agitation qu'il ne peut dissimuler : vous savez à quel point il m'intéresse ! je vous laisse avec lui, peut-être réussirez-vous mieux que moi à pénétrer son secret; et aussitôt Théodose se retire.

Pulchérie avoit cédé à la pitié en pressant Paulin de s'expliquer; son agitation a paru s'augmenter encore depuis que son souverain est sorti. Le favori, en jetant sur elle un de ces regards qui ne se font que trop entendre : — Qu'exigez-vous, madame? La cause de ce supplice qui me déchire, de cette mort qui va bientôt terminer ma vie odieuse... vous ne la devineriez pas? cette cour... va vous perdre... on ne vous verra plus! et... Varane... madame, vous allez avoir un époux!

Cet infortuné n'achève qu'avec peine ces derniers mots et fuit la princesse : cette fuite en dit assez. Pulchérie a tout appris, elle a tout découvert; elle voit, elle ne sauroit se déguiser qu'elle est aimée, qu'elle-même en ce moment partage plus que jamais ce malheureux amour. Ce n'est donc pas moi seule qui aime ! s'écrie-t-elle : je suis aimée ! je suis aimée ! et je ne puis

céder..... Je croyois en cet instant n'écouter que la compassion : malheureuse ! c'étoit la tendresse qui m'inspiroit ! elle s'est réveillée avec toute sa force : Paulin... il en mourra ! ah ! je l'éprouve trop par moi-même : il n'y a que la mort, oui, il n'y a que la mort qui puisse mettre fin à ces combats, à une situation si violente !... ces tourmens, ces assauts me subjugueront ; ma folle passion l'emportera : Paulin ... tu seras vainqueur. Te laisserois-je expirer ?... Qu'ai-je dit ? l'amour obtiendroit la victoire ! qu'est-ce donc que la vertu, que la fierté de mon rang, que mon devoir ? J'aurois triomphé jusqu'ici pour attacher plus d'éclat à ma défaite, à ma honte ! La sœur de Théodose, Pulchérie, qui tient en quelque sorte le sceptre de l'Orient, seroit l'amante de Paulin ! eh ! que deviendroit le fruit d'une résistance opiniâtre, d'un effort continuel ? que deviendroit le bonheur de mon frère, celui d'un empire entier ?

La princesse écrit un billet à Paulin ; elle lui indique une heure où il se rendra au palais, dans son appartement. Le favori, à cette invitation imprévue, ne sait que penser ; une foule d'idées bien opposées les unes aux autres, bouleverse ses esprits : il craint d'avoir trop parlé ; il accuse l'excès de cette ardeur qu'il ne lui est plus possible de maîtriser ; il redoute, comme sujet, comme amant, d'avoir déplu à la sœur de son souverain. Il y a cependant des instans rapides où l'espérance vient le séduire, car l'espoir n'abandonna jamais l'amour ; c'est peut-être le premier charme de cette passion, et qui dédommage de toutes les peines cruelles dont elle est accompagnée.

Le favori enfin tourne ses pas vers l'endroit où il étoit attendu.

Une cour nombreuse entouroit Pulchérie; Paulin est annoncé : la princesse ordonne qu'on se retire. Approchez (dit-elle au courtisan), j'ai desiré d'avoir avec vous un entretien qui nous importe à tous deux. Asseyez-vous, et écoutez-moi.

Paulin, je ne crois pas m'être abusée : vos regards se sont élevés jusqu'à moi, et vous vous êtes laissé surprendre par des sentimens..... Elle ne peut continuer. Paulin se précipitant à ses pieds : — Oui, madame, j'ose le déclarer à vos genoux : je suis le plus criminel des hommes; vos attraits, vos vertus, cette ame faite pour imposer des lois à l'univers, c'est ce qui m'a frappé uniquement en vous, et j'ai oublié, je me suis caché que vous étiez la sœur, la fille des empereurs, l'égale de mon maître : je n'ai vu que la plus adorable des femmes, votre beauté, ces qualités étonnantes, qui, sans le secours de la naissance, vous mettroient au-dessus de toutes les puissances de la terre..... J'ai été assez téméraire, assez audacieux pour concevoir, pour nourrir l'amour le plus violent.... Madame, ce mot ne m'échappera plus, il ne m'échappera plus : c'est pour la dernière fois que je le prononce. Ma mort va expier mon crime..... — Paulin, relevez-vous, et prêtez-moi attention. Vous n'êtes pas le seul coupable : Paulin..... j'ai aussi un cœur, et depuis long-temps votre image... sauvez-moi de l'affront de vous montrer Pulchérie indigne de son rang, indigne du sang de Théodose, dans les combats, dans les larmes..... Paulin, le ciel a mis entre nous deux une distance....

nous ne sommes point faits l'un pour l'autre : c'est un des jeux cruels de notre destinée ! Pulchérie ne sauroit être l'épouse de Paulin ! Arrêtons-nous à cet arrêt irrévocable. C'est assez, c'en est trop peut-être que vous appreniez que, sans cet obstacle, vos sentimens ne m'eussent pas été indifférens. (Paulin, à cette dernière parole, est prêt à se rejeter aux pieds de Pulchérie.) Arrêtez : ce témoignage d'un penchant que l'un et l'autre nous ne devons point écouter, me déplairoit ..... gardez-vous d'offenser Pulchérie. Je vous donnerai cependant une preuve éclatante qui pourra servir à notre consolation mutuelle : vous craignez que je forme un engagement dont vous êtes jaloux? recevez mon serment : jamais l'hymen ne m'enchaînera; et dans peu..... vous n'en douterez point. Allez (le courtisan demandoit la liberté de parler), retirez-vous; je ne veux point, je ne dois point vous entendre. Songez, Paulin, que c'est Pulchérie qui commande.

La princesse est seule : c'est alors qu'un torrent de pleurs lui échappe, et qu'elle se dédommage de la contrainte qui a captivé ses transports : — Ai-je été assez barbare? ai-je assez sacrifié à mon rang, à mon devoir? Vertu, grandeur, tyrannie de ma destinée, qu'exigez-vous encore? Paulin m'aime; et moi... c'est peu de l'aimer : il asservit, il remplit mon ame entière; et il faut y renoncer !... étouffer, anéantir ce sentiment... ce sentiment le plus doux, le plus cher, qui m'auroit soulagée d'un fardeau d'ennuis et de peines, qui m'auroit consolée du triste avantage de présider au sort d'un empire !... Que vous êtes heureux, ô vous qui

vivez dans ces conditions où il est permis d'avoir un cœur, de céder à ses mouvemens! hélas! me porteriez-vous envie? ah! vous pouvez aimer! vous pouvez aimer! et moi, qui, après mon frère, contemple l'Orient à mes pieds, je languis, je gémis sous un joug d'airain, l'esclave la plus malheureuse!..... Paulin! Paulin! que vous me coûterez de larmes! Pleurons donc, exhalons ma douleur, mes tourmens, puisque je n'ai pas de témoins de ma foiblesse. Pulchérie, ici la princesse peut être amante; des yeux indiscrets et prévenus n'épieront point les secrets d'une ame trop déchirée!.... L'ai-je assez accablé de cette grandeur qui est si peu d'accord avec l'amour! Cependant il connoît... il sait qu'il est le maître de mon cœur, que je lui immole les plus grands hyménées, que ma foi... Je serai libre dans mes vœux; je ne dépendrai que de moi seule. Puisque je ne puis donner ma main à Paulin, personne, non personne sur la terre ne l'obtiendra. J'ai conçu un projet : s'il est au-dessus des forces humaines..... il est digne de Pulchérie.

Cette femme si admirable, si jalouse de triompher d'elle-même, la proie des divers mouvemens qui l'agitoient, prend sa résolution, court à l'appartement des princesses ses sœurs, qu'étonne son trouble, ainsi que

---

*Des princesses ses sœurs.* Arcadie et Marine, qui n'eurent jamais que le titre de *nobilissimes*, tandis que Pulchérie, à l'âge de quatorze ans, avoit été décorée de celui d'*Auguste*. Tout ce qui a transmis à la postérité la mémoire de ces deux princesses, ce sont des palais qu'elles firent bâtir à Constantinople, et qui ont conservé leurs noms pendant plusieurs siècles.

sa visite inattendue : — Princesses, suivez-moi : marchons vers l'église des Apôtres ; c'est-là, au pied des autels, qu'en présence du Maître des souverains, que, devant Dieu, je veux vous révéler un projet..... dont toutes trois nous hâterons l'exécution : la noblesse de vos sentimens m'en est un sûr garant. Venez avec moi (Arcadie et Marine demandent des éclaircissemens). Je vous le dis, vous saurez tout; mais c'est dans le temple seul qu'il m'est permis de satisfaire votre curiosité. Allons.

Les trois reines ont pris le chemin de l'église. Arcadie et Marine aperçoivent un autel enrichi d'ornemens superbes, et étincelant de pierreries : elles sont frappées de ce spectacle ; une inscription apprenoit

---

*Les trois reines.* Il paroît, par les conciles, qu'on leur donnoit à toutes les trois le nom de reines.

*Aperçoivent un autel.* « Se voulant entièrement consacrer au » service de Dieu et de l'État (dit l'historien du Bas-Empire), » elle fit vœu de virginité, et porta ses sœurs à suivre son » exemple, de crainte que leur mariage ne fût une source de » divisions et de jalousies. Pour rendre sa résolution irrévocable, » elle la rendit publique par un présent qu'elle fit à l'église de » Constantinople : c'étoit une table d'autel d'un ouvrage admi- » rable, enrichi d'or et de pierreries : l'inscription qu'elle fit » graver sur le bord antérieur, marquoit que la princesse l'avoit » offert comme un gage de sa virginité, et pour la prospérité » du règne de son frère. » De semblables sacrifices n'appartiennent qu'à une ame sublime ; aussi l'histoire ne peut-elle leur donner trop d'éloges. L'immortelle mémoire devroit être la récompense de la vertu : c'est le crime qu'il faudroit condamner à un éternel oubli.

que c'étoit une offrande solennelle de Pulchérie; des prêtres entouroient cet autel. Princesses (dit Pulchérie à haute voix), vous voyez un monument de l'engagement auguste que je vais former. Ministres du Dieu qui nous entend, recevez mes sermens : c'est à lui, c'est à cet époux suprême que je m'enchaîne, et pour jamais; j'en prononce le vœu éternel, irrévocable..... Mes sœurs, imitez-moi; ne vivons plus que pour la religion, pour contribuer à la prospérité du règne de notre frère.

Accablées de ce grand exemple, Arcadie et Marine se prosternent, et se couvrent du voile sacré. A peine se sont-elles liées par ces nœuds indissolubles, leur sœur reprend : A présent nous avons reçu du ciel une ame nouvelle et détachée des illusions de la terre; que l'amour des vertus, l'ardeur d'un saint zèle, une tendresse pure pour l'empereur et son peuple, nous réunissent!

De ce moment, Pulchérie semble s'être élevée jusqu'à la nature divine; une sorte d'éclat céleste s'est répandu dans tous ses traits.

De retour au palais, la princesse ordonne qu'on fasse venir Paulin; il arrive; il reste interdit à l'aspect du voile lugubre..... — Que vois-je, madame? ce voile..... — Vous dit que j'ai acquitté ma promesse, que j'ai fait choix d'un époux auquel vous devez céder; un tel rival ne peut vous inspirer que du respect et non de la jalousie. Paulin, le sacrifice est consommé; il vous apprend sans doute quelle loi je me suis imposée. Paulin..... c'en est fait. Ne songeons plus qu'à Théodose. Disputons-nous tous deux le noble soin de le rendre digne du

trône; cherchons-lui une épouse qui mérite de porter le nom d'impératrice; que ce soit aujourd'hui notre unique objet! il n'en est plus d'autre pour Pulchérie.

Le courtisan demeure confondu, anéanti; il est frappé de la grandeur d'ame que vient de faire éclater la princesse; son amour, forcé de s'immoler, se change pour ainsi dire en un culte religieux: il éprouve pour une mortelle ce sentiment d'adoration dont on ne doit être pénétré que pour la divinité; il s'efforce enfin d'atteindre à la vertu suprême de Pulchérie, « qui partageoit son temps entre les devoirs de la religion, les » œuvres de la charité chrétienne, et le soin des affaires de l'empire. »

Théodose, sous l'administration de sa sœur, s'élevoit

---

*Cherchons-lui une épouse.* « Pulchérie, en effet, cherchoit » une épouse à son frère dans les plus illustres maisons de l'empire; elle partagea même ce soin avec Paulin, attaché à » Théodose depuis l'enfance, et ils éprouvoient tous deux combien il est difficile de rencontrer ensemble toutes les graces » et toutes les vertus. »

*Théodose sous l'administration de sa sœur, etc.* Il sera aisé de juger qu'on ne s'est point amusé à donner ici un tableau d'imagination. Voici ce que nous dit Le Beau : « Pulchérie » commença par écarter d'auprès de Théodose l'eunuque Antiochus, qui ayant été jusqu'alors son précepteur, s'occupoit » plus des intrigues de cour, et de ses propres intérêts, que de » l'instruction du jeune prince. Ensuite, n'osant confier à personne un emploi si important, elle s'en chargea elle-même. » Elle jeta d'abord dans le cœur de son frère les fondemens » d'une piété solide, en le faisant instruire de la doctrine la plus » pure. Comme les pratiques de religion ne sont pas incompa-

dans ces principes qui font la base d'une éducation que l'abus même des passions et de l'autorité ne sauroit détruire; Pulchérie, par ses exemples, comme par ses entretiens, lui inspiroit l'amour de la justice, la clémence, qui est la première vertu des monarques, et sur-tout l'éloignement des plaisirs : les moins condamnables, s'ils n'apportent pas la corruption, entraînent presque toujours la mollesse, et la mollesse touche de bien près au vice. Les maîtres les plus habiles présidoient aux études du prince. Paulin excitoit en lui l'émulation, aiguillon si nécessaire à l'activité de

---

» tibles avec les vices du cœur, elle s'étudioit principalement » à régler ses mœurs, à lui inspirer l'amour de la justice, la » clémence, l'éloignement des plaisirs. Pour la culture de son » esprit, elle se fit seconder par des maîtres vertueux qu'elle » savoit choisir, les plus instruits en chaque genre; et, ce qui » n'est guère moins utile que d'habiles maîtres, elle lui procura » des compagnons d'étude capables d'exciter son émulation : » c'étoient Paulin et Placite qui parvinrent ensuite aux pre- » mières dignités. Elle n'oublia pas le soin de son extérieur : en » même temps qu'elle lui faisoit faire tous les exercices conve- » nables à son âge, elle formoit elle-même ses discours, sa » démarche, sa contenance; elle lui enseignoit l'art d'ajouter » du prix aux bienfaits, et d'ôter aux refus ce qu'ils ont » d'amer et de rebutant, etc. » Tandis qu'Antiochus nous est peint dans l'histoire du Bas-Empire comme un intrigant qui n'étoit occupé que de ses intérêts, Desmolets nous dit que *c'étoit un homme d'une probité éprouvée.* C'est ainsi qu'on barbouille l'histoire sans nulle discussion, en se faisant un mérite d'être le très-fidèle écho de ceux qui l'ont barbouillée avant nous.

l'esprit. Pulchérie n'avoit point dédaigné d'embellir son ouvrage : elle s'étoit appliquée à former l'extérieur de son frère, persuadée que rien n'est indifférent dans un souverain ; qu'il doit être attentif sur la façon même de se présenter en public, sur sa démarche, sur sa contenance; qu'en un mot, une belle ame doit s'annoncer sous de belles formes. Théodose montroit une adresse singulière à manier un cheval, à tirer de l'arc, à lancer le javelot ; mais ce que sa sœur ne cessoit de lui enseigner, c'étoit la science des rois, l'art de répandre et de placer ses bienfaits. L'empereur savoit refuser comme il savoit obliger : il dépouilloit le refus de tout ce qu'il a de dur et de mortifiant, sa piété éclairée égaloit sa douceur et sa bonté. Inaccessible aux transports aveugles de la colère, qui dégradent presque toujours l'homme, et sur-tout un prince, il regardoit la nécessité de punir comme une des fonctions les plus désagréables, et en même temps les plus importantes de la puissance suprême. « Il n'est pas difficile (disoit-» il) d'ôter la vie à un homme ; mais dès qu'il l'a perdue » il est trop tard de s'en repentir. » Jamais Théodose ne souffrit qu'on infligeât la peine de mort pour une offense qui lui fût personnelle ; il condamna toujours ces persécutions qu'un zèle mal dirigé suscite contre les hérétiques, convaincu que les seules armes dont se sert la religion doivent être la charité et une sensibilité inépuisable. Ce prince témoigna, durant toute sa vie, une aversion décidée pour ces fêtes d'inhumanité

---

*Ces fêtes d'inhumanité.* Comment se figurer un peuple qui traitoit de *barbares* les autres nations, qui prétendoit donner

qui firent si long-temps les délices d'une nation que quelques écrivains veulent nous offrir pour modèle. Un jour qu'on représentoit une chasse dans le cirque, le peuple demanda à grands cris qu'on allât chercher un athlète connu par sa force, pour combattre une bête féroce des plus redoutables : l'empereur se lève avec un noble emportement : « Ne savez-vous point (s'écrie-» t-il) que ce n'est pas un jeu pour moi de voir couler » le sang des hommes? » Les moindres détails sont intéressans dans une créature qui commande aux autres : Théodose étoit si humain, que, prenant plaisir à s'occuper de la lecture une partie de la nuit, pour ne pas interrompre le sommeil de ses domestiques, il

---

des leçons dans tous les genres à l'univers entier, qui se faisoit appeler *le peuple-roi;* comment se le figurer courant avec transport, rassasiant son avidité monstrueuse à un spectacle où les ruisseaux de sang, les membres palpitans, les entrailles fumantes, où le tableau de la mort dans toutes ses horreurs frappoit les yeux de toutes parts? C'est cependant dans les plus beaux jours de Rome, à l'époque la plus brillante de sa civilisation et de ses lumières, que ses citoyens se repaissoient de ces horribles objets : les Vestales mêmes avoient un banc particulier dans l'amphithéâtre; elles possédoient le singulier privilége, par un seul signe du pouce, d'ordonner ou d'empêcher la fin de ces misérables victimes de la barbarie publique, qu'on mettoit aux prises avec des bêtes féroces, ou qui s'entredéchiroient avec leurs semblables. Etrange et révoltante inconséquence de l'esprit humain, qui prouve bien que cette raison si vantée n'est qu'un peu d'or où il entre beaucoup d'alliage! La religion chrétienne fit disparoître ces arènes sanglantes; et ce n'est pas assurément un de ses moindres bienfaits.

s'éclairoit d'une lampe qui brûloit continuellement. Il est fâcheux que la foiblesse, qui est presque toujours criminelle dans un souverain, vint dans la suite altérer tant d'heureuses qualités.

Tel étoit le prince pour lequel sa sœur s'attachoit à faire choix d'une épouse qui fût digne de partager le trône. L'empereur touchoit à sa vingtième année; il pressoit Pulchérie de nommer une impératrice : — Je n'envisagerai point la splendeur de la naissance : la beauté réunie à la vertu, voilà ce qui me déterminera. A l'égard de l'extraction, c'est à l'empereur d'ennoblir ce qui l'approche.

La princesse avoit eu l'attention de rassembler autour d'elle une troupe de filles qualifiées, des plus belles et des plus vertueuses, ce qu'on appeloit autrefois à notre cour *filles d'honneur :* renfermées dans l'intérieur du palais, elles n'étoient point exposées aux regards du public ; on leur donnoit une éducation extrêmement cultivée; leurs mœurs sur-tout étoient surveillées. Il est aisé de concevoir le projet de Pulchérie, et ces jeunes personnes n'en avoient même aucun soupçon : ce n'étoit qu'un hasard adroitement

---

*Une troupe de filles qualifiées, etc.* Desmolets nous dit expressément qu'elles « ne formoient sa cour que dans l'inté» rieur du palais et ne paroissoient point en public ; elle les » faisoit élever, leur donnoit des maîtres ; leurs mœurs étoient » surveillées, et elle ne leur faisoit pas part de son projet ; » Théodose lui-même n'avoit la liberté de les voir qu'en pas» sant et par hasard. Paulin parcouroit de son côté les pro» vinces pour le même objet. »

concerté qui procuroit à l'empereur la liberté de les voir ; mais jusqu'alors sa sœur avoit été trompée dans son attente. Nulle de ces beautés n'avoit eu le bonheur de fixer les regards de son frère ; il promenoit par-tout une indifférence sombre, qui faisoit craindre qu'elle ne dégénérât en langueur. Paulin, toujours dévoué à la princesse, n'avoit pas hésité à la servir dans ses vues : il parcouroit depuis quelque temps les diverses provinces de l'empire, et il étoit prêt à revenir sans avoir rempli le but de ses voyages : il ne pouvoit enfin trouver cet objet qui devoit recevoir la main et la couronne de Théodose.

Le soin de marier l'empereur n'empêchoit point que Pulchérie ne continuât de porter ses regards vigilans sur toutes les parties de l'administration. Varane, éloigné des principes de son père Isdegerd, chercha bientôt à rompre avec l'Empire ; il avoit rappelé ses ambassadeurs, et exerçoit des cruautés inouies sur les chrétiens : c'étoit se déclarer assez ouvertement l'ennemi d'une puissance qui étoit un des premiers appuis du christianisme. L'étendard de la guerre se lève.

---

*Varane éloigné, etc.* Les chrétiens qui se trouvoient dans les États de ce prince barbare étoient exposés à la persécution : ils prirent donc le parti de fuir, et d'aller se réfugier sur les terres de l'Empire. Varane envoya redemander avec hauteur ses sujets : l'empereur fit voir une noble fermeté ; il répondit « qu'il ne les rendroit point, et qu'il faudroit plutôt que le roi » de Perse vînt les arracher de ses bras » ; ce qui produisit une guerre sanglante. Varane fut vaincu, et obligé d'implorer la paix.

La princesse, qui ne connoissoit point cet esprit de jalousie qu'on peut appeler la petitesse des gens en place, ne rougit pas de recourir aux lumières et aux avis d'Anthémius. Cet ancien ministre s'étoit volontai-

---

*Aux avis d'Anthémius, etc.* Cet homme respectable, qu'il ne faut pas confondre avec les Rufin, les Olympe, les Eutrope, etc., présida aux premières années du règne de Théodose II; sa sagesse sut défendre une minorité de ces troubles et de ces attaques qui rarement en sont inséparables. Il avoit été préfet du prétoire d'Orient : il sut contenir les sujets et les ennemis; mais, observe judicieusement un historien, « il ne put arrêter les cabales de la cour, ni réprimer l'in-» solence des eunuques, qui abusoient de l'enfance du prince » pour surprendre quelquefois des ordres conformes à leurs » passions. » Ce fut à Anthémius que l'Empire fut redevable d'une paix bien cimentée avec Isdegerd, roi de Perse. Cet habile ministre, qui ne connoissoit ni la vanité ni l'intérêt, et dont l'unique ambition étoit de faire le bien de l'Empire, avoit eu la prudence de se former un conseil de personnes auxquelles il supposoit de l'expérience, et les lumières qui en sont ordinairement le résultat. Sans être guerrier, il savoit de son cabinet mettre en mouvement tous les ressorts militaires; aussi eut-il des succès dans cette partie importante de l'administration : il s'appliqua, avec ménagement, à réformer les abus, à détruire ce luxe destructeur, la maladie de consomption des empires les mieux constitués. Il avoit encore eu l'adresse de remédier à ces affreuses disettes, un des fléaux auxquels l'Orient se trouve souvent exposé : pour cet effet, un fonds de 500 liv. pesant d'or, établi à perpétuité, servoit à maintenir la vente du blé à un taux raisonnable. On ne sait trop pour quelle raison ce grand homme s'étoit retiré de la cour : il n'est pas douteux qu'il n'eût essuyé des dégoûts, partage ordinaire de quiconque veut faire

rement

rement dépouillé de son pouvoir : il avoit recherché l'obscurité avec la même avidité que d'autres recherchent l'éclat; il vivoit en sage, près de Constantinople, dans une campagne dont la simplicité sympathisoit avec celle de son ame. Il disoit souvent à ses amis : Je n'ai commencé à exister que du moment où j'ai pris congé de la cour; ici mon cœur se dilate, et il étoit resserré par tout ce qui m'environnoit. Comment se plaire dans un séjour où l'on se fait un système d'une imposture continuelle; où rien n'est si odieux et si préjudiciable que la vérité; où l'on ne peut acquérir des amis, où l'ingratitude est à son comble? J'ai trouvé la nature dans cette retraite, et il n'y a que la nature et tout ce qui lui appartient qui puisse rendre l'homme heureux, lui procurer du moins cette ombre de bonheur qu'il nous est permis de désirer et d'atteindre. Fasse le ciel que je vieillisse en paix sous ces ombrages, et que ce petit champ, qui est mon empire et qui remplit mes vœux, reçoive mes derniers soupirs et ma cendre !

Le message de Pulchérie est parvenu à Anthémius; aussitôt il s'écrie : J'obéis avec empressement; il faut

---

le bien dans ce séjour, le théâtre des passions humaines, et où elles se montrent dans leurs plus hideuses convulsions Quoi qu'il en soit, ce fut Pulchérie qui le remplaça dans le ministère. Anthémius, depuis sa retraite, vécut si obscurément, que l'histoire ne fait plus aucune mention de lui, après le mois d'avril de l'an 414. Contentons-nous de dire en l'honneur de sa mémoire, qu'il a reçu même des louanges de la part de saint Chrysostôme, qui assurément ne peut être soupçonné de flatterie.

savoir s'immoler à l'Etat : ce doit être le premier sentiment et l'obligation de tout citoyen. Il vole donc aux ordres de la princesse, et s'offre à sa vue : — Vous avez commandé, madame ; vos volontés me seront toujours sacrées : Anthémius pourroit-il vous être de quelque utilité, à vous et à l'Empire ? Anthémius, répond la sœur de Théodose, je ne crois point m'abaisser en réclamant votre expérience et vos conseils, et je mettrai même ma gloire à les suivre. Il s'agit de l'intérêt public : que cet objet donc nous réunisse ! décidez, et mes avis céderont sans peine aux vôtres.

C'est ainsi que Pulchérie méritoit de tenir les rênes de l'Empire ; elle ne connoissoit d'autre orgueil que celui de contribuer à la gloire et au bonheur du souverain et de ses sujets. Anthémius est donc consulté avec pleine confiance, et l'on se conforme exactement à ses décisions sur la guerre qu'on se voit obligé de déclarer aux Perses : c'est lui-même qui nomme les généraux. Les ennemis perdent une bataille considérable : « on en reçut trois jours après la nouvelle à » Constantinople, quoiqu'il y eût une distance de près » de quatre cents lieues. » Cet échec ne rebuta point le courage de Varane : il tenta de nouveaux efforts ; la défaite totale de sa troupe des *immortels*, le força

---

*Des immortels.* On se ressouviendra, d'après la lecture de Quinte-Curce, que c'étoit un corps de dix mille cavaliers, tirés des maisons les plus riches et les plus distinguées de l'Empire Persan : ils subsistoient depuis les premiers successeurs de Cyrus. On leur avoit donné le nom d'*immortels*, parce que leur nombre étoit fixe, et que celui qui venoit à manquer, étoit aussitôt remplacé.

enfin de mendier une paix qu'on lui avoit offerte ; et l'on peut dire que l'Etat fut redevable de ce succès éclatant au sage ministre qui avoit donné des conseils éclairés, et à Pulchérie, qui s'étoit montrée assez grande pour les rechercher et y déférer.

Quel est l'étonnement de la princesse, lorsqu'Anthémius vient lui demander la permission d'aller s'ensevelir dans son obscur asile ! — Je crois, madame, avoir rempli vos ordres ; souffrez présentement qu'inutile à mon maître et à sa digne sœur, je me rende à ma chère solitude : n'aurois-je point mérité cette grace ? Pulchérie combat son dessein, essaie de l'éblouir par des propositions brillantes. — Madame, j'entre dans l'âge où l'on apprécie le songe de la vie ; me refuseriez-vous de disposer du reste de quelques jours que m'accorde la bonté divine ? Puissiez-vous, madame, ne pas connoître les dégoûts attachés à ces postes éminens que l'insensé vulgaire a si peu de raison d'envier ! A ces paroles, il échappe un profond soupir à Pulchérie ; en un mot, le ministre implore sa retraite plus vivement que la plupart de ses pareils n'eussent sollicité leur retour. Il sort de Constantinople, chargé des bénédictions du peuple, et il eut le bonheur dans la suite de mener une vie si cachée, que l'histoire ne dit rien de sa fin, et semble l'avoir ignorée.

Ah ! (s'écrie la princesse, après le départ d'Anthémius) qu'il est heureux ! et combien la vérité l'éclaire ! ne puis-je, à son exemple, fuir le monde, loin des grandeurs, loin des ingrats, loin des sacrifices continuels que je suis obligée de m'imposer ! mais mon frère, mais l'empire exige que je lui donne mon repos,

tous mes momens, ma vie; et, malgré mon pouvoir, quelles cruelles contrariétés me fatiguent et me tourmentent! je ne saurois trouver pour l'empereur ce qui s'offre souvent au dernier de ses sujets, une épouse qui mérite de lui plaire et de s'asseoir sur le trône à ses côtés! Paulin a vu toutes ses recherches infructueuses, et Théodose... il ressent le besoin d'aimer et d'être aimé; sans doute, c'est le plus cruel des maux, c'est le plus cruel des maux!... je me rappellerois... mes larmes coulent!... oublierois-je que je ne suis plus à moi, que l'épouse d'un Dieu..... ne songeons qu'à Théodose, et ne vivons que pour lui, que pour l'État; redoublons nos soins pour découvrir cette femme prédestinée, qui doit être honorée du nom d'impératrice.

C'est sur ces entrefaites qu'on annonce à Pulchérie une jeune Grecque qui vient réclamer sa justice et embrasser ses genoux. Qu'on l'introduise sans différer (dit la princesse) dans mon appartement! mon premier devoir est de protéger l'infortune, d'essuyer ses larmes. Eh! pourquoi le ciel nous auroit-il placés au premier rang, si ce n'est pour défendre le malheureux? qu'elle entre!

La sœur de Théodose demeure interdite à l'aspect

---

*Il ressent le besoin d'aimer.* « Théodose (dit le père Desmolets) pressoit sa sœur de lui choisir une épouse; il la vouloit plus belle que tout ce qu'il y avoit de filles à Constantinople, et disoit franchement qu'*il ne balanceroit pas à se déterminer pour une beauté qu'il trouveroit à son gré, quand même elle ne seroit pas soutenue par l'éclat de la naissance.* »

d'une beauté qu'on pouvoit, sans exagération, appeler un prodige de graces. Nous nous servirons des expressions d'un poëte contemporain : « Qu'on se représente » la candeur virginale, l'innocence dans toute sa pu» deur, la douce rougeur du bouton de rose qui com» mence à s'ouvrir, fondue avec la blancheur éblouis» sante du lis; des traits fins et délicats, un visage d'un» ovale parfait, ces contours heureux, perfections» dont la nature semble n'avoir favorisé que les seuls» climats de la Grèce; de grands yeux noirs, pleins à» la fois de feu et de cette langueur si intéressante, si» touchante, l'attrait même de la séduction; un col» d'albâtre et arrondi, caressé par les ondes de che» veux blonds qui alloient, en boucles négligées, se» perdre et jouer autour de sa ceinture; une taille» majestueuse et déliée, aussi souple que la tige d'un» palmier naissant; un charme universel répandu dans» toute sa personne : et l'on n'aura qu'une foible idée» de la jeune fille qui embrassoit les genoux de Pul» chérie. Quelle noblesse, quelle modestie dans tout» son maintien! Une femme d'un certain âge l'accom» pagnoit. Cette créature céleste ouvre la bouche, et» un son de voix flatteur et harmonieux comme celui» d'une lyre d'argent se fait entendre, et achève de» mettre le sceau à l'enchantement » : — Madame, je suis aux pieds de l'image de la divinité même; je viens à regret vous demander justice contre mon propre sang : mes frères..... Elle n'a pas la force de poursuivre; il est aisé de voir qu'elle craint d'accuser une famille qui lui est chère encore, et que son excellent naturel l'empêche de faire éclater ses plaintes :

cependant elle ne peut retenir ses larmes, qui la rendent encore plus belle et plus sûre d'augmenter l'intérêt qu'elle a produit. La femme âgée qui étoit à ses côtés prend la parole : — Princesse, ma malheureuse nièce n'ose vous déclarer que ses deux frères sont les auteurs de sa peine; les barbares! ils l'ont dépouillée, sans nulle pitié, de son bien; ils l'ont même chassée de la maison où elle a reçu la naissance..... La jeune personne interrompt d'un ton plein de bonté et de douceur : Oh! je suis certaine qu'ils se repentent de leurs procédés : la nature ne sauroit..... — C'est en vain que vous cherchez à les excuser, réplique sa compagne : madame prononcera, et nous obéirons.

Pulchérie, extrêmement émue, se hâte de relever la charmante Grecque : — On ne se met à genoux que devant Dieu seul : vous m'inspirez un sentiment, un attendrissement..... je suis impatiente de vous faire rendre la justice qui me paroît vous être due : parlez avec l'assurance d'obtenir ma protection. Que de

---

*Se hâte de relever, etc.* Pulchérie étoit pénétrée de ces sentimens, et elle les avoit inspirés à son frère : « Théodose » ordonna de réserver à l'Être suprême tous ces signes d'adora» tion qui ne peuvent convenir à des créatures, quelqu'élevées » qu'elles soient..... Placé entre Dieu et ses sujets, il aperce» voit l'espace immense qui le séparoit de la Divinité, et l'étroit » intervalle qui le distinguoit des autres hommes. » Il suffiroit de la philosophie pour instruire les grands de la frivolité et du peu de valeur attachés à toutes ces distinctions, l'ouvrage de la politique : on croit voir des personnages de théâtre; mais il n'est point d'acteurs sensés qui croient à la vérité de leurs rôles; celui d'homme vertueux est le seul qui ait de la réalité.

charmes! disoit à part la princesse : aurois-je trouvé l'impératrice?

La sœur de Théodose est instruite, sur-tout par la femme âgée, de tous les détails; quand elle vient à savoir qu'Athénaïs (c'est le nom de la jeune Grecque) est païenne, alors il lui échappe : — Quoi! vous n'êtes pas chrétienne, avec tant de beauté, de graces, d'esprit! Les deux femmes s'aperçoivent qu'un trouble subit s'est emparé de Pulchérie : elle a cependant su le surmonter; elle les congédie l'une et l'autre, en leur promettant de s'occuper avec chaleur de leur affaire, et de les rappeler incessamment au palais.

Elles se sont à peine retirées, que la princesse s'écrie : O ciel! faut-il que le paganisme défigure ton plus bel ouvrage! jamais on ne réunit plus d'enchantemens! quels regards! quelle modestie! que de graces ingénues! quelle expression de sensibilité! oh! une semblable beauté ne peut être séparée de la vertu! comme une ame pure respire dans tous ses traits! comme elle trembloit d'accuser ses frères! oui, Athénaïs, il ne te manque que d'être chrétienne, pour être le chef-d'œuvre de la Divinité; en te formant, elle t'a désignée assurément pour le trône; le christianisme t'embelliroit encore : il épureroit tant d'excellentes qualités que tu parois annoncer! Grand Dieu! j'avois fait mon choix, je le regardois comme un de tes

*Qu'Athénaïs, etc.* On n'a point flatté le portrait. « Athénaïs » (dit Le Beau) étoit d'une beauté éblouissante, et elle exposa » le sujet de ses plaintes, avec des graces si touchantes, que » la princesse fut aussi charmée de son esprit que de sa » beauté. »

bienfaits, et elle n'est point chrétienne ! elle n'est point chrétienne ! et qui donc sur la terre est plus fait pour connoître, pour sentir toutes les vérités de notre religion?

Théodose, cherchant à vaincre l'ennui dévorant qui le consumoit, se livroit au divertissement de la chasse; il étoit déja dégoûté de la grandeur, soit qu'il en connût les désagrémens et les peines inséparables, ou soit que sa sensibilité demandât un objet qui l'attachât davantage. Combien de puissances de la terre, combien de souverains ont éprouvé que toute leur splendeur suprême ne vaut pas un plaisir du cœur ! et qui le procure, ce plaisir si nécessaire au bonheur de notre existence, si ce n'est le sentiment, la jouissance du pur amour? Cette privation poursuit, accable souvent les despotes sur leurs trônes, les sultans dans leurs sérails : le dernier des hommes, qui goûte la douceur d'aimer et d'être aimé, n'est-il pas plus heureux que toutes ces brillantes victimes d'un éclat qui ne peut en imposer qu'à l'aveugle vulgaire?

L'empereur quitte donc ses courtisans pour aller s'enfoncer dans une solitude dont l'aspect flattoit sa mélancolie : un site sauvage, des rochers escarpés, des cyprès ténébreux répandus çà et là : voilà ce qui irrite la curiosité de Théodose. Il s'avance dans cette espèce de désert; il aperçoit de loin une humble chaumière, il y porte ses pas : c'étoit la demeure d'un de ces philosophes chrétiens que l'Orient a révérés sous

---

*D'un de ces philosophes chrétiens.* L'anecdote est véritable, et consignée dans l'histoire; nous n'avons fait ici que la copier. Les idées de stoïcisme s'étoient jointes à celles du christianisme;

le nom de solitaires et d'anachorètes ; celui-ci étoit venu d'Égypte s'établir dans le voisinage de Constantinople ; il prend l'empereur pour un simple courtisan : il l'engage à faire avec lui la prière, et ensuite ils s'asseyent.

---

et dans ces têtes échauffées du soleil de l'Asie, l'imagination s'exaltoit à un point, que ces respectables solitaires ont porté l'enthousiasme de la pénitence et de la mortification à des excès inouis : qu'on se rappelle les Siméon Stylite, les Antoine, les Pacosme, etc. On voit encore dans l'Inde, de ces martyrs volontaires qui se soumettent pendant le cours quelquefois d'une longue vie à des tourmens incroyables : il est vrai que leurs motifs ne sont pas épurés par une religion semblable à la nôtre ; il n'y a qu'un orgueil aussi absurde que coupable, ou une stupidité qui approche de celle de la brute, qui puisse produire les superstitions extravagantes des Faquirs, des Santons, etc. D'ailleurs, quelle différence de ces pieux anachorètes qu'a fait naître le christianisme ! Ceux-ci ont souvent rendu de grands services à l'humanité : ils montroient la vérité à cette classe d'hommes qui semble destinée à ne la jamais connoître : ils représentoient aux souverains leurs injustices, et plaidoient, en quelque sorte, devant eux la cause de cette malheureuse humanité qui a si peu de défenseurs : ils ont fait tomber plus d'une fois les armes des mains de ces monstres altérés de sang. Assurément les philosophes païens n'ont jamais fait de si belles actions, la première philosophie étant la philosophie pratique, et non celle qui se contente de s'évaporer dans des songes métaphysiques et illusoires. Le solitaire dont il est ici question, quand il eut reconnu l'empereur, craignit tant (dit Le Beau) que cette aventure ne lui attirât quelque considération, qu'il abandonna sa cellule et s'enfuit en Égypte ; de tels sages ont eu bien peu d'imitateurs !

Théodose ne cessoit de considérer la simplicité de l'habitation, celle de son hôte; il veut jouir de son entretien, et lui demande ce que faisoient les religieux d'Égypte. Ils prient pour les malheureux humains, répond l'anachorète; ils conjurent le ciel d'éclairer cette foule d'aveugles qui courent à leur perte, tristes jouets des faux plaisirs, des fausses grandeurs, de ces passions effrénées dont ils sont toujours punis! Hélas! ils expirent, ils meurent sans avoir jamais vécu! c'est au tombeau que leurs songes s'évanouissent; ils sont alors parvenus au réveil, mais il n'est plus temps d'en profiter : s'ils avoient été des hommes, ils auroient été de zélés chrétiens. Notre religion n'est autre chose que le culte de la bienfaisance, et son sublime Auteur nous en a donné l'exemple : c'est par la bonté que sa divinité se manifeste.

Théodose écoutoit avec plaisir le solitaire; il jette les yeux sur une corbeille qui étoit dans un coin de la cellule : il desireroit savoir ce qu'elle contient : — Ce qui sert à entretenir des jours que je remplis sans remords, sans chagrin, et que je finirai sans regret. Et aussitôt il découvre aux regards de l'empereur un morceau de pain, et un vase plein d'eau, et l'invite même à partager un repas si frugal. Tout ce que je puis faire, dit le vieillard, est d'ajouter quelques dattes. Quand vous seriez l'empereur, je ne pourrois vous régaler mieux. Le prince sourit, accepte l'invitation, et, d'un ton plein de sensibilité : — C'est un des meilleurs repas que j'aie faits, mon père; soyez assuré de la reconnoissance de Théodose. Quoi! s'écrie le solitaire étonné, vous seriez... — Oui, mon père, c'est moi

qui ai le malheur peut-être d'occuper le trône : j'ai goûté une douce satisfaction à vous entendre : daignez implorer le ciel en ma faveur : qu'il m'accorde les qualités nécessaires pour régner ! qu'il me fasse supporter le fardeau de ma place ! « Mon père, vous êtes » bien heureux de vivre loin des affaires du siècle ! » le vrai bonheur n'habite pas sous la pourpre ! je vous » le redis avec vérité : je n'ai jamais trouvé de plus » grand plaisir qu'à manger votre pain et à boire votre » eau. »

Cette aventure, extraordinaire pour un souverain, avoit intéressé Théodose : la suivante le toucha encore davantage.

Ce prince aimoit à se promener seul dans les endroits écartés, et sur-tout il fuyoit cet appareil qui auroit pu le faire reconnoître. Il aperçoit, sur le penchant d'un coteau, un pâtre entouré de sa femme et de ses trois enfans : l'homme étoit dans la vigueur de l'âge ; la joie respiroit sur son front brûlé du soleil ; sa compagne annonçoit la même gaieté, et elle avoit les agrémens de la simple nature : leur petite famille s'amusoit avec eux, et ils alloient l'un et l'autre l'embrasser tour-à-tour. Quel spectacle pour une ame sensible ! et celle de Théodose n'avoit point encore perdu de cette délicatesse que l'âge et l'abus des sensations viennent émousser. Il les aborde : — Mes amis, vous me paroissez contens? — Oh ! dit le berger, il n'y a point dans l'empire d'homme aussi heureux que moi ! vous le voyez : j'ai une femme que j'aime, des enfans qui me sont également chers : ce sont-là toutes mes richesses, il est vrai ; mais, graces au ciel, je jouis d'une bonne

santé; nous travaillons tous, et nos enfans déja commencent à nous prêter la main; le morceau de pain que nous mangeons est quelquefois trempé de nos sueurs, j'en conviens, mais nous l'avons gagné, et il ne nous coûte aucun reproche; et puis quel mets vaut l'appétit? — Comment, reprend Théodose en soupirant, vous ne desireriez rien? — Desirer! et quand je m'examine...: si je formois des vœux!... avec dix pièces d'or, j'aurois tout ce que je puis souhaiter aujourd'hui, une petite maison, de quoi loger ma femme et mes enfans, et environ un arpent de terrain, et je mourrois sans aucune inquiétude : je laisserois ma pauvre famille à son aise, car je les aime plus que moi-même; est-ce que vous n'éprouvez pas cela? — Mon ami, répond Théodose, je n'ai pas le bonheur d'être époux ni père; je ne suis point marié! — Vous êtes donc bien à plaindre! il n'y a d'autre félicité que celle-là; tenez, l'empereur lui-même.... oh! malgré sa grandeur, je le regarde comme très-malheureux : il n'a point encore de femme. — Tu as raison; ne lui porte pas envie. — Vous pleurez! — Va, l'empereur mérite ta compassion. — Ma compassion; il a toute notre tendresse. Tous les jours, ma femme et mes enfans, nous prions Dieu pour lui de tout notre cœur, qu'il le comble de ses bénédictions! Notre maître! il est si bon! puissions-nous avoir bientôt une impératrice digne de lui! Théodose vouloit cacher ses larmes qui redoubloient. — Mon ami.... mon ami... l'empereur est flatté d'avoir l'attachement d'honnêtes gens tels que vous; en attendant que vous receviez des témoignages de sa sensibilité, voici cinquante pièces d'or.... —

Cinquante pièces d'or! s'écrie le berger : cinquante pièces d'or! ma femme! mes enfans! jetez-vous aux pieds..... — Relevez-vous, et aimez-moi.

Théodose accourt chez Pulchérie : il y porte le trouble et l'attendrissement dont cette scène l'avoit pénétré; il raconte sa nouvelle aventure, et il ajoute : Eh bien! ma sœur, est-il décidé que le ciel me refusera la satisfaction qu'il accorde à ce berger? je l'ai vu, j'ai vu le bonheur d'un époux.... La princesse ne le laisse point achever : — Mon frère..... nous touchons peut-être au moment de voir tous vos vœux remplis.... — Comment..... expliquez-vous.... — Je ne puis..... dans quelque temps..... — De grace..... apprenez-moi..... Auriez-vous trouvé..... — Permettez, seigneur, que je garde le silence; espérez, et offrez vos prières à ce Dieu qui est le maître des cœurs..... c'est tout ce que je puis vous dire. — Je vous en conjure, ma sœur..... — Je vous l'ai dit; ne rejetez point l'espérance, et implorez le ciel... lui seul change les ames... votre bonheur aujourd'hui dépend du Souverain absolu.

Pulchérie s'obstine à se taire, malgré les instances et les sollicitations pressantes de Théodose; elle le quitte enfin sans avoir satisfait sa curiosité. La princesse agissoit avec cet esprit de prudence et de sagesse qui ne l'abandonnoit jamais : la jeune Grecque étoit plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, et il falloit absolument qu'elle fût chrétienne pour être présentée à l'empereur; ce devoit être l'objet de tous les soins de Pulchérie : elle ordonne qu'on aille chercher Athénaïs, et qu'on la lui amène sans sa parente.

Athénaïs paroît. — Approchez, approchez, fille

charmante. J'ai demandé que vous vinssiez seule au palais; j'ai quelque chose d'important à vous communiquer : oui, Athénaïs, j'ai de grands desseins sur vous,... que vous ne sauriez prévoir. — Madame, ce n'est que la justice que j'ai osé réclamer à vos pieds, mon peu de fortune... — Vous êtes la maîtresse de posséder.... d'être au comble de l'opulence.... Athénaïs, comment avec cette beauté qui m'a frappée moi-même, avec cette ame qui s'annonce sous de si heureux dehors, éclairée par tant d'esprit, tant de connoissances, comment pouvez-vous rester attachée à des erreurs dont l'imposture est si aisée à combattre et à détruire?

Pulchérie, qui étoit remplie de la lecture des livres saints, détaille, dans une très-longue conversation, tous les avantages du christianisme sur les autres cultes. Athénaïs, sans sortir des bornes de cette aimable modestie qui se faisoit admirer autant qu'on l'aimoit, répond à la princesse, et lui présente tout ce qu'on pouvoit alléguer en faveur du paganisme. Peut-être, repart la sœur de Théodose, mes armes ne sont-elles pas de la trempe des vôtres; vous êtes exercée à la dispute; vous avez des talens : mais je défends la bonne cause, et d'ailleurs je vous remettrai en des mains qui ne peuvent que vous bien guider.

Aussitôt Pulchérie fait venir un de ses officiers, et lui donne tout bas ses ordres; elle reprend l'entretien : — Je ne vous le cacherai pas, Athénaïs : je desirerois fort que vous fussiez chrétienne; en abjurant les faux Dieux, vous marchez à une brillante élévation!..... — L'idée, madame, que tout l'univers a de vos hautes

vertus, me rassure ; pensez-vous que je voudrois mentir à mon cœur, trahir ma religion, pour la fortune la plus éclatante?.... — Non, Athénaïs, non, ce n'est point à ce prix que j'attends que vous ouvriez les yeux à la vérité ; ces artifices seroient indignes de Pulchérie, indignes du culte que je professe : je ne prétends point vous séduire, j'aspire à vous convaincre. Si vous persistez dans votre aveuglement, je n'en suis pas moins disposée à vous rendre la justice que vous avez raison d'espérer de mon équité ; j'imite en cela notre Dieu : il étoit juste et bienfaisant envers tous les hommes ; mais c'est votre bonheur, votre bonheur durable que je sollicite si vivement ; servez-vous de vos lumières : elles vous découvriront le grand secret de l'immortalité de l'ame ; et la vôtre, Athénaïs, mérite de jouir de cette éternité..... un autre que moi, plus savant, plus profond dans ces principes sublimes, se chargera de vous instruire : vous m'accorderez cette marque de complaisance ?

Un évêque, sur ces entrefaites, entre dans l'appartement. — Venez, Atticus, dit la princesse, voici une

---

*Atticus, etc.*, évêque de Constantinople. « C'étoit (c'est le » père Desmolets qui parle) un homme sage, adoré même des » hérétiques qu'il ne persécutoit pas ; il combattoit leurs erreurs » avec force, et traitoit leurs personnes avec douceur. » Le Beau nous peint ce même prélat « comme un homme aussi adroit » qu'il paroissoit doux et modeste, et qui profita d'une circons- » tance (où l'empereur éprouva quelque chagrin de la part du » clergé) pour l'engager à étendre les droits de son église. » Le moyen donc de concilier l'histoire avec la vérité ! Voilà deux

pupille intéressante que je confie à vos soins : elle fera honneur à vos instructions ; il seroit à souhaiter que sa parente en profitât ; ce seront vos deux élèves, et je vous les recommande comme si elles m'appartenoient. Je vous l'ai dit, Athénaïs : je serai la première à vous presser de ne céder qu'à l'évidence ; point de considérations humaines ; nul égard à mes desirs ; encore une fois comptez sur ma protection et sur mon équité. Athénaïs païenne peut sans doute se promettre l'une et l'autre ; mais Athénaïs chrétienne aura mes sentimens les plus chers.

Paulin arrivoit désespéré de son peu de réussite. Consolez-vous, lui dit Pulchérie avec une agitation qui surprend le courtisan : je crois avoir trouvé ce qui est échappé à vos recherches.

La princesse lui raconte toutes les particularités relatives à la jeune Grecque, et en même temps lui fait part de l'obstacle invincible qui l'arrêtoit. Il faut espérer, dit Paulin, qu'Atticus parviendra à détruire cet obstacle : cette nouvelle me charme, madame, et je partage l'intérêt que vous éprouvez. Pulchérie exige qu'il gardera le secret jusqu'au moment où il pourra éclater.

Atticus, quelques jours après, vient dire à la princesse

---

écrivains diamétralement opposés ! c'est ainsi que nous devons compter sur la fidélité des récits qu'on nous fait. Il y a long-temps que quelques personnes sensées l'ont dit : assurément l'histoire, dans la littérature, seroit la partie la plus digne d'occuper nos idées et nos études ; mais des romans mal écrits, sans nul intérêt, qui usurpent le beau nom d'histoire, dans quelle classe les ranger ! dans le dernier rang sans doute des inepties littéraires.

qu'il

qu'il se flatte de convertir Athénaïs : la justesse de ses idées lui faisoit connoître par degrés la foiblesse de l'édifice du paganisme.

D'un autre côté, Théodose succomboit à sa langueur : elle alarmoit tout l'empire ; on commençoit même à craindre pour ses jours ; il s'offre aux regards de sa sœur, enseveli dans cet accablement mortel : — Bannissez, mon frère, cette tristesse profonde : je vous l'avois promis ; il est temps de vous révéler que je crois votre bonheur assuré ; jusqu'ici j'avois été obligée de me contraindre : j'entrevois des espérances... vous allez connoître, voir une beauté..... je veux que vous et Paulin vous jugiez par vous-mêmes si elle a une égale..... — Où est-elle, ma sœur ? qui cache à ma vue cet objet ?..... Le ciel me donneroit une épouse !

L'empereur, transporté, brûloit déja de voir ce prodige d'attraits qui devoit fixer son choix. Pulchérie lui répète ce que Paulin venoit d'entendre. Théodose étoit dévoré d'impatience. Oui, reprend la princesse, l'un et l'autre vous jouirez de sa présence et de sa conversation : mais j'exige aussi que vous soyez invisibles à ses yeux ; vous pourrez, dans cet appartement, l'entendre et la considérer d'un lieu où vous serez avec Paulin.

Le prince souscrit à tout ce que lui impose sa sœur ; il se seroit soumis aux plus dures conditions. Qu'elle paroisse ! s'écrie-t-il : que je la voie !

Pulchérie a expliqué ses volontés : on va les exécuter. Théodose, et son favori, que l'on a envoyé chercher, se sont retirés dans cet endroit favorable, d'où ils

---

*Dans cet endroit favorable, etc.* C'est encore d'après l'histoire

pouvoient voir, sans être aperçus. Le feu de cent bougies éclairoit l'appartement. Athénaïs, de cette cour si nombreuse, ne connoissoit guère que la princesse, quelques-unes de ses femmes, et l'évêque Atticus. C'étoit ordinairement le soir qu'on l'appeloit au palais.

Elle arrive, accompagnée d'Emine; jamais sa beauté n'avoit été si éblouissante, si intéressante: l'air de l'infortune dans une femme aimable, est peut-être la première des graces. L'empereur demeure immobile, et Paulin partage son étonnement. Mais de quel trait a été frappé le prince! c'est une divinité qui, dans tout son éclat, s'est exposée à sa vue! à la surprise ont succédé le respect, l'amour, l'adoration. Cette impression rapide s'étoit répandue dans tous ses sens comme un feu subtil et dévorant. Athénaïs parle : l'ame de l'empereur va, en quelque sorte, voler sur la bouche de la jeune Athénienne, et s'y attacher. — Voilà l'impératrice, Paulin! c'est l'amour même! je ne puis résister.....

Théodose oublioit tout ce qu'il avoit promis à sa sœur; il alloit se précipiter aux genoux d'Athénaïs :

---

que nous parlons : « Le récit de la princesse excita dans Théodose » une vive impatience de voir Athénaïs : Pulchérie, sous pré» texte de s'instruire plus en détail de l'objet de sa requête, la » fit entrer dans son appartement, où le jeune prince, sans être » aperçu d'elle, eut le temps de la considérer d'un lieu où il » étoit avec Paulin : tous deux furent frappés de l'éclat de sa » personne, tandis que Pulchérie admiroit la justesse, les grâces » et la modestie de ses discours. Théodose en devint passion» nément amoureux. »

son favori emploie tous ses efforts pour le retenir. La jeune Grecque continue de parler, l'emportement du prince augmente; il ne lui est plus possible d'enchaîner ses transports, d'écouter Paulin : il va se montrer. Pulchérie croit avoir entendu quelque bruit, et en soupçonne la cause; elle court à l'endroit où étoit son frère, elle le trouve impatient de se faire connoître; elle le conjure d'attendre un instant, et, retournant vers Athénaïs, elle se hâte de la congédier, elle et sa parente, après les avoir assurées qu'incessamment leurs chagrins seroient terminés, et qu'elles recevroient des preuves convaincantes de sa protection.

Elles ne sont pas hors de l'appartement : L'Orient a sa souveraine! s'écrie Théodose accourant vers sa sœur! oui, voilà celle qui aura ma main, mon cœur, mon ame entière! tous mes vœux sont enfin remplis! que d'appas! quelle modestie! quelle pudeur ravissante! comme ses peines..... oh! ma sœur, ce sont les miennes! ce sont les miennes! ce n'est pas son bien qu'il faut lui rendre : c'est mon trône que je brûle de lui offrir; c'est l'empire de l'univers qu'elle mériteroit de posséder. Mais vous ne demandez pas, interrompt Pulchérie, si ses vertus répondent à ses charmes? — Elle est trop belle pour n'être point vertueuse; l'honnêteté même respire dans tous ses traits; c'est un ange descendu sur la terre! Il est vrai, continue la princesse, qu'elle est digne de vos hommages. Je me suis informée, j'ai fait d'exactes perquisitions : ses vertus sont peut-être encore au-dessus de ses attraits; jamais le moindre souffle corrupteur n'a approché de cette ame pure; vous serez le premier objet sur lequel

ses yeux se seront arrêtés; elle vit avec sa parente, dans une obscurité profonde. — Eh! ma sœur, avez-vous fixé le jour de mon hymen?..... Mais qu'ai-je dit? je parle d'être son époux; et qui m'assure que je suis aimé? Ma sœur, je ne voudrois rien devoir à mon rang: c'est Théodose qui aspireroit à toucher Athénaïs, et non l'empereur; sans son amour, que m'importe le présent de sa main? — Pourquoi vous défier des avantages que vous avez reçus de la nature? pensez-vous que vous ayez besoin d'un sceptre pour inspirer la tendresse? votre âge, vos sentimens, votre ardeur, vous pourroient garantir l'assurance de plaire : mais, mon frère, il s'élève un obstacle puissant, dont j'ai tardé jusqu'ici à vous instruire, parce que je ne le regarde point comme insurmontable. — Un obstacle! s'écrie le prince; et quel peut-il être? — Vous le voyez : Athénaïs semble réunir tous les dons du ciel, esprit, graces, beauté, vertu; mais..... — Achevez, ma sœur..... poursuivez..... daignez..... — Mon frère.... Athénaïs a le malheur de n'être point chrétienne..... — Elle n'est point chrétienne! Athénaïs livrée aux erreurs du paganisme! et..... qui est plus digne de professer une religion, qui est le sentiment même, qui nous apprend à aimer? Athénaïs païenne! ô ciel!

Cette nouvelle foudroie le souverain; il étoit attaché à sa religion plus qu'aucun de ses sujets : — Qu'ai-je entendu, ma sœur! Athénaïs..... il ne me reste plus qu'à mourir! je ne saurois vivre sans posséder Athénaïs, et je ne puis mettre mon diadème sur son front! je t'offenserois, grand Dieu!..... quel plus grand sacrifice me demandes-tu?

Théodose s'abandonne à la douleur ; Pulchérie cherche à le retirer de cette cruelle situation, en lui disant qu'Athénaïs reçoit des instructions d'Atticus ; elle ajoute même qu'il y a tout lieu d'espérer qu'elle sortira de son aveuglement : — Oui, prince, vous pouvez ne pas rejeter un avenir flatteur : je sais que cette fille charmante écoute avec docilité les leçons de l'évêque, que sa raison commence à lui parler en faveur du christianisme ; et Athénaïs a des talens, des connoissances, des lumières, qui, je n'en doute point, aideront à la convaincre, et l'ameneront à cette conversion si desirée. En attendant, reposez-vous donc sur moi du soin de hâter votre bonheur ; vous sentez trop que cet heureux changement doit être l'ouvrage de la seule conviction ; je n'irai point recourir à des artifices grossiers qui blesseroient la pureté de notre culte, éblouir la jeune Grecque par l'éclat d'une grandeur prochaine : elle n'apprendra la brillante destinée qui l'attend, qu'après qu'éclairée du flambeau de la vérité, elle aura adopté notre religion.

Le favori approuve les transports de son maître ; il convient, en jetant un regard de tristesse sur Pulchérie, qu'Athénaïs a peu d'égales. L'empereur quitte sa sœur, éperdument amoureux, et livré à ce trouble qui suit toujours les grandes passions.

Athénaïs voyoit souvent la princesse ; leurs conversations rouloient sur l'unique objet qui occupoit Pulchérie, sur ce changement dans sa croyance qui ne s'opéroit point assez tôt. Emine, de son côté, s'efforçoit de rappeler sa nièce aux principes du paganisme. Vous me connoissez, lui disoit Athénaïs : aucune vue d'intérêt

ne me conduira jamais. S'il falloit acheter la protection de Pulchérie, la fortune la plus considérable, au prix d'une complaisance criminelle, pensez-vous que j'eusse à balancer? mais je rendrai toujours hommage à la vérité : je conviendrai donc avec franchise qu'Atticus commence à m'ébranler; il parle à ma raison, il élève des doutes.... je ne me rendrai, soyez-en certaine, qu'à la persuasion; et si j'embrasse le christianisme, croyez que j'aurai été convaincue.

Emine et Athénaïs avoient fixé leur retraite dans un des faubourgs de Constantinople; elles fuyoient entièrement la société. Deux jeunes gens, l'un nommé Léon, et l'autre Euchérius, viennent habiter près de leur simple demeure : ils épient l'occasion, et la saisissent, de se lier avec les étrangères, et de leur parler; ils s'annoncent comme deux victimes de l'infortune qu'elle avoit réunies : ils étoient venus à Constantinople pour chercher quelque honnête ressource qui les retirât de l'indigence. Léon sur-tout s'attachoit à représenter le tableau de ses disgraces : il étoit resté orphelin dès le berceau; sa famille avoit usurpé son bien.

Cette dernière circonstance a bientôt excité dans l'ame d'Athénaïs un sentiment favorable à Léon; elle s'accoutumoit à le voir, et, lorsqu'elle ne le voyoit point, elle s'apercevoit de son absence; d'ailleurs la beauté n'est point indifférente aux hommages : quelque vertueuse que soit une belle femme, elle goûte une sorte de satisfaction secrète à s'avouer le pouvoir de ses charmes, et Léon faisoit connoître à la jeune Grecque toute l'étendue de son empire; il lui témoignoit un attachement si respectueux! il craignoit tant de lui

déplaire! A cette timidité qui le rendoit sans doute plus redoutable, il joignoit des graces, des talens, une physionomie noble et touchante; aimant et n'osant l'avouer, il se contentoit de présenter, tous les jours, à l'objet de son culte, les plus belles fleurs; habile dans l'art de tracer les caractères, ce jeune homme peignoit les divers ouvrages que composoit Athénaïs, et cette attention de sa part la flattoit extrêmement : il parloit peu, et ne faisoit que soupirer; ce que les deux étrangères attribuoient à sa triste situation.

Athénaïs enfin devient elle-même rêveuse, mélancolique. Vouloit-elle écrire : la plume lui tomboit des mains; cherchoit-elle à fixer ses regards sur un livre : elle ne s'arrêtoit point à ce qu'elle lisoit; ses études lui plaisoient moins. Les fréquentes absences de Léon commençoient à lui causer une inquiétude qu'elle avoit de la peine à dissimuler; cependant elle et sa tante n'ignoroient pas le motif de ces absences : Léon alloit à la ville copier des manuscrits; ce qui aidoit à le faire subsister, lui et son ami Euchérius.

Ma tante, dit un jour Athénaïs à Emine, je croirois vous offenser, me manquer à moi-même, si je vous cachois plus long-temps les dispositions de mon cœur (et il lui échappe un profond soupir) : je ne sais d'où me vient une tristesse..... que je ne puis vaincre! elle augmente lorsque Léon n'est point avec nous. Vous me tenez lieu de mère : éclaircissez mes sentimens; Léon m'a inspiré une compassion si forte! oh! il m'a pénétrée du plus vif intérêt! Athénaïs, lui répond Emine, vous êtes bien plus éclairée que moi : vous possédez les arts; votre père vous a initiée dans les

mystères des sciences les plus sublimes; mais il ne vous a pas instruite sur des impressions que vous devez rejeter : ma fille, cette pitié si attendrissante, cette singulière sensibilité qui vous fait partager si vivement les malheurs de Léon, ne vous en imposez point..... c'est de l'amour. — De l'amour! j'aimerois! j'aimerois Léon! — Oui, vous l'aimez; croyez-en ma tendresse qui veille sur vos moindres mouvemens : de jour en jour, il vous attache davantage; et à quoi vous conduiroit ce penchant? vous devez absolument renoncer au mariage : notre médiocrité approche de l'indigence, et Léon lui-même est sous le poids de l'adversité, il ne sauroit être votre époux. — Je ne me suis jamais arrêtée à ces idées; j'ai renoncé à tout engagement : mais si Pulchérie nous tenoit sa promesse, qu'elle me fît en un mot rentrer dans mon bien, ne pourrois-je pas obliger Léon, adoucir son sort? j'aurois tant de plaisir à soulager ses peines! d'ailleurs ne craignez point que je m'engage dans la moindre démarche que l'honneur désavoue; je ne veux voir Léon et l'entretenir qu'en votre présence. — Si vous y consentiez, ma chère nièce, nous lui interdirions notre maison; je me charge de ce soin... — Oh! gardez-vous-en bien! gardez-vous-en bien! vous l'affligeriez! il est si à plaindre! notre société sans doute lui est devenue nécessaire..... nous ne sommes guère plus heureuses que lui! et les malheureux souffrent moins lorsqu'ils peuvent se rencontrer avec ceux qui éprouvent une semblable destinée! j'en crois mon propre cœur.... non, ce ne sera point moi qui ajouterai aux peines de Léon! — Ma nièce, vous le voulez! cette foiblesse vous causera peut-être

de violens chagrins; pourquoi accroître vos maux? et si notre situation n'alloit pas changer! si nous restions toujours dans cet état..... vous ne voyez donc pas ce qui nous menace? — J'aurai du moins des larmes à donner à cet infortuné. N'est-ce rien que la compassion? si elle ne fait pas cesser le malheur, elle le soulage, elle l'adoucit, et nous aide à le supporter.

Le hasard veut qu'Emine s'écarte un instant d'auprès de sa nièce. Léon, transporté, saisit la circonstance; il vole vers Athénaïs. Vous allez donc souvent à la cour, dit-il à la jeune Grecque? — Hélas! je vais implorer la princesse; elle m'a donné sa parole que ces jours-ci mon affaire seroit terminée. — Oui, vos malheurs finiront, soyez-en sûre; pour les miens, ils n'auront de terme que ma vie. — Repoussez une si triste image, Léon; vous devez être bien persuadé que vous serez la première personne informée du changement heureux de ma fortune; je ne puis me défier de la promesse de Pulchérie, elle est trop bienfaisante, trop équitable..... Léon, vous saurez ce que l'amitié.... — L'amitié, madame! interrompt Léon; c'est un bien foible retour! Et aussitôt tombant aux pieds d'Athénaïs: — Il ne m'est plus possible de combattre un sentiment qui l'emporte; j'ai cherché inutilement à le renfermer dans mon sein : madame, vous voyez à vos genoux l'amant le plus tendre, le plus soumis..... — Léon! un amant! relevez-vous : c'est vous qui me faites cette offense! vous attendez que ma parente..... — Belle Athénaïs, j'en ferai l'aveu en présence d'Emine; je le dirois à l'univers entier..... (il aperçoit Emine qui rentroit) : oui, madame, j'adore votre charmante

nièce; je ne prétends point vous le cacher : ses vertus, autant que sa beauté, m'ont enflammé.... je meurs de mon amour... Athénaïs à ce mot marquoit de l'indignation. Eh! quel est votre espoir? interrompt la parente d'un ton courroucé. Nous vous avons ouvert notre maison : c'est pour séduire.... — N'achevez pas, madame, connoissez mes intentions; mon hommage est trop pur, il est digne de votre adorable nièce : j'ose aspirer à sa main. Sans fortune, répond Emine, malheureux comme nous.... — Je parviendrai à un état bien différent : oui, ma destinée changera... n'en doutez point; elle me permettra de solliciter cette union, si mon amour peut lui plaire. Athénaïs regarde Emine, et ensuite tournant ses beaux yeux chargés de larmes sur le jeune homme : — Ah! Léon, pourquoi la fortune est-elle contre nous?

Ces seules paroles ont tout révélé à Léon! il apprend qu'il est aimé d'une femme qu'il idolâtre; il se relève enchanté, transporté : — Je suis le plus heureux des mortels! oui, charmante Athénaïs, nous serons unis! votre adorateur le plus passionné sera votre époux! vous serez la souveraine absolue..... d'un cœur qui sentira tout le prix du vôtre..... ah! si je suis aimé d'Athénaïs..... quelle grandeur, l'empire, l'empire du monde entier vaudroit-il cette suprême félicité!

Léon s'abandonne à toute l'ivresse, à tout le délire de sa passion. Emine l'interroge sur les causes de cette révolution si inattendue : le jeune homme s'empresse de dissiper tous ses doutes; il la confirme enfin dans l'heureuse idée que sa situation va prendre une autre face, et que, dans peu de temps, ses espérances se réaliseront.

Cependant Atticus faisoit continuellement de nouveaux progrès sur l'esprit de la jeune Grecque; son exemple entraînoit sa parente : Emine aussi paroissoit moins attachée au paganisme.

Athénaïs, par un hasard singulier, ne savoit pas encore que Léon fût chrétien : elle lui parle de l'extrême desir qu'avoit Pulchérie de lui faire embrasser sa religion. Quel est l'étonnement de l'Athénienne, lorsqu'elle entend son amant la presser de céder aux sollicitations de la princesse! — Mon culte, Léon, ne seroit pas le vôtre? — Eh! pouvez-vous douter, ma chère Athénaïs, que je professe le christianisme? C'est la religion du sentiment, du pur sentiment; je vous aimerois peut-être avec moins d'ardeur, avec moins de délicatesse, si je n'étois pas chrétien; Jupiter est-il fait pour être le Dieu d'Athénaïs? C'est le mien, sans doute, qui est la source de toutes les vertus, qui nous fait éprouver que l'ame est une substance divine; la sagesse chrétienne est encore au-dessus de la sagesse humaine, et c'est celle-là que vous devez adopter : elle est votre partage, sans que vous le sachiez : oui, vous êtes pénétrée, digne Athénaïs, des saintes maximes qu'on nous enseigne : votre cœur est rempli de notre morale céleste; ce n'est que votre esprit qui tient au paganisme; soumettez cet examen à vos propres lumières, et il suffira de votre jugement pour vous détromper.

Athénaïs écoutoit Léon avec une attention, avec un intérêt qu'elle n'avoit point encore ressenti. L'amour seroit-il entré dans cette renonciation aux mensonges d'un culte grossier et aveugle? il est si aisé de s'abuser

sur les actions les plus louables! Quoi qu'il en soit, depuis cette conversation, Athénaïs recherchoit avec plus d'empressement les entretiens d'Atticus; de jour en jour, elle faisoit des pas rapides vers la vérité. C'en est fait, dit-elle à Léon, je crois qu'Atticus l'emportera; oui, votre religion..... elle pourra être la mienne: elle ne défend point la sensibilité; elle l'ennoblit, elle l'épure, et son principe est la bienfaisance.

Pulchérie est instruite du triomphe que le christianisme est près de remporter: elle redouble ses marques d'affabilité envers Athénaïs, lui prodigue ses caresses, fait éclater sa joie: — Athénaïs, dès ce moment, le ciel se déclare pour vous..... vous serez élevée au plus haut degré: je vous l'avois promis..... vos frères vous porteront envie; précipitez cet instant heureux qui doit assurer votre situation; la beauté et la vertu obtiendront une récompense.... dont vous-même serez étonnée.

La jeune Grecque revole auprès d'Emine, qui s'entretenoit avec Léon: — Je suis impatiente de vous apprendre..... Félicitez-moi: la princesse m'a fait entrevoir la condition la plus brillante; je ne puis imaginer ce qu'elle peut être: elle excitera, m'a dit Pulchérie, mon étonnement..... O vous qui m'avez daigné accueillir dans ma misère, qui m'avez tenu lieu d'une mère que je regrette encore, et vous, Léon, le ciel sait que je ne desire un autre état que pour faire le bonheur de ma parente, et de ce que j'aime le plus après elle. Ce sera moi, Léon, qui goûterai la satisfaction de vous venger des injustices du sort; graces aux bontés de la princesse, je préviendrai peut-être cette

révolution flatteuse que vous nous avez annoncée, je me plais à m'offrir cette image! mais pourquoi ne profiterois-je pas de ces circonstances favorables? mon aveu ne serviroit qu'à presser Pulchérie de répandre sur moi ses bienfaits : je suis tentée de lui déclarer que vous demandez ma main.... — Ah! Athénaïs, au nom de notre amour, gardez-vous de rien découvrir à votre protectrice: et si elle s'opposoit à notre union! si elle alloit vous nommer un époux!.... — Léon, je l'ai dit à ma parente, je vous l'ai dit : vous avez mon cœur; l'empereur lui-même..... — L'empereur.... eh bien.... parlez.... — Théodose, avec toute sa puissance, n'obtiendroit pas un seul des sentimens que vous m'avez inspirés; je prends plaisir à vous le répéter : vous seriez le plus malheureux des hommes, le dernier des esclaves..... Léon, qu'ai-je encore à vous apprendre?

On n'essaiera point d'exprimer le ravissement de Léon; cœurs sensibles, je ne puis que vous en présenter le tableau. Ce jeune homme venoit de son côté assurer tous les jours Emine qu'il touchoit à ce bienheureux moment où il lui seroit permis de mettre aux pieds d'Athénaïs l'hommage de son cœur et de sa fortune.

Deux amans aussi tendres, aussi délicats que ceux dont nous traçons ici la peinture, devoient ramener sans cesse ces conversations, ces doux entretiens, qui sont la pure jouissance de l'amour : c'est dans ces épanchemens de l'ame que le sentiment répand toutes ses délices. Oui, Léon, disoit Athénaïs, il y a des momens où je desirerois que vos espérances fussent trompées, que vous fussiez plongé dans l'adversité, pour

m'enivrer du plaisir de vous faire oublier vos malheurs... — Arrêtez, femme adorable! Quoi! comblée de richesses, d'honneurs, au faîte de la prospérité, vous daigneriez jeter les yeux sur Léon accablé de l'infortune! — En doutez-vous? et qui est-ce qui a produit cet intérêt, cet intérêt dont je n'ai pu me défendre, qui étoit le plus tendre amour, si ce n'est la confidence de vos peines, d'une situation que vous ne deviez point éprouver? Vous avez fait couler mes pleurs, et le don de mon cœur n'a point tardé à suivre mes larmes. — Est-ce assez de toutes les miennes, divine Athénaïs, pour vous exprimer ma reconnoissance, mon amour, toute mon ivresse? Ah! que je me pénètre de cet aveu qui me charmera toujours! redites-moi cent fois que vous seriez insensible à la séduction des grandeurs, que l'empereur, avec tout son éclat, ne balanceroit pas dans votre ame le malheureux Léon.... Si j'avois un trône à vous offrir, Athénaïs, que vous l'embelliriez! ce seroit la place de vos attraits, de vos vertus; que dis-je? c'est un autel qu'il faudroit vous élever: vous êtes la déesse de la beauté, du sentiment..... — Il est vrai qu'un trône, Léon, que je partagerois avec vous, pourroit me flatter; je n'ambitionnerois des richesses, des grandeurs, que pour satisfaire les besoins de mon ame, que pour verser des bienfaits : voilà la félicité de ces dieux de la terre! Qu'ils sont heureux! ils peuvent essuyer les larmes de l'infortuné, le consoler, faire cesser ses maux, servir de père à l'orphelin, ranimer le pauvre, se remplir du doux ravissement de faire le bien. Et, interrompt Léon en laissant échapper des pleurs d'admiration et d'attendrissement, si vous

étiez impératrice..... — Oh ! je voudrois que Constantinople, que la terre entière se ressentît de ma bienfaisance ; les malheureux ne m'approcheroient que pour voir finir leurs peines : du moins je les adoucirois ; on ne m'implorerait jamais vainement : je maintiendrois les droits de la justice, mais je m'abandonnerois au plaisir délicieux de pardonner ; pardonner, c'est s'approcher de la nature divine. Par exemple, mes frères m'ont rendue bien malheureuse ! eh bien ! je goûterois une joie inexprimable à tout oublier, à les embrasser ! la haine est un tourment si pénible ! la bienveillance un sentiment si agréable, si satisfaisant ! De tous vos empereurs, celui, sans contredit, que je préfère, est le grand Théodose : le prince qui a dit à son fils : « Soyez clément comme Dieu même » est mon héros, et doit l'être de tous les cœurs sensibles.

Léon s'étoit précipité aux pieds d'Athénaïs ; et au milieu des pleurs..... — Femme charmante ! ame céleste ! laissez-moi vous adorer comme l'image de Dieu même ; oui, sans doute, vous êtes faite pour être l'ornement du christianisme, pour embellir..... Le trône du monde ne vous récompenseroit point au gré de mon amour..... vous goûterez le plaisir.... vous serez.....

Euchérius, à ce mot, parle bas à son ami ; il le prend à part. Léon revole auprès de la jeune Grecque, en lui disant : n'en doutez point, chère Athénaïs, Pulchérie tiendra sa promesse.... c'est moi qui vous l'assure.

---

*Soyez clément, etc.* Ce sont les propres expressions de Théodose-le-Grand.

Athénaïs ne savoit trop que penser sur ces dernières paroles de Léon; son esprit s'égaroit dans une foule de réflexions qui ne faisoient qu'augmenter sa perplexité.

Elle est prête enfin, ainsi que sa parente, d'abjurer le culte des faux dieux : l'une et l'autre ont reconnu l'imposture de leur religion, et sont remplies des vérités de la nôtre; elles n'attendent plus que le moment qui mettra le sceau à leur conversion, et où elles recevront le baptême.

Athénaïs cependant est plongée dans la douleur; elle répand son trouble, ses craintes, ses larmes dans le sein de Léon : — Oui, je me rends à l'évidence; je crois, je sens, je suis persuadée que le christianisme est le seul hommage qui puisse flatter le premier des êtres, que nous avons appelé Dieu : mais Léon, mon cœur n'en impose-t-il pas à mon esprit? Peut-être l'amour, sans que je le sache, entre-t-il dans cette persuasion; mon ame, Léon, vous est si attachée! et..... je vous aime extrêmement : je ne rougis pas de vous en faire l'aveu; je vois en vous mon époux : mais si ma tendresse se mêloit à ce changement..... je fuirois jusqu'aux lieux que vous habitez; oui, Léon, j'aurois la force de rompre ma chaîne; la religion est au-dessus de tout; je vous sacrifierois, je me sacrifierois, j'aurois le courage de mourir sans avoir à me reprocher un crime, un crime honteux.

Léon emploie les expressions les plus tendres, toute la vivacité de son ardeur, pour rassurer Athénaïs, et dissiper ses alarmes : — C'est moi qui vous adore, qui meurs d'amour pour vous, belle Athénaïs; c'est moi qui donnerois cent fois ma vie pour obtenir un seul de

vos

vos regards : mais je vous le jure par cette tendresse qui m'animera jusqu'au dernier soupir, par le Dieu véritable dont vous venez d'embrasser la loi, vous n'avez point à craindre des vues humaines et intéressées dans le zèle qui vous inspire ; je partage la noblesse de votre ame, votre amour pour la vérité. Si je n'étois pas convaincu de la pureté de vos motifs, je serois le premier, soyez-en certaine, à vous presser de différer, et d'attendre que le ciel vous éclairât d'une lumière plus vive ; je pense comme vous, j'immolerois !... je mourrois pour ma religion. Eh bien ! reprend la jeune Grecque en attachant sur son amant ses beaux yeux humides de larmes, je vous croirai, Léon, je vous croirai.... J'ai encore un autre sujet d'inquiétude : on va soupçonner que la fortune m'a poussée à vos autels..... — Athénaïs, ne consultez, n'écoutez que votre cœur : c'est lui qui doit décider sur la nature de vos démarches ; avez-vous son aveu ? Sachez vous consoler de la fausseté des opinions d'autrui, des noires imputations de la calomnie ; l'estime d'Athénaïs doit lui suffire.

Elle se rend avec Emine chez Pulchérie. Enfin, madame, dit Athénaïs, mes yeux sont dessillés ; graces aux sages instructions du respectable Atticus, je suis chrétienne, et je le proclame hautement ; ma parente a les mêmes sentimens, et le même desir d'être baptisée. La princesse fait éclater sa joie : — Athénaïs, le ciel a comblé mes vœux ! mes pleurs mêmes lui ont demandé votre conversion. Vous voilà donc chrétienne ! vous voilà préparée à recevoir l'effet de mes promesses ! Athénaïs, vous n'avez plus rien à souhaiter..... vous

êtes au faîte du bonheur. . . . je ne puis contenir mes transports. . . vous pleurez!

Athénaïs répète à peu près à Pulchérie ce qu'elle vient de dire à Léon : elle ne pouvoit dissiper ses craintes : — Oui, madame, je tremble qu'on ne me soupçonne d'avoir accordé à la fortune le sacrifice du culte de mes pères; cette idée m'accable..... Madame, n'adoucissez point ma triste destinée: s'il le faut, que je sois encore plus malheureuse, et qu'on n'empoisonne pas le mouvement qui m'a portée au christianisme! La réponse de la princesse est conforme à celle de l'amant d'Athénaïs : — Vos inquiétudes ne sont point fondées : vos vertus, votre sagesse, vos talens sont connus; ne quittez-vous pas le paganisme, parce que l'erreur vous est démontrée? Athénaïs, aurois-je voulu vous séduire? Obtenir de telles victoires, ce seroit offenser ce Dieu qui ne veut que des hommages libres et volontaires. Si l'on ose vous noircir, offrez cette épreuve à la religion que vous venez d'adopter; Dieu et votre cœur, voilà vos juges, et ceux à qui vous devez en appeler; je n'ai point eu jusqu'ici d'autres consolateurs; moi-même, Athénaïs, j'ai essuyé des bruits injurieux, je me suis contentée de l'aveu de ma conscience, et j'ai continué, sans m'alarmer de ces injures, de me conduire selon des principes auxquels l'empire doit peut-être sa gloire et sa félicité. D'ailleurs, vous serez placée si haut, que les traits de l'envie et de la méchanceté ne pourront arriver jusqu'à vous. Allez, ma chère Athénaïs, disposez-vous, avec votre parente, à l'auguste cérémonie qu'on va préparer. On aura soin de vous faire avertir.

Athénaïs revient, avec Emine, livrée toujours à ce

tumulte d'agitations diverses; Léon et Euchérius les attendoient. La jeune personne s'assied, fondant en larmes : — Léon... Léon... je l'ai dit à la princesse, je le redis à vous-même : que je sois chrétienne, et que je ne reçoive point ces témoignages éclatans de bonté qu'elle ne cesse de me faire espérer! Je sais que je pourrai assurer le bonheur de ma parente, vous offrir ma main, des richesses, vous rendre heureux, Léon; et quel plaisir pour mon ame sensible! mais voudriez-vous..... mon cœur est déchiré.... je suis près d'expirer.

Comme les paroles d'un amant sont persuasives! qu'elles ont d'empire! Léon est parvenu à calmer les inquiétudes d'Athénaïs. Mais, reprend-elle, que me veut dire la princesse? « Je serai dans un rang si haut, » que même les traits de la malice humaine ne pour-» ront m'atteindre. » Ah! Léon, ce n'est que pour Emine, ce n'est que pour vous que je desire une autre destinée! le ciel m'en est témoin, la plus brillante, sans vous, me seroit insupportable. — Eh! Athénaïs, je l'avois annoncé à Emine, à vous-même, que ma fortune devoit changer : je suis donc arrivé à ce moment... C'est moi qui vous éleverai... je serai en état de vous offrir des trésors, des grandeurs..... Mais... c'est Athénaïs seule qui pourra faire ma félicité.

Toutes les alarmes d'Athénaïs sont dissipées; aucun motif humain n'altère le transport sublime qui la fait voler dans nos temples. Le jour de son baptême est fixé; il est arrivé, ce jour si attendu. Elle reçoit de Pulchérie l'ordre de s'apprêter à la cérémonie, et en même temps de se revêtir de l'habillement somptueux

qu'elle lui envoie. Son amant ne se lassoit pas de la regarder, de l'adorer : — Que vous êtes belle, divine Athénaïs ! que vous êtes belle ! N'est-ce que pour le seul Léon que brilleront tant de charmes ! . . . . . les courtisans. . . . . — Je vous l'ai dit, Léon, l'empereur lui-même, tous les monarques de la terre ne vous enleveroient pas un seul de mes sentimens. Léon, ajoute Athénaïs avec ces graces, avec ce charme qui lui étoit attaché, c'est vous qui êtes mon souverain !

Léon étoit aux pieds de sa belle maîtresse ; il gardoit ce silence, la plus vive expression de l'amour ; ensuite il s'écrie : Je puis donc goûter le plaisir, le plaisir ravissant d'être aimé ! ce ne sont point les biens, les grandeurs, l'éclat..... C'est l'infortuné Léon qui a su obtenir, qui possède le cœur de la belle Athénaïs : Dieu ! Dieu ! je succombe à l'excès de mon bonheur ! — Et vous ne viendrez pas, Léon, à cette cérémonie ? — Hélas ! je suis si éloigné de tant de splendeur ! je ferai mes efforts, confondu dans la multitude, pour pénétrer jusqu'au palais. . . je chercherai les yeux de ma divine amante... s'abaisseront-ils sur un homme obscur ? . . . — Léon, vous vous doutez bien que dans cette foule immense, au milieu de cette cour brillante, je ne verrai que vous, que vous seul.

Léon, pénétré du sentiment le plus tendre, le plus passionné, laisse couler ses larmes sur une des belles mains de sa maîtresse, qu'il presse contre sa bouche, contre son cœur. — Athénaïs..... allez..... pour régner sur mon ame, pour posséder.... l'empire du monde entier paieroit-il tant de vertus, tant de charmes !

Athénaïs... vous serez la souveraine.... c'est la divinité même qui sur le trône.....

Léon n'achève pas; il se retire avec Eucherius, en jetant un regard plein d'attendrissement sur Athénaïs dont il ne pouvoit se séparer.

Emine et sa nièce sont enfin parties pour se rendre au palais; Pulchérie les attendoit dans la pompe la plus imposante; une nombreuse assemblée l'environnoit; jamais Constantinople n'avoit vu un spectacle plus magnifique, des parures plus somptueuses; le feu des diamans étinceloit de toutes parts.

A l'approche d'Athénaïs s'élève une sorte d'applaudissement universel; on vante avec transport sa beauté, ses graces, sa modestie, qui ajoutoit encore à tant d'appas, sa démarche noble et majestueuse; les payens se disoient : c'est Vénus même, descendue de l'Olympe; les chrétiens : c'est un ange que le ciel, dans tout son éclat, nous envoie. Tous les spectateurs convenoient qu'un front si beau auroit mérité de porter une couronne, et que cette créature enchanteresse étoit faite pour être la reine du monde; une broderie en argent relevoit son vêtement d'une blancheur éblouissante; ses cheveux flottoient négligemment sur ses épaules; une pudeur de rose coloroit son visage. Avancez, ma chère pupille, lui dit la princesse avec une affabilité caressante; venez ceindre le bandeau sacré, et prononcer ces sermens qui vont vous lier à notre sainte religion.

Athénaïs satisfait à tous les devoirs qu'exigeoit cette auguste cérémonie; elle récite tout haut, d'un ton plein de noblesse et de sensibilité, sa profession de foi;

Emine suit l'exemple de sa nièce ; Atticus enfin leur administre le baptême. La sœur de Théodose voulant que la jeune néophyte ne conservât rien du paganisme, lui fit changer son nom d'Athénaïs en celui d'Eudoxie ; on y ajouta même le nom d'*Ælia* que portoit Pulchérie.

La princesse, cédant à sa joie, s'écrie : Vous voilà donc chrétienne, ma chère Athénaïs ! le ciel vient de mettre le dernier degré de perfection à un de ses plus dignes ouvrages ! vous étendrez, vous ferez aimer le christianisme ! il est temps que j'acquitte ma parole ; la fortune avoit voulu vous abaisser : l'équité et Dieu, par mes mains, vont vous élever à un rang que vous méritez ; la beauté et la vertu réunies ne pouvoient recevoir une moindre récompense.

Pulchérie parle bas à un des officiers du palais. L'assemblée demeure dans une attente inexprimable. Pour Eudoxie, elle avoit conservé l'ame d'Athénaïs, cette ame qui devoit rester attachée éternellement à Léon : ce que venoit de lui dire la princesse, et qui excitoit si fort la curiosité des spectateurs, l'occupoit bien moins que le regret de ne pas apercevoir son amant ; peut-être y avoit-il quelque mouvement de vanité mêlé aux inquiétudes de la tendresse : Eudoxie eût pu desirer en secret que Léon fût témoin de cette espèce de fête dont elle étoit le principal objet ; c'étoit en effet un jour de triomphe pour elle, et Léon n'en partageoit point la douceur ! Ses regards ne cessoient de le chercher, et il ne paroissoit point !

Une porte s'ouvre : il en sort plusieurs seigneurs richement habillés : l'un tenoit dans ses mains une couronne éclatante de pierreries ; l'autre un sceptre

chargé de semblables ornemens; ils approchent, nouvelle surprise! on se demande ce qu'on doit augurer d'un tel appareil; Eudoxie elle-même est immobile d'étonnement. La sœur de Théodose reprend la parole, et d'un ton élevé : — Eudoxie, rendez graces au ciel, qui vous a éclairée de sa lumière divine, et remplissez la première place du monde, que vous honorerez encore par votre mérite personnel. (aux seigneurs) Posez cette couronne sur son front! que ce sceptre soit dans ses mains! Peuple, voilà votre impératrice. Aussitôt Eudoxie, avec une sorte d'effroi, repoussant ces attributs de la majesté, va toute en larmes se précipiter aux genoux de la princesse : — Madame.... madame, je ne puis accepter... mon cœur... il n'est plus à moi... Léon.... je me meurs. En effet, elle ne voit plus, elle n'entend plus, elle a perdu la connoissance; Emine la tenoit penchée sur son sein.

Athénaïs! s'écrie quelqu'un qu'on n'a pu encore apercevoir; la presse s'efforce de s'ouvrir : on voit accourir... on ne se trompe point, c'est l'empereur, c'est Théodose lui-même, revêtu du manteau impérial, qui s'élance, qui va tomber aux pieds d'Eudoxie : — Ma chère Athénaïs, ouvre les yeux, reconnois dans Théodose Léon ton amant, ton époux, qui brûle de te conduire aux autels! Eudoxie a repris l'usage de ses sens, elle lève sa paupière, jette un cri : — Léon! Léon mon souverain! — Dis, Eudoxie, ton adorateur le plus passionné. Me pardonneras-tu cet artifice, le seul que se sera permis mon amour? J'avois voulu mériter par moi-même le bonheur de te plaire, n'avoir en ma faveur que l'ardeur la plus vive, la plus pure,

ne rien devoir au rang suprême, à la grandeur; ma sœur même ignoroit ce stratagême innocent.... Divine Athénaïs, tu as pu aimer Léon, Léon infortuné, desirer de le rendre heureux! c'est Léon qui te place sur son trône, qui voudroit t'offrir l'empire du monde : règne, règne avec moi pour faire ma félicité, celle de mes sujets, celle de l'univers entier! que tout mon peuple tombe avec son empereur à tes genoux, et t'adore comme la plus fidèle image de la divinité!

Ce sont-là de ces situations où le pinceau échappe des mains. Eudoxie, en laissant couler des pleurs, ne pouvoit qu'articuler ces mots : C'est vous, c'est vous, Léon! mon bonheur m'accable! Ensuite courant dans les bras de Pulchérie : — Madame, je n'oublierai jamais que je fus votre ouvrage. Que ne vous dois-je pas! la reconnoissance d'Eudoxie éclatera jusqu'à son dernier soupir; oui, je serai toujours votre fille la plus tendre, la plus soumise; et puis revenant à Théodose : — Seigneur..... Eh quoi! interrompt l'empereur en souriant, Athénaïs auroit-elle déja oublié Léon?

Après son amant et Pulchérie, le premier objet qui parut toucher Eudoxie, fut Emine. Ma digne bienfaitrice, ma mère, lui dit la nouvelle souveraine, je pourrai donc vous donner quelques foibles marques de ma tendresse! votre nièce sur le trône se ressouviendra toujours que vous l'avez recueillie dans sa misère, que votre maison, vos bras lui ont été ouverts; non, jamais l'impératrice ne perdra de vue la malheureuse Athénaïs, et tout ce que vous avez fait pour elle.

Quel plaisir on goûte à exposer de semblables

tableaux! Théodose s'adressant à Pulchérie : Voici, je crois, le moment de nous procurer un spectacle qui ne nuira point à l'époque de mon bonheur : je me rappelle que j'ai promis à ce berger dont la naïveté m'a tant intéressé, de n'en pas demeurer aux cinquante pièces d'or : envoyons-le chercher.

La princesse applaudit à ce souvenir qui honoroit la sensibilité de son frère; on s'empresse d'obéir à ses ordres; le pâtre vient avec sa femme et ses enfans : Quelle est sa surprise lorsqu'il retrouve l'empereur dans cet étranger dont il avoit ressenti les libéralités? Il se prosterne lui et sa famille devant Théodose, qui lui dit avec un sourire plein de bonté, en lui montrant Eudoxie : Eh bien, mon ami, me voilà presque aussi heureux que vous! Je vais avoir une épouse, et j'imagine que vous approuverez assez mon choix. Le villageois, confondu, reste dans l'extase; Eudoxie relève cet honnête homme, qui étoit tombé à ses pieds, caresse sa femme, ses enfans, et veut qu'ils assistent à son mariage. Théodose répandit sur eux les bienfaits; il demanda même au berger s'il vouloit remplir quelque emploi à Constantinople : ce sage agriculteur, en

---

*Ce sage agriculteur, etc.* Assurément le premier secret de la sagesse est de connoître la véritable source du bonheur. Cet homme, comme on le vit dans la suite, avoit agi bien plus sagement qu'Athénaïs, et il montra conséquemment qu'il avoit plus de lumières et de sens, quoiqu'il n'eût pas reçu le secours des arts. A portée d'être quelquefois sous les yeux de Théodose, on lui eût envié cette espèce de faveur, et ses chagrins auroient surpassé de beaucoup la satisfaction passagère qu'il eût due à

comblant le prince de bénédictions, préféra à tout ce qu'on lui proposoit, d'habiter une maison rustique qu'il se bâtit lui-même, et de cultiver son jardin. Tous les ans il venoit présenter à l'empereur et à l'impératrice, comme à ses dieux bienfaiteurs, les premières fleurs et les premiers fruits que son petit champ lui rapportoit; hommage si touchant, que chaque fois Théodose et son épouse versoient de douces larmes d'attendrissement; souvent même ils se disoient : Hélas! il est encore plus fortuné que nous!

Pulchérie se trouve seule avec Paulin : — Eh bien, Paulin, ce que nous venons de faire ne doit-il pas nous inspirer une satisfaction au-dessus de tout ce que les passions peuvent promettre à des ames vulgaires? Nous vengeons le mérite des torts de la fortune; nous produisons au grand jour la beauté, les talens, les vertus réunis; nous les élevons sur le trône; nous donnons à mon frère une épouse digne de son choix, à l'Empire une souveraine qui assurera le bonheur des peuples. Que le plaisir de faire le bien remplit un cœur

---

ce foible avantage. Combien de fois Athénaïs aura-t-elle en effet regretté son obscurité! et comment lui auroit-il été possible de se cacher les amertumes qui empoisonnèrent son étonnante destinée? à quoi lui avoient servi ses connoissances, ses talens? qu'est-ce en un mot que l'esprit, lorsqu'il ne nous rend point heureux?

*Que le plaisir de faire le bien, etc.* Si ce n'étoit pas un plaisir, et peut-être même le premier des plaisirs, quelle seroit la récompense des gens en place qui ont assez de courage pour aimer la vertu et pour la pratiquer? Peuvent-ils se dissimuler

susceptible de nobles transports ! Je ne saurois m'empêcher de céder aux mouvemens d'une sorte d'orgueil qu'assurément l'amour ne m'eût point fait connoître ; il nous étoit défendu à l'un et à l'autre de l'écouter, cet amour, qui sans doute nous eût rendus incapables de veiller aux intérêts de mon frère et à ceux de l'empire. Occupons-nous donc du soin de contribuer à la félicité publique ; Paulin, c'est là le véritable charme attaché au pouvoir ; je l'éprouve, je le sens.... continuez de me donner de sages conseils ; soyez plus que le fidèle sujet de votre maître : soyez son ami. Allons, poursuivons notre carrière ; marchons de vertu en vertu ; Paulin, le prix est dans notre cœur ; cette récompense, on ne sauroit nous la ravir ; qu'une nation entière, que le monde nous doive, s'il se peut, son bonheur, et nous serons les mortels les plus heureux.... — Les plus heureux, madame !..... vous n'avez donc jamais connu l'amour ? Il est aisé de concevoir qu'un transport d'héroïsme peut nous élever jusqu'à faire le sacrifice de notre existence : on peut immoler sa vie ; mais être

---

qu'ils sont continuellement l'objet de la basse jalousie, de la calomnie la plus noire, de l'ingratitude la plus monstrueuse, que leurs actions les plus innocentes sont travesties souvent en erreurs condamnables, et quelquefois en crimes atroces, qu'ils servent, si l'on peut le dire, d'éternelle pâture à la méchanceté humaine ? Et pourquoi donc feroient-ils le bien ? parce que le cœur se nourrit sans cesse de cette volupté suprême, et que la vertu se suffit à elle-même pour faire son bonheur, au lieu que les autres passions, pour se satisfaire, ont besoin de recourir à des moyens qui leur sont étrangers.

contraint de renfermer une ardeur qui me consume, renoncer jusqu'à l'espérance, mourir d'amour, vous voir, madame, et à chaque instant sentir le prix de tout ce qui m'est enlevé, jouir à peine de la liberté de lever les yeux sur l'objet..... madame, non, vous ne pouvez imaginer l'excès de mon supplice! Cependant je m'efforcerai de servir vos moindres volontés; j'imposerai silence à mes soupirs; je briserai mon cœur; et dites après que je ne suis pas digne de concourir avec vous aux soins d'une administration dont la gloire vous est réservée..... Paulin, plaignons-nous l'un et l'autre; mais ne me parlez plus d'un penchant que nous devons tous deux maîtriser pour jamais. Qu'avez-vous à me reprocher? C'est Dieu qui a été votre rival, qui l'a emporté, qui me soutiendra le reste de mes jours. C'en est assez. C'est pour la dernière fois que je vous entendrai. Allons auprès de l'empereur partager l'allégresse publique, et sur-tout songeons vous et moi à conserver notre estime.

Depuis ce moment, Paulin sut taire une passion qui se changea en une admiration respectueuse pour la princesse : jusqu'au terme de sa vie, Pulchérie eut tous ses sentimens.

Les noces de Théodose et d'Eudoxie se célébrèrent avec une magnificence dont Constantinople n'avoit point encore vu d'exemple; la fête dura près d'une quinzaine de jours; les jeux du cirque accompagnèrent cette brillante solennité; le peuple ne cessoit d'aller au palais adorer en quelque sorte Eudoxie, et de faire entendre les plus flatteuses acclamations. Théodose quelquefois, se permettant une plaisanterie agréable,

disoit à l'impératrice : « Ce Léon a pourtant fait for-
» tune, et il n'en est pas moins amoureux. »

Eudoxie ne se contentoit pas d'exprimer tout ce que son cœur lui inspiroit; elle manifestoit des sentimens si généreux : elle ordonne qu'on s'informe où se sont retirés ses frères, et qu'on les lui amène. A la première

---

*Où se sont retirés ses frères.* « Les frères d'Eudoxie (nous » dit l'historien du Bas-Empire) avoient mérité son ressenti-» ment; ils prirent la fuite et se cachèrent, dès qu'ils apprirent » qu'elle étoit devenue femme de leur souverain. La princesse, » plus généreuse et plus habile qu'ils n'étoient au fait de ven-» geance, ne voulut les punir que par des bienfaits; elle les fit » chercher et conduire à Constantinople ». Eudoxie leur tint à peu près le même discours qu'on a mis ici dans sa bouche. Desmolets nous rend ce fait d'une façon différente : « Les deux » frères d'Athénaïs, Valère et OEtius (que d'autres appellent » Génésius), jouissoient de sa succession à Athènes : ils ap-» prennent que leur sœur est sur le trône; ils craignent qu'elle » ne se venge; ils se déterminent à aller implorer sa clémence : » ils vont dans la foule des courtisans, choisissent le moment où » elle sortoit du temple, environnée de sa cour, et se jettent à » ses pieds; elle les reconnoît, sourit, et leur dit, en les rele-» vant et les embrassant : *Que craignez-vous, mes amis? ne* » *voyez-vous pas combien je vous ai d'obligation de m'avoir* » *fait faire le voyage de Constantinople?* » Nous observerons en passant que tout cela est écrit d'une manière bien sèche, bien dépourvue de coloris. Voilà pourtant le style de la plupart de nos historiens : il n'est pas étonnant que la jeunesse marque tant de répugnance pour cette sorte de lecture. Ces écrivains-là assurément n'ont point possédé l'heureux secret (pour me servir des expressions de Montaigne) d'*emmieller la viande salubre à l'enfant.*

nouvelle de son élévation, ne doutant point qu'elle n'écoutât un trop juste ressentiment, ils avoient fui précipitamment de leur patrie, et s'étoient tenus cachés dans un asile obscur. Après plusieurs recherches infructueuses, ils sont découverts et conduits à la capitale.

Ils paroissent devant la souveraine comme des criminels tremblans, qui n'attendoient plus que l'exécution de leur arrêt. Eudoxie s'élance du trône, court vers eux, et les embrassant l'un et l'autre en pleurant : —Mes frères... mes frères, l'impératrice a oublié les sujets de plainte que pouvoit avoir Athénaïs! je vous dois plus de reconnoissance que vous n'imaginez; je vous regarde comme les auteurs de mon élévation : ce n'est pas votre dureté qui m'a bannie de la maison paternelle, c'est la Providence divine, c'est le Dieu des chrétiens, le seul aujourd'hui que j'adore, qui m'a prise par la main pour me conduire au trône, et qui m'y a placée. Je suis impératrice, je suis chrétienne; ne dois-je pas pardonner?

---

*C'est le Dieu des chrétiens, etc.* Ce sont les propres mots d'Athénaïs. Comme on sent qu'elle a dû goûter un plaisir pur en pardonnant ainsi à ses frères! La vengeance la plus ingénieuse, la plus éclatante, lui eût-elle procuré une si douce satisfaction? On pourroit appeler la clémence *un des plaisirs des princes*, et assurément ils n'en peuvent avoir aucun autre qui approche de celui-ci. Le premier qui a dit que *le plaisir des dieux étoit le plaisir de la vengeance*, a proféré un blasphème aussi absurde que sacrilége : c'est insulter à la nature divine, et la rabaisser en quelque sorte bien au-dessous de la nature humaine.

Valère eut la dignité de maître des offices, et Génésius fut nommé préfet du prétoire d'Illyrie. Euchérius, qui n'étoit autre que Paulin, reçut des marques si distinguées de la bienveillance de sa souveraine, que la calomnie osa dans la suite s'en prévaloir : elle parvint même à jeter des nuages sur une intimité innocente, qui n'étoit que le fruit du goût d'Eudoxie pour les arts. D'ailleurs cette princesse ne cessa de mériter sa grandeur et d'honorer la majesté de sa place : elle conserva, sous la pourpre, ses talens, son attachement extrême pour la littérature et les sciences ; il nous est resté plusieurs de ses ouvrages qu'on relit encore avec plaisir.

Eudoxie sur le trône ne démentit point la belle ame

---

*Plusieurs de ses ouvrages.* L'évêque Atticus lui avoit inspiré le goût des livres saints ; elle nous a laissé des traductions en vers, une paraphrase des huit premiers livres de l'écriture, deux autres des prophéties de Daniel et de Zacharie, un poëme en trois livres, à la louange de Cyprien martyrisé sous Dioclétien ; ce poëme est à Florence, dans la bibliothèque des Médicis. Eudoxie avoit aussi composé un autre poëme sur la victoire remportée par Théodose contre les Perses ; on lui attribue encore les centons d'Homère sur la vie de Jésus-Christ. Cette princesse, en passant par Antioche, harangua le sénat : on lui avoit élevé, au milieu de la salle, un trône enrichi d'or et de pierreries ; on voulut la flatter selon l'usage : on lui dit que ses ancêtres étoient originaires d'Antioche : elle répondit par ce vers d'Ovide :

« *Et cupio, et lætor vestro me sanguine natam.* »

Et non (comme dit Le Beau) par un vers emprunté d'Homère.

qu'avoit annoncée Athénaïs : elle fut toujours l'appui des malheureux, la mère du pauvre, la protectrice de l'humanité souffrante : aussi emporta-t-elle au tombeau cette récompense que doivent briguer les princes, l'amour et les bénédictions du peuple.

Comme, par une fatalité qu'on ne sauroit guère concevoir, il est rare que le bonheur le plus éclatant ne soit pas mélangé de quelque ombre d'infortune, Eudoxie, sur la fin de ses jours, essuya des chagrins domestiques qui la déterminèrent à aller s'ensevelir

---

*Des chagrins domestiques, etc.* C'est ici qu'Athénaïs expie en quelque sorte son prétendu bonheur ; c'étoit un crime aux yeux de la fortune que cette élévation rapide et inattendue, qui avoit, pour ainsi dire, étonné l'univers. Comme la jalousie dénature les caractères ! Théodose, ce prince rempli de douceur et de bienfaisance, qui aimoit éperdument sa femme, devient tout-à-coup sombre, rêveur, et il est rare que dans un prince la rêverie ne conduise pas à la violence et même à la cruauté. Le père Desmolets nous donne le conte suivant, qui a tout l'air d'une fable grossière et mal imaginée, pour avoir été la source des chagrins de Théodose, et des marques de ressentiment dont ils furent suivis. « Un jour des rois que l'empereur alloit au » temple de la métropole, un paysan se trouva sur sa route : » il lui présenta une pomme de Phrygie, la plus belle et la » mieux colorée qu'on eût jamais vue et d'une grosseur sur- » prenante ; Théodose ordonne qu'on gratifie le paysan de cent » pièces d'or (ce qui montoit à treize ou quatorze cents livres » de notre monnoie) et qu'on porte ce fruit à l'impératrice : » Eudoxie commande à son tour qu'on l'envoie de sa part à » Paulin ; celui-ci trouve le présent si beau, qu'il charge un de » ses officiers d'aller l'offrir à son souverain, lorsqu'il sortiroit

dans

dans la Palestine, où elle vécut encore onze années. Elle s'étoit fait construire son tombeau à Jérusalem,

» de l'église. Le monarque, sans rien dire à l'officier, le reçoit » d'un air obligeant, et l'ayant fait cacher, à sa rentrée au » palais, il va droit à l'appartement de l'impératrice : après » quelques discours, il lui demande ce qu'elle pensoit de cette » pomme, et ce qu'elle en avoit fait; elle répond qu'elle l'a » mangée, elle va même jusqu'à l'affirmer. L'empereur fait » apporter le fruit, accable sa femme de reproches sanglans, » l'accuse d'imposture, d'infidélité : elle reste confuse; Théo- » dose la quitte sans avoir pu en obtenir une parole. Paulin » enfin a la tête tranchée, sans qu'Eudoxie et Pulchérie en » aient été prévenues. »

C'est ce même Paulin que Théodose appeloit *son ami*, et auquel il avoit été attaché depuis l'enfance : exemple éclatant, qui prouve bien ce que c'est que l'*amitié des rois*, du moins de la plupart des souverains. Nous avons vu se renouveler cet exemple si mémorable et si instructif sous Louis XIII, à l'égard de *son cher ami* Cinq-Mars.

Pour revenir à Paulin, voici de quelle façon Le Beau nous présente ce morceau si intéressant : « Paulin étoit tendrement » attaché à Théodose dès son enfance; ils avoient passé ensemble » cet heureux temps de la vie où le cœur ignore encore le dé- » guisement, ainsi que la défiance, et où l'amitié n'est con- » trainte ni par le respect, ni par la réserve : émules dans leurs » études, et toujours amis, le mariage de Théodose, loin d'af- » foiblir leur union, en avoit assuré les nœuds. Paulin avoit » contribué à l'élévation d'Athénaïs : en relevant ses qualités » brillantes, il avoit fixé sur elle les regards du prince; Théodose » l'en aimoit davantage, il le combloit d'honneurs; il lui avoit » confié la charge de maître des offices, et lui destinoit les » plus hautes dignités de l'Empire. L'estime, autant que la » reconnoissance, attachoit à Paulin le cœur de l'impératrice;

dont elle répara les murs tombés en ruines. « Depuis » Hélène, mère de Constantin (dit Le Beau), on n'avoit » jamais rendu tant d'honneur aux saints lieux. »

Eudoxie mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, quelques historiens disent à cinquante-neuf, le 20 octobre, en 460. Elle protesta, au lit de mort, qu'elle n'avoit rien à se reprocher au sujet de Paulin; « qu'elle » n'avoit aimé dans sa personne que l'ami de Théo- » dose, et un protecteur généreux qui s'étoit empressé

---

» elle se plaisoit à le voir, à l'entendre; elle retrouvoit en lui le » goût qu'elle avoit pour les lettres, joint aux qualités les plus » essentielles; c'étoit un confident sûr, un guide éclairé et fidèle » au milieu du labyrinthe de la cour, inconnu à la princesse, » et ce commerce innocent procuroit à Eudoxie toutes les dou- » ceurs que permet la vertu. »

Tout l'Empire fut frappé de cette mort, et Eudoxie sur-tout; son honneur étoit intéressé dans cette perte : elle avoit à pleurer à la fois, et un ami essentiel qui lui étoit ravi, et sa réputation en proie à des soupçons et à des bruits calomnieux. Depuis ce moment, Théodose et la grandeur lui sont devenus insupportables; elle a en horreur le diadème ; elle regrette, au milieu des larmes, la vie obscure qu'elle avoit quittée avec tant de joie, et si peu de connoissance du vrai, vingt années auparavant; elle court enfin se retirer à Jérusalem, indifférente à tout ce qu'on lui rapportoit de la cour, de son mari même ; et les conversations de Mélanie lui procurèrent ce *repos philosophique*, qui sans contredit est le premier de tous les biens.

C'est à de pareils traits que l'histoire est utile, sur-tout à ces personnages élevés, auxquels la hauteur de leurs places peut causer quelque étourdissement. On ne sauroit trop remettre la vérité sous les yeux : Athénaïs, avec quelque bien, eût été cent fois plus heureuse qu'Eudoxie, souveraine d'une des plus belles parties de la terre.

» de seconder en sa faveur les intentions de Pulchérie. » La société d'une dame chrétienne, nommée Mélanie, n'avoit pas peu contribué à lui inspirer le dégoût des grandeurs et l'inclination pour la retraite. Rien ne ressemble tant à la vraie philosophie que la religion envisagée dans son objet moral : le but de l'une et de l'autre est de nous montrer la vérité, de nous faire sentir le peu de valeur réelle attachée à ce qui excite les desirs de la plupart des hommes. Combien, si l'on peut le dire, de passions factices et qui nous paroîtroient étrangères, si nous ne consultions que les vœux de la nature! Sans contredit, Athénaïs recouvrant le bien que ses frères lui avoient enlevé, eût été plus heureuse qu'elle ne le fut sur le trône, et souveraine d'un des premiers Empires de l'univers. Le bonheur n'est donc point dans ce qui frappe nos yeux : c'est au cœur seul à l'apprécier et à en jouir.

---

*Sur le trône.* Le bonheur ne seroit-il pas dans les premières places, et l'obscurité lui est-elle absolument nécessaire? certainement Louis XIV, ce prince environné de tant de gloire, rassasié de tant d'éloges, un des plus grands rois dont puisse s'honorer la nation, put croire, sur la fin de sa vie, que le dernier de ses sujets étoit moins malheureux que lui. C'est donc en nous que réside la vraie félicité, et, hors de nous, nous n'en saisissons que les apparences. « Veux-tu être heureux? disoit un » philosophe: sois-le par toi et en toi-même, etc. ». Un sage de nos jours a semblé réaliser ce système, qui paroît n'être qu'un jeu de l'imagination : il s'étoit fait une société, un monde idéal, des amis; et c'étoit en lui qu'il alloit chercher ses plaisirs, et qu'il les goûtoit.

FIN.

Le C. Barbier, inv. 1783 L. Balbou, Sculp.

LE COMTE DE GLEICHEN.

# LE COMTE DE GLEICHEN,

## NOUVELLE HISTORIQUE.

MÉLÉDIN, malgré tous ses efforts, n'avoit pu empêcher Damiette de céder à la valeur opiniâtre des chrétiens : ils s'en étoient rendus maîtres après un siége de dix-huit mois, ce qui leur fit oublier l'échec considérable qu'ils venoient d'essuyer quelques jours avant cette conquête : plus de six mille croisés étoient restés sur le champ de bataille; le soudan avoit emmené un nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptoit des chevaliers de la première distinction; quelques-uns furent employés à la culture des jardins.

Ces infortunés, dans leur désastre, avoient encore des graces à rendre au ciel : ils étoient tombés dans les mains d'un vainqueur qui n'abusoit point de ses avantages, ce qui est très-rare dans un guerrier heureux. Mélédin, digne neveu du grand Saladin, possédoit plusieurs des belles qualités de son oncle. Les historiens du temps, qu'on n'accusera point de flatterie à l'égard des Sarrasins, s'accordent tous pour donner à ce prince des louanges méritées. Il étoit humain, compatissant, généreux; il proposa même à différentes fois la paix à des conditions que les croisés eussent dû accepter : mais l'esprit de vertige détruisoit les effets

---

*Mélédin, digne neveu, etc.* Ce prince étoit aussi grand politique que son oncle Saladin fut un modèle de bravoure. Mélédin, sage et modéré dans ses conquêtes, offrit plusieurs fois la paix aux Chrétiens; le légat Pélagius s'obstina toujours à la refuser, et entraîna tous les croisés dans son opiniâtreté. Ce moine obscur, élevé au cardinalat par ses intrigues, étoit de ces caractères remuans qui ne cherchent qu'à dominer; d'ailleurs il appuyoit son opinion, pour continuer la guerre, de certaines prophéties qui sembloient lui promettre un succès assuré; il étoit espagnol, et ces prédictions affirmoient « qu'il » sortiroit en ce temps-là de l'Espagne un homme qui ruineroit » la secte et l'empire de Mahomet en Orient ». C'en fut assez pour engager Pélagius à rejeter les propositions avantageuses que fit Mélédin, et de-là la perte totale de la plus belle armée des chrétiens qui eût encore déployé ses drapeaux dans ces contrées, etc.

*L'esprit de vertige.* En effet qu'on rapproche toutes les croisades, qu'on en fasse une analyse qui mette un tableau précis sous les yeux : on sera étonné du nombre de fautes grossières

du noble enthousiasme de la religion; un certain légat Pélagius étoit déterminé par des inclinations belliqueuses qui se concilioient assez mal avec les maximes de l'église. D'ailleurs la saine politique demandoit qu'on réglât les transports d'un fougueux et aveugle courage. Cette valeur insensée et le peu de jugement et de réunion dans les conseils, n'ont pas été une des moindres causes de la fin malheureuse qu'ont eue les croisades; importante leçon pour les souverains avides de conquêtes. L'art de les conserver est peut-être au-dessus des moyens de se les procurer, et ce dernier talent ne fut pas celui de nos princes chrétiens.

Le Grand-Caire étoit la résidence des soudans d'Egypte; Mélédin avoit embelli cette ville d'édifices somptueux; son palais se faisoit remarquer par un parc d'une étendue immense, rempli des plus beaux arbres qu'avoient pu fournir l'Europe et l'Asie. Une femme qu'avoit aimée passionnément ce monarque, et qui venoit de mourir, lui rendoit cher ce séjour, dont l'aspect solitaire et sauvage entretenoit sa mélancolie. Toute sa tendresse s'étoit portée sur le seul enfant que lui eut laissé cette épouse, l'objet de ses éternels regrets : Zélide en rappeloit l'image; c'étoient la même beauté, les mêmes graces : son père l'idolâtroit; on lui

---

et impardonnables qui ont, pour ainsi dire, marqué les pas des chefs de ces diverses entreprises. Quelle leçon pour quelqu'un que son état appelle au premier rang dans le militaire! On n'a besoin que de ces seuls exemples pour sentir tous les désavantages qui résultent de l'esprit de division, et de la valeur aveugle et sourde aux conseils de l'expérience.

avoit donné le surnom de *Rose du matin.* On sait que les Arabes sont prodigues de ces expressions métaphoriques; mais c'étoit la vérité qui avoit appelé ainsi Zélide : la rose, en effet, éclose aux premiers rayons du jour, n'est pas plus belle et plus séduisante. La fille de Mélédin touchoit à sa quinzième année; il avoit désarmé en sa faveur l'austérité orientale : Zélide, dans le palais, commandoit plus que le soudan même; une esclave chrétienne l'avoit élevée; une infinité de détails particuliers à notre Europe ne lui étoient point étrangers : mais cette princesse avoit une ame supérieure encore aux agrémens de sa figure et de son esprit; son extrême sensibilité se répandoit sur tout ce qui lui offroit l'apparence du malheur; à ce titre, elle s'intéressoit au sort des victimes d'une guerre que la mésintelligence et l'incapacité de nos princes sembloient devoir éterniser.

Parmi ces captifs, il y en avoit un qui attacha surtout les regards de Zélide; il lui échappoit souvent de profonds soupirs; il levoit les yeux au ciel, comme s'il eût voulu l'accuser d'injustice; tout décéloit dans cet esclave une haute extraction; la vraie noblesse, celle de l'ame, éclatoit dans tous ses traits; sa vue seule excitoit l'intérêt et même l'attendrissement : la princesse rechercha plusieurs fois sa présence, et chaque fois elle devenoit plus compatissante et plus rêveuse.

On avoit chargé ce prisonnier du soin des fleurs; un compagnon de ses fers travailloit à ses côtés : celui-ci étoit grec d'origine; il se nommoit Léon. Les malheureux se rapprochent aisément; les deux infortunés ne tardèrent pas à former une liaison qui devoit adoucir

leurs disgraces : la confidence est la consolation et le soulagement de l'adversité. Léon se fit connoître le premier ; il étoit allié à l'illustre maison de Ducas; il avoit suivi nos armées, dans l'espérance que quelque action d'éclat le releveroit au rang de ses ancêtres : le scélérat Murtzuphle sembloit en avoir dégradé la splendeur.

---

*Murtzuphle* étoit de l'illustre maison de Ducas, et proche parent des souverains; des sourcils joints et fort épais lui avoient fait donner le nom de Murtzuphle : il brouilla Alexis, qui étoit sur le trône, avec les croisés ; ce démêlé eut des suites fâcheuses : on en vint aux mains. Murtzuphle se saisit de la personne de l'empereur, le plongea dans un cachot, excita le peuple à la révolte, fit mêler du poison dans les viandes qu'on servit au malheureux Alexis, et voyant que les effets de son crime ne se manifestoient pas assez tôt, il courut lui-même l'étrangler, et mit enfin le diadème sur son front. Le ciel ne tarda point à punir ce monstre. Les Chrétiens livrèrent un assaut à Constantinople ; l'usurpateur fit éclater le plus grand courage et une profonde connoissance dans l'art de la guerre ; mais, ce qui arrive assez rarement, la fortune se déclara pour la juste cause : Murtzuphle fut totalement défait avec son parti. Les croisés manquant à toutes les règles de la prudence, de l'équité et de la saine politique, donnèrent la couronne au comte Baudouin. L'infame meurtrier de son prince alla se réfugier auprès du vieux Alexis, qui lui fit arracher les yeux : son châtiment ne fut point borné à ce supplice : ayant trouvé le moyen de se sauver, Thierri de Los, un de nos croisés, le surprit dans sa fuite, et l'amena à Constantinople ; il essuya toutes les formes d'un jugement : convaincu d'avoir ôté la vie à son maître, on le fit monter au haut d'une colonne élevée dans la place du *Taureau*, et de là il fut précipité à la vue des Grecs et des Latins.

L'autre captif, qui depuis long-temps gardoit un silence obstiné, ne put refuser sa confiance à un homme qui lui marquoit tant de sincérité; il prend à son tour la parole : — Léon, ce ne sont point mes chaînes qui me causent le violent chagrin dont vous me voyez pénétré; une ame vraiment courageuse trouve toujours en elle des moyens assurés de se mettre au-dessus de la fortune. D'ailleurs, j'ai combattu, je souffre pour ma religion, et, s'il le faut, je mourrai pour elle; c'est-là l'esprit de tout digne chevalier, c'est mon devoir; mais la sensibilité conserve ses droits sur notre cœur : pour être chrétien et soldat, je n'en suis pas moins époux et père, et en ce moment... pardonnez aux larmes qui m'échappent. Je suis éloigné d'une femme qui m'est chère, de deux enfans..... ils partageoient ma tendresse..... hélas! ne les reverrai-je jamais? ils ignorent entièrement les revers que j'ai essuyés; ils croient sans doute que je ne vis plus, tandis que je traîne ici une existence odieuse, qui, à la vérité, ne diffère guère de la mort. L'Allemagne m'a vu naître; mes aïeux lui ont donné un empereur : le nom de Gleichen ne seroit-il point parvenu à vos oreilles?... — Vous êtes de cette illustre famille! et où ce nom seroit-il étranger? ce n'est pas à vous d'accuser

---

*De Gleichen, etc.* Les comtes de Gleichen avoient reçu leur comté de Charlemagne; c'est un petit pays dépendant du cercle de la Haute-Saxe dans la Thuringe, au couchant du territoire d'Erfurt. Le château étoit situé entre Erfurt et Gotha. Le dernier comte de ce nom est mort en 1639 : c'est environ en 1227 que vivoit celui dont il est ici question.

la destinée : plus heureux que moi, aucune ombre n'a terni l'éclat de votre race : sa mémoire s'est conservée dans toute sa pureté ; la famille de Schwartzbourg n'a point produit, ainsi que la mienne, un fléau de sa patrie, qui n'a monté au trône qu'à force de crimes, et qu'une affreuse, mais juste vengeance, en a précipité. Éloignons ces images affligeantes ; ne nous remplissons que d'un avenir flatteur ; nos fers.... — Ne seront jamais brisés, Léon : Mélédin s'est expliqué. C'est ici que nous supporterons la vie, que s'ouvrira notre tombeau ; non, mon épouse et mes enfans..... je ne les presserai plus dans mes bras ! grand Dieu ! pourquoi nous est-il défendu d'attenter à nos jours ? qu'est-ce, hélas ! que le reste de la carrière que nous avons à parcourir ?

Léon, peut-être moins sensible que le comte, s'efforçoit de le consoler : on prend souvent pour fermeté cette indifférence qui ne part que d'un cœur froid et peu touché.

Les deux esclaves observent sur une fenêtre d'où l'on pouvoit les voir sans être vu, un arrangement de fleurs qui fixa sur-tout l'attention de Gleichen. Son compagnon, plus instruit que lui dans ce qui concernoit les mœurs et les usages asiatiques, s'attache aussi à regarder ces fleurs, et tout-à-coup il s'écrie : Mon ami ! le ciel ne nous a point abandonnés ! on s'intéresse à l'un de nous deux... du courage ! de l'espérance ! laissez-moi examiner.... voilà un bouton de rose à côté d'une branche de myrte.... cette tubéreuse placée au-dessus d'un œillet... oui, nous devons assurément concevoir la plus flatteuse attente.

Le comte restoit dans l'étonnement; les paroles de Léon sont aussi obscures pour lui que ses transports de joie; il le considère avec une nouvelle surprise; il le voit redoubler d'attention, les yeux fixés continuellement sur la fenêtre. Le Grec reprend, avec une sorte d'enthousiasme : Excellentes nouvelles pour vous! Comte, on veut vous connoître, savoir en un mot qui vous êtes : on vous promet de s'occuper de votre sort : que décidez-vous? dictez-moi la réponse, je me charge de ce soin.

Gleichen engageoit cependant Léon à s'expliquer : —Tout ceci est pour moi une énigme inintelligible; plus vous me parlez, et moins je comprends... vous me dites de répondre, et... où est la lettre qu'on m'a écrite? —Comte, il est aisé de voir que la connoissance des usages de ces contrées vous est peu familière : vous n'avez donc pas appris le langage des fleurs? Si vous saviez qu'on emploie à votre égard des expressions pleines de sentiment; jamais cet art ingénieux ne s'est montré un plus fidèle interprète.

Léon donne à Gleichen les élémens de cette espèce de langue que la difficulté de se voir, de s'entretenir, l'amour, plus que toute autre chose sans doute, ont inventée chez les Orientaux.

---

*Le langage des fleurs.* Comme la difficulté excite l'industrie! Croiroit-on qu'en Asie le langage des fleurs est en effet une langue particulière? on tient de cette sorte des conversations suivies; les couleurs, les nuances mêmes, l'arrangement des fleurs, forment la différence des idées et des expressions. C'est à ces espèces de singularités qu'on peut s'écrier avec le poëte latin : *Quid non possit amor!*

Nous nous rappellerons que le comte avoit inspiré un intérêt qui prenoit incessamment de nouvelles forces : et qui ressentoit cet intérêt si dominant? la fille même de Mélédin; sa tendre jeunesse, l'espèce d'esclavage où vivent les femmes asiatiques, cette contrainte cruelle qui irrite les desirs, et d'une étincelle produit souvent un incendie : c'étoient-là les dangereux ennemis que Zélide avoit à combattre. Qu'on n'oublie point les lieux où elle étoit née, climats brûlans, bien différens de nos pays froids, qui semblent si peu faits pour nourrir le feu des passions. Peut-être la princesse ignoroit-elle la cause du trouble qu'elle éprouvoit; mais sa pitié, disons son attendrissement déclaré en faveur de l'infortuné Gleichen lui ôtoit jusqu'à son repos : elle en parloit sans cesse à cette esclave chrétienne, chargée de son éducation. Albana (c'étoit le nom de l'esclave) avoit été enlevée par des corsaires qui infestoient les mers de Sicile, et vendue à des marchands sarrasins : achetée par un des officiers du soudan, elle étoit entrée, après quelques années, au service de la jeune princesse, et avoit feint de quitter sa religion pour embrasser la musulmane. Attachée en secret au christianisme et à sa patrie, elle ne déguisoit point à Zélide et ses regrets et ses remords. Cette fille voyoit donc avec quelque plaisir le cœur de son élève s'ouvrir à des mouvemens de sensibilité en faveur d'un Européen et d'un chrétien. Je ne sais, lui dit la princesse, pourquoi je suis triste et mélancolique, depuis que mes yeux se sont arrêtés sur un de ces deux esclaves qui travaillent dans nos jardins. Combien il me touche ! L'as-tu bien observé ? quelle physionomie pleine de noblesse ! oh ! c'est

assurément un de vos chevaliers, un homme du premier rang! ce captif ne peut être d'une condition vulgaire; il me paroît accablé de sa situation; quelquefois même des larmes lui échappent, et ces pleurs..... Albana, c'est moi, c'est moi qui les répands! la compassion est donc un sentiment bien violent! mon cœur en est pénétré, déchiré!

Gleichen, conduit par son ami, arrange de son côté des fleurs qui répondoient à celles que Zélide exposoit sur son balcon; il se contente de faire entendre qu'il supportoit impatiemment la servitude, qu'il regrettoit sa patrie, sa famille; qu'il mouroit de désespoir, sachant que le soudan a résolu de ne point briser leurs chaînes, quelque rançon qu'ils offrissent, et qu'il avoit même prononcé l'arrêt d'un esclavage éternel.

Ces espèces d'entretiens muets ne font que nourrir et développer une impression qui tous les jours devient plus profonde. Zélide a sans cesse recours à ses fleurs: les couleurs sont plus brillantes, plus expressives; ces organes inanimés peignent vivement cet intérêt, ou plutôt cette inclination naissante qui n'agite déja que trop la fille de Mélédin; enfin le comte ne peut plus douter qu'il ne soit aimé: Léon, à ce sujet, lui a donné toutes les connoissances de ce langage symbolique.

Gleichen ignoroit encore quel pouvoit être le cœur sensible qu'il avoit touché en sa faveur. Vous avez été surpris, lui dit un jour Léon, de l'espèce de triomphe que vous venez de remporter en ces lieux: vous le serez bien davantage quand le nom de la personne qui s'intéresse à votre sort vous sera connu: apprenez que c'est la fille du soudan..... — Zélide! — Elle-même.

Un de nos compagnons d'infortune m'a tout découvert.

A cette nouvelle, le comte se livre aux alarmes. A quels supplices ils seront exposés l'un et l'autre, si le soudan va concevoir le moindre soupçon! ce ne seroit pas assez de leur perte; ils entraîneroient dans leur désastre tous les captifs chrétiens : comment se sauver d'un piége si dangereux?

Gleichen étoit déterminé à rejeter sans ménagement tout ce qui pouvoit entretenir une sorte d'intrigue dont les suites ne pouvoient qu'être funestes. Il faut, disoit-il à son ami, que la vérité éclate, que la princesse soit instruite.... Quel est votre dessein? interrompt Léon: avant que d'embrasser un parti, remplissez-vous de votre cruelle destinée : vieillir, mourir dans les fers, ne point même goûter la consolation d'exhaler son dernier soupir dans le sein de ses compatriotes : voilà, comte, le sort qui nous est réservé. Cette image est-elle bien sous vos yeux, dans votre cœur? Sans doute, interrompt Gleichen, je sens toute l'horreur de notre situation : il est inutile de me la présenter; la mienne sur-tout est des plus affligeantes ! Léon, vous n'êtes ni mari, ni père; mais, en ce moment, qu'exigez-vous que je fasse? décidez. — Qu'oubliant moins vos intérêts, vous vous gardiez d'apprendre à la princesse que vous avez une épouse.... — Et vous voudriez que je trahisse... — Il ne s'agit point ici d'écouter scrupuleusement une délicatesse peut-être trop exagérée : comte, il est des circonstances où la nécessité commande. Encore une fois, songez à votre liberté, à votre existence, à votre famille, qui vous impose les plus grands sacrifices. Je

ne vous ferai du moins qu'une prière : différez de révéler présentement... ce qui nous perdroit, n'en doutez pas. Vous ne savez donc point ce qu'est le cœur d'une femme? Il est rare que la générosité y domine l'amour : c'est la première des passions pour ce sexe sensible... attendez un instant favorable... le ciel viendra à notre secours; profitons aujourd'hui de la lueur d'espoir qui nous est offerte.

Il faut croire que le Grec parvint à se rendre maître de l'esprit de Gleichen : celui-ci promit qu'il ne parleroit que des chagrins inséparables de l'esclavage, et qu'augmente l'éloignement de la patrie.

Mélédin donne une fête superbe à celles des sultanes qui avoient la préférence sur ce nombre de beautés que renfermoit son sérail; Zélide présidoit à ce divertissement. Nous avons déja observé que la tendresse de son père l'avoit affranchie de cette contrainte rigoureuse, une des chaînes du despotisme oriental; elle descend dans les jardins, accompagnée de cette esclave sicilienne qui veilloit à son éducation. Le comte arrangeoit un bouquet que le soudan destinoit à sa fille; il aperçoit venir vers lui deux femmes voilées : celle qui s'avançoit la première, faisoit admirer la richesse d'une taille à la fois élégante et majestueuse; elle marchoit comme une déesse qui auroit à peine imprimé sa trace sur la terre : il n'attend point qu'elles approchent, il va à leur rencontre : Gleichen reste immobile, en extase, lorsqu'une de ces femmes a levé son voile : un poëte arabe, qui s'est exercé sur cette histoire, a mis dans la bouche du chevalier ces expressions qu'il faut pardonner au génie de sa langue, mais qui

peignent vivement le charme que respiroit cette merveille de son sexe :

« O ciel ! est-ce la jeune Aurore
» Qui, descendue ici de son char de rubis,
» Vient nous montrer ce doux souris
» Dont tout s'embellit, se colore?
» Pour donner une reine aux fleurs,
» Une heureuse métamorphose
» Auroit-elle animé la belle et tendre Rose?
» Je vois ses brillantes couleurs,
» Je sens ses parfums enchanteurs,
» Ce matin même elle est éclose;
» Flore ajoute sans cesse à ses attraits vainqueurs. »

Ces vers au reste signifient que Gleichen n'avoit jamais rien vu de plus beau ; et comme son enchantement augmente, lorsqu'il entend la voix même du cœur lui adresser ces mots ! — Chrétien, tu dois connoître l'intérêt que je prends à ton sort ; c'est moi qui prête mon ame à ces fleurs, qui les fais parler..... — Vous seriez, madame, la princesse.... — Oui, je suis la fille du soudan, que, pour mon malheur, ta destinée a touchée.... j'ai saisi un moment que me laissoit le tumulte d'une fête... je viens te dire... je ne t'apprendrai rien..... chrétien, l'esclave de mon père, tu le vois, est le maître de sa fille !

Zélide, à ces paroles, laisse voir une rougeur qu l'embellit encore. Le comte étoit tombé à ses pieds ; — Madame, je vous invoque comme une divinité : vous m'en offrez tous les traits : vous en avez aussi sans doute l'ame compatissante et généreuse ; c'est de vous, madame, que j'attends la fin de mes infortunes ; ce

sont vos mains protectrices qui daigneront briser mes fers.... — Chrétien, tu ne parles pas des miens! penses-tu que ma chaîne soit moins pesante que la tienne?

Zélide enfin enhardie par l'amour qui se joue des dignités, des bienséances, Zélide découvre le secret de son cœur; le comte à son tour lui a révélé tout ce qui le concernoit : elle est instruite de sa naissance illustre, du pays qui lui a donné le jour, du rang qu'il occupoit, de l'éclat répandu sur sa maison; peut-être Gleichen, dont la noble franchise s'indignoit contre la feinte qui traîne toujours après soi la bassesse, alloit-il lui apprendre qu'il étoit marié : on annonce dans les jardins l'arrivée du soudan; la princesse est donc obligée de se séparer de l'esclave, sans savoir ce qu'elle doit espérer d'un aveu qu'elle n'a pu retenir : elle court à sa confidente : — Ma chère Albana... ma chère Albana, c'est en vain que je voudrois te déguiser mes sentimens : tout justifie l'intérêt si touchant que ce chrétien m'a inspiré; je ne me trompois point : il est d'une haute extraction.... il est digne d'exciter cette bienveillance, cette impression si puissante qui me sollicite, qui me commande en sa faveur... mais où tendent ses vœux? Albana, il soupire après la liberté! il ne demande qu'à quitter ces climats! et... si Gleichen abandonne ce séjour, que deviendrai-je? malheureuse!... non, je ne te le cache point : son départ me causera la mort : cependant je desirerois l'obliger, être sa bienfaitrice... ah! pourquoi faut-il que je l'aie vu? et depuis que je lui ai parlé... c'est moi, ma chère amie, c'est moi qui suis la triste esclave, d'autant plus à plaindre, que je chéris mes fers! hélas! ils ne peuvent

assez m'enchaîner! si du moins il restoit en ces lieux, que, tous les jours, je pusse jouir de sa présence!.... ce plaisir me suffiroit, oui, il me suffiroit..... Albana, j'aime, je le sens trop!....

Mélédin aborde sa fille, et lui présente le bouquet qu'il venoit de prendre des mains du comte..... oh! comme celles de Zélide se précipitent sur ces fleurs! elle les met dans son sein, et ne peut s'empêcher de dire : Mon père... mon père, elles ne sauroient être assez près de mon cœur! Gleichen, éloigné à quelques pas du soudan, étoit à portée d'entendre ces mots, et assurément ils n'étoient pas échappés sans dessein à la princesse. La fête fut des plus brillantes; Zélide en reçut tous les honneurs : effectivement sa beauté surpassoit toutes les autres, comme les astres de la nuit, pour me servir encore du langage du poëte arabe, pâlissent et s'effacent devant les rayons de l'astre du jour.

Léon félicite le comte de son espèce de triomphe. Mon ami, répond Gleichen en soupirant, vous me faites jouer un rôle indigne d'un chevalier! irai-je, par un vil artifice, séduire la jeunesse, les graces, la candeur même, mentir à l'ingénuité, à l'innocence! je laisserois dans l'erreur cette créature enchanteresse, la seule femme peut-être qui, depuis que j'ai engagé ma foi à une épouse chérie, m'ait fait sentir le pouvoir de la beauté! En effet, que de charmes ont frappé ma vue! c'est une de ces houris ravissantes dont nous parle leur Mahomet! non, ne l'espérez point, ne l'espérez point. Si le soudan ne fût pas arrivé, la princesse..... elle savoit tout; que je suis mari, que je suis père, que mon cœur, mon ame entière appartient, et doit

appartenir à une autre... Acheter la liberté à ce prix! ah! plutôt cent fois l'esclavage le plus dur, la mort la plus horrible! que jamais je ne revoie mon pays, ma famille! je ne trahirai point... — C'est-à-dire, interrompt vivement Léon, que vous avez juré la perte de tous les chevaliers captifs? soyez-en bien sûr : cet amour qui, dans ce moment, inspire Zélide, se changera en une haine.... elle communiquera au soudan tous les transports de la vengeance, et... nous serons enveloppés dans votre ruine. D'ailleurs vous n'avez rien promis, on ne peut vous accuser d'imposture.... ne m'entretenez donc plus de vos regrets; vous creusez notre précipice : nous y tomberons, victimes de votre prétendue générosité.

Les fleurs, de la part de Zélide, prenoient le langage d'une passion décidée; Léon, malgré les représentations de Gleichen, rendoit des réponses propres à nourrir cette ardeur si confiante; en vain le comte menaçoit de démentir tout ce que le Grec lui faisoit dire.

L'agitation du *loyal* chevalier ne sauroit se représenter : souvent il étoit prêt, dans son désespoir, à détruire l'assemblage de ces espèces d'organes muets qui ne servoient qu'à entretenir un amour trop crédule; il se reprochoit le crime le plus honteux pour un homme de son rang, le mensonge qui est toujours souillé par la bassesse; il s'accusoit de laisser naître une passion qu'il ne pouvoit partager : et Zélide avoit tant de charmes, d'ingénuité! elle excitoit un intérêt si touchant! il y avoit des momens rapides où elle balançoit dans le cœur de Gleichen, son épouse : mais la fidélité, la tendresse, tous les sentimens qu'il avoit,

en

en quelque sorte, consacrés à cette femme chérie, venoient bientôt le ramener à la vertu et à son devoir.

Un esclave annonce au comte qu'une personne inconnue lui demande un rendez-vous, au milieu de la nuit, dans un bosquet qu'il lui désigne : Gleichen, égaré par une multitude de réflexions diverses, promet de s'y trouver, sans trop savoir la réponse qui lui étoit échappée.

A peine l'esclave s'est-il retiré, que le comte vouloit le rappeler, et reprendre sa parole : — Qu'auroit-on à me confier? cette personne..... ô ciel! si la fille du soudan..... à cette heure!....

Il est saisi d'épouvante; il fait part à Léon du message qu'il vient de recevoir; cependant il se détermine à s'exposer aux risques d'une entrevue si peu attendue; il a pris la résolution, si c'est la princesse, de ne lui rien dissimuler; il répondra, par une noble franchise, à un aveu qu'il ne lui est point permis d'entendre et de favoriser. Léon vainement cherche encore à le détourner de ce projet : Gleichen ferme l'oreille à toutes ses suggestions, à ses prières mêmes; oui, Zélide saura qu'elle ne peut être aimée de l'objet qui sans doute lui étoit le plus cher : si l'amour peut se payer de la reconnoissance, Gleichen lui en assurera les transports les plus vifs, les plus constans. Ah! s'écrie Léon, je vous l'ai dit : vous connoissez peu un sexe qu'on n'offense point impunément! vous parlez de reconnoissance! qu'est-ce que la reconnoissance au prix de la tendresse? Comte, cet aveu.., nous perdra tous : vous oubliez, homme inflexible ! le nombre de destinées qui sont attachées à la vôtre?

Gleichen se rend, dans l'ombre de la nuit, au bosquet indiqué ; il est livré à une infinité de combats différens : s'il cède à la vérité qui le presse, il n'est pas l'unique victime de sa sincérité, et il envisage peu sa propre conservation : il enveloppe dans sa perte tous les captifs, il porte un coup funeste à la chrétienté; et, en dissimulant, en employant la feinte, le comte devient coupable de la plus lâche, de la plus noire trahison; il offense la jeunesse, la beauté, l'amour, la candeur; il causera peut-être la mort à la femme la plus aimable, et la plus digne d'être aimée. Que résoudre ? à quel parti s'arrêter ?

Il entend quelque bruit, il entrevoit un voile ; on approche : une femme s'avance vers lui. Albana ( c'étoit elle-même ) lui parle ainsi : Seigneur, car votre naissance m'est connue, n'ayez aucune crainte, tout est calme, tout dort en ces lieux, excepté une jeune victime d'un penchant qui ne peut que la rendre trop malheureuse : c'est la princesse qui m'envoie vers vous : vous n'ignorez point les sentimens que vous lui avez inspirés; hélas! je vois moi-même avec douleur qu'ils prennent, tous les jours, plus d'empire. Je suis chrétienne, seigneur, quoique j'aie paru embrasser le mahométisme : c'est vous prévenir qu'une même religion, qu'un même intérêt, en quelque sorte, nous unissent; cependant puis-je oublier que le soudan a confié sa fille à mes soins? et, malgré moi, je trahis mon devoir, l'honneur! je suis forcée à cette démarche si inconsidérée, si coupable ! Zélide..... va peut-être expirer; elle ne veut, m'a-t-elle dit, que vous voir, vous voir un seul instant, et, satisfaite de

cette complaisance de ma part, elle m'a promis qu'elle s'efforceroit ensuite de triompher d'un amour que tout sans doute doit l'engager à vaincre.

La générosité, la vérité, ont enflammé Gleichen; il a tout avoué : la Sicilienne sait enfin que le comte a laissé dans sa patrie une épouse, des enfans... — Ah! seigneur, que viens-je d'entendre? gardez-vous, gardez-vous de révéler ce secret à ma jeune maîtresse! vous ne connoissez pas avec quel transport, quelle flamme on aime dans ces contrées? oui.... Zélide en mourroit, et.... je la perdrois!... nous serions tous immolés!.. Son père.... seigneur... son père.... que cette image soit toujours devant vos yeux! — Mais... Albana, pensez-vous qu'en fuyant ses regards... — Ne point la voir, seigneur! elle vous attend, et.... j'ai promis de vous amener. — M'offrir à sa vue! ô ciel! et il faudra garder le silence, tromper.... un chevalier! Albana, quelle loi vous m'imposez! — C'est la nécessité, l'intérêt de nos compatriotes, le salut même de Zélide, qui vous ordonnent de vous taire. Seigneur... je ne sais au reste quels conseils vous donner..... je n'envisage qu'un précipice... Venez... suivez-moi.

A quels orages l'ame du comte est abandonnée! il marche, en tremblant, sur les pas de la Sicilienne; elle l'introduit, par des détours, dans un appartement éclairé d'un nombre de lampes qui répandoient une odeur suave; les parfums les plus délicieux de l'Arabie s'exhaloient de plusieurs vases qu'entouroient des guirlandes formées des plus brillantes fleurs : mais ce n'est point ce spectacle qui frappe Gleichein; c'est la déesse même de la beauté, à demi-couchée sur des carreaux,

selon l'usage oriental; son voile étoit relevé, elle le baisse à l'instant : — Approchez, chrétien, approchez. Albana sans doute vous a instruit... faut-il donc que je laisse éclater, dans toute sa violence, un sentiment qui auroit dû s'ensevelir avec moi! Je puis vous cacher ma rougeur; mais je ne saurois m'en imposer sur ma démarche : mon amour... mon amour est à un tel excès, que je franchis toutes les bornes... chrétien, je ne sais plus qu'aimer. (Et, à ce mot, la princesse répand des larmes.) J'ai voulu.... j'ai desiré vous voir... j'ai donné ma parole à ma fidèle Albana que ce seroit le dernier jour... Qu'ai-je promis! ô ciel! la dernière fois! ah! me sera-t-il possible, me sera-t-il possible de ne plus souhaiter votre vue, de ne plus la chercher?.. Seigneur, vous m'avez éclairé sur votre naissance.... le soudan, mon père, me témoigne une tendresse dont j'ai lieu de tout attendre; si vous ressentiez mes transports, si vous partagiez cette ardeur qui me brûle, qui me dévore, vous oublieriez votre patrie : la mienne deviendroit la vôtre : Mélédin vous combleroit de ses bienfaits... M'aimez-vous ?

A ce mot, prononcé par une bouche de rose, par l'amour lui-même, Gleichen ne peut s'empêcher de tomber aux pieds de la princesse, et lui baisant la main : Madame... madame, vous me voyez pénétré... tant de graces, de charmes... la plus vive reconnoissance... — Ah! dites l'amour le plus tendre, le plus passionné..... qui réponde à toute mon ardeur..... Oui, Mélédin peut vous dédommager de tous les sacrifices : informé de votre noblesse, de votre rang, n'en doutez point, il vous élevera jusqu'à lui; l'hymen pourra nous

unir; vous régnerez avec Zélide; que dis-je? c'est vous qui donnerez des lois, qui commanderez : Zélide n'aspire qu'à porter le nom de votre esclave..... Ah! chrétien, c'est la fille de ton vainqueur, du soudan d'Égypte, qui meurt pour toi!

Quels traits pour l'ame du comte! La plus séduisante des femmes, une jeune princesse, la rose même qui s'ouvroit au premier rayon de l'amour, tout l'attrayant, tout le charme de la volupté : voilà les ennemis, les enchantemens auxquels il falloit que Gleichen résistât. Zélide reprend : Un seul obstacle s'opposeroit à notre union; mais, si vous êtes sensible, si vous pouvez me payer de quelque retour..... m'aimer..... comme je vous aime : oh! cet obstacle s'applanira : eh! pensez-vous que notre croyance diffère tant de celle que vous avez adoptée? j'en suis certaine : à ce prix, le soudan... chrétien... vous seriez mon époux... —Que je renonce à ma religion, madame! n'avez-vous jamais vu... n'avez-vous jamais entendu parler de nos chevaliers? Il n'y a que le seul comte de Tripoli, le seul Raimond qui ait démenti sa naissance, son origine, sa patrie. Ignorez-vous qu'une éternelle

---

*Le seul Raimond.* Nous l'avons déja dit ailleurs (sixième partie *des délassemens de l'homme sensible*, tome troisième); le comte de Tripoli, furieux de ce que Sybille lui avoit préféré Lusignan pour lui donner son lit et sa couronne, alla se réfugier auprès de Saladin, apostasia, prit les armes contre les Chrétiens, les perdit totalement dans la Palestine, et mourut de rage, Saladin ne l'ayant pas nommé roi de Jérusalem, comme il le lui avoit promis.

exécration lui est réservée? nous ne prononçons qu'avec horreur ce nom que nous nous efforçons d'oublier... Madame, une barrière invincible est élevée entre nous deux. La religion, s'écrie Zélide en pleurs, causeroit mes maux! Comte, ah! vous ne savez pas aimer.... vous ne savez pas aimer!... cruel! j'eusse tout fait pour toi! du moins.... tu resteras chrétien dans le cœur, nous servons le même Dieu.... — La feinte, madame! l'artifice est indigne de nous deux... Princesse, croyez que vos bienfaits ne s'effaceront jamais de ma mémoire; que je vous doive la liberté! et mon ame... sera toujours remplie de Zélide; elle aura tous les sentimens que l'honneur, que le devoir, me permettront de lui accorder; elle sera après... Zélide sera ce que j'aimerai le mieux.

Gleichen, près de se trahir, n'avoit proféré qu'avec un extrême embarras ces dernières paroles. — Vous êtes un ingrat! s'écrie Zélide éplorée : je voulois.... Allez, languissez dans l'obscure condition d'esclave, traînez le poids des fers : c'est une destinée qui vous est due; ces Chrétiens doivent-ils seulement exciter la pitié? vous m'avertissez... je me suis livrée à l'humiliation... mais... je réparerai... je réparerai ma faute, je l'expierai par la haine... Ah! seigneur... moi, vous haïr! non, ne le croyez pas, ne le croyez pas... Vous parlez de liberté!.. vous m'avez ravi la mienne!.. Que vous vous éloigniez de ces lieux! que je ne vous voie plus! que les mers nous séparent! que jamais Zélide ne puisse dire qu'elle vous aime!... hélas! ce sentiment... suis-je la maîtresse de l'étouffer, même de le combattre? il m'animera, il m'enflammera jusque dans

le tombeau... Vous ne me dites rien ? — Madame, il ne m'est permis de vous répondre que par un seul mot : la différence de nos religions... — Albana... qu'il s'éloigne!.. qu'il sorte! qu'il ne reparoisse plus!.. je ne te verrai... non, je ne te verrai jamais; j'ai offensé pour toi la vertu, mon devoir... j'ai oublié que j'étois la fille d'un souverain, de ton maître... barbare, tu me causeras la mort!

Gleichen n'entendoit déja plus ces derniers mots : la Sicilienne le ramenoit dans les jardins, par les mêmes détours : — Qu'avez-vous fait? qu'avez-vous fait? ne deviez-vous pas du moins lui témoigner cette sensibilité qui, au défaut de l'amour, console, adoucit?.. elle mérite votre pitié, votre reconnoissance.... Ah! s'écrie le comte, elle mériteroit la tendresse la plus vive, je ne le sens que trop! mais, Albana, me convient-il... est-il en mon pouvoir d'écouter des transports, que sans doute Zélide est capable d'inspirer? Et quand je brûlerois d'une ardeur mutuelle; quand ses charmes se seroient emparés de mon ame : irois-je oublier mon épouse, ma religion, cette religion pour laquelle tout digne chevalier doit mourir, qui nous a appelés dans ces contrées, qui nous y fait trouver l'esclavage, le tombeau ?

Le comte et la Sicilienne se séparent frappés d'une situation si accablante, et plus incertains que jamais sur le parti qu'ils prendront dans une telle extrémité.

Gleichen retourne auprès de Léon qui lui marque son impatience d'être instruit quelles avoient pu être les suites de l'entrevue. Pour Zélide, il est impossible de se figurer l'affreux bouleversement de tous ses sens :

— Je montrerai.... je montrerai aux Chrétiens que nous les surpassons en générosité ; Albana... je saurai vaincre, surmonter cette passion... qui me coûtera la vie !... il n'importe.... qu'il soit libre ! qu'il s'éloigne pour jamais de ces climats ! que mon nom s'efface de sa mémoire ! je le dispense même du tribut de cette reconnoissance.... eh ! l'ingrat ! lui seroit-il possible de payer mon amour ?... tu es ma seule amie, mon cœur n'a jamais eu de secrets qu'il t'ait cachés.... j'aime, j'aime avec fureur, sans espoir ! tu le vois : le barbare ! il refuse le présent de ma main ! je l'eusse élevé jusqu'au trône de mon père. Il me parle de religion ! ah ! je sens, Albana.... la mienne.... pardonne, ô divin Prophète ! pardonne !... guéris donc mon cœur d'une blessure si profonde !... Albana.... je briserois ses fers, car le soudan ne me refuseroit point cette grace ; et il partiroit ! il fuiroit pour toujours de mes yeux ! encore si mes regards pouvoient quelquefois s'attacher sur les siens ! si je savois du moins qu'il est en ces lieux, qu'il respire l'air que je respire !.... Non, je n'aurai pas la force d'être si généreuse, d'être à ce point mon ennemie, mon bourreau : il restera dans les chaînes... si elles étoient rompues, à peine se ressouviendroit-il de Zélide ! c'est ainsi, Albana, qu'il récompenseroit une tendresse sans exemple ; et, de retour dans sa patrie, il se riroit de mes larmes, de mon trépas : car penses-tu que j'y puisse survivre ? Je ne me connois plus, je n'ai plus de vertu, de raison... il est donc si attaché à son culte ! il est vrai... il est vrai, le christianisme enseigne, ordonne la sensibilité !... Albana, j'en veux examiner

les principes : tu les as déja mis sous mes yeux : ta religion ne m'est point étrangère . . . je dois m'en occuper : elle est celle du comte.

Cependant Mélédin, malgré ses vues pacifiques, étoit encore forcé de relever l'étendard de la guerre. L'empereur Frédéric lui avoit fait redemander, avec beaucoup de hauteur, le royaume de Jérusalem. Le soudan répondit par ses ambassadeurs : « Qu'il ne » rejetoit pas l'amitié de ce prince ; mais qu'à l'égard » de la restitution des saints lieux, il lui étoit absolu- » ment défendu, par sa religion et sa conscience, de » le satisfaire sur cet article ». Il ajoutoit : « Que les » Sarrasins avoient la même vénération pour le *temple* » *du Seigneur*, où ils venoient de toutes parts adorer » Dieu, que les Chrétiens en faisoient voir en faveur » de l'église du Saint-Sépulchre consacrée à Jésus- » Christ ; qu'au reste, il ne demandoit pas mieux que » d'entretenir la paix, la guerre étant nécessairement » un fléau destructeur pour les deux partis. » Des pré- sens magnifiques avoient accompagné cette réponse ; on

---

*Des présens magnifiques.* On lit dans l'*Histoire des Croisades*, ouvrage d'ailleurs fait pour être oublié, ces détails : « Mélédin » lui (à Frédéric) fit présenter, entr'autres raretés précieuses » de l'Orient, une magnifique tente qu'on estima plus de deux » cent mille écus, dans laquelle, en enchérissant encore par- » dessus ce qu'on a écrit de la magnificence des anciens rois » de Perse, on avoit si parfaitement représenté le véritable ciel » dans celui de cet admirable pavillon, qu'on y voyoit les globes » du soleil et de la terre, qui par de secrets ressorts tournant » comme d'eux-mêmes tout à l'entour, gardoient exactement, par » un savant artifice, les mêmes mesures dans leurs mouvemens

prétend même que les envoyés de Mélédin s'adressèrent au pape, comme au chef d'une religion qui abhorroit le sang et les fureurs belliqueuses; et le pontife oubliant l'esprit de son état et de sa place, à la fois mauvais politique et peu digne de représenter un Dieu de bienfaisance, renvoya ces députés, sans daigner seulement les entendre, « parce que (disoit-il) il » ne vouloit avoir aucune entrevue avec les Infidèles». Si c'est parler en dévot, ce n'est pas assurément avoir le langage et les procédés d'un souverain.

Les obstacles, ce qui arrive ordinairement, ne servoient qu'à irriter la passion de Zélide; elle pleuroit sans cesse dans le sein d'Albana; elle formoit divers projets qui, bientôt détruits, la laissoient dans une indécision plus cruelle peut-être que la certitude; les représentations de la Sicilienne, ses propres réflexions, la tendresse qu'elle avoit pour son père, rien n'apportoit du remède au mal qui la consumoit.

---

» réguliers que la nature a prescrites en deux manières diffé-
» rentes à ces deux astres, qui, par cette diversité bien réglée
» de leur course, font toute l'harmonie du monde : de sorte
» que toutes les heures du jour et de la nuit étoient marquées
» dans cette tente par le cours artificiel de ces deux globes,
» aussi exactement qu'elles le peuvent être dans un cadran par
» le mouvement du soleil et de la lune. » Ce qui doit étonner plus encore que ce galimatias, c'est que ce Maimbourg, auteur de cette *Histoire des Croisades*, ait paru dans le siècle de nos meilleurs écrivains, et qu'il ait même usurpé, pendant du temps, une espèce de réputation. C'est bien après de tels exemples qu'on peut demander très-sérieusement, *qu'est-ce que la réputation?*

Léon, de son côté, accabloit Gleichen de reproches : — Vous n'avez pas daigné seulement adoucir le chagrin profond que vous causez à cette infortunée ! je le juge d'après ce que nous font entendre les fleurs. Vous avez donc résolu de nous envelopper tous dans une perte certaine? pourquoi faut-il que la princesse n'ait pas jeté les yeux sur moi? j'aurois flatté son espoir.... — C'est-à-dire que vous auriez manqué à l'honneur, que vous eussiez employé l'imposture ; la vertu..... — La vertu, interrompt Léon, cède, dans les occasions, à la nécessité... — Et vous êtes chevalier ! lui dit le comte ; et vous professez une religion ennemie du mensonge ! ... ah ! croyez que je suis le plus à plaindre des hommes ! si vous lisiez au fond de mon cœur, si vous saviez combien il est déchiré ! ... non, je ne sacrifierai point mon épouse, la foi de mes aïeux.

Zélide a une seconde entrevue avec Gleichen : dans quel piège il est surpris ! — Chrétien, je me suis consultée ; je voulois briser tes fers, t'abandonner à ton ingratitude, faire, en un mot, ton bonheur, et t'immoler le mien, souffrir éternellement, mourir pour toi : cet effort, je suis contrainte de l'avouer, est au-dessus de mes forces : il faut que ma destinée soit attachée à ta destinée. Graces aux leçons d'Albana, je suis éclairée sur ton culte, j'ai entrevu, j'ai conçu des doutes sur la religion de mes pères .... chrétien ... elle n'est point la tienne ! peut-on en avoir une autre que celle de l'objet qu'on aime? (Albana et le comte témoignent leur étonnement.) Oui, j'adopterai, j'embrasserai ta loi ; tu m'affermiras dans la connoissance de ses préceptes ; tu me feras abjurer celle qui jusqu'à ce moment

m'avoit tenue asservie à ses erreurs : sans contredit, ce sont des erreurs, puisqu'elle n'est pas ta croyance ; la vérité, je n'en doute point, est sur ta bouche, dans ton cœur; ce sera donc moi qui renoncerai... ah ! chrétien, quel aveu va m'échapper ! quel crime je commettrai ! . . . ô mon père ! mon père ! attendiez-vous ces coups de votre fille?

La princesse verse un torrent de pleurs, tombe dans un sombre accablement, se relève : — Gleichen, il n'est plus temps de balancer : si je vous promets de quitter la foi de mes ancêtres, tout pour le christianisme, de rompre vos fers, de vous suivre par-tout où vous me conduirez, me reconnoîtrez-vous pour votre épouse? je m'en rapporte à votre probité : qu'elle prononce. ( Le comte est comme frappé de la foudre : il demeure interdit. ) Vous ne me répondez point? le trouble éclate dans tous vos sens ! Zélide..... aimeroit en vain? — Non, madame, personne ne seroit insensible au pouvoir de tant de charmes.... mais.... vos bontés m'accablent.... Eh ! comment tromper la vigilance de tout ce qui nous environne? . . . Si le soudan surprend la moindre de nos démarches, songez-vous, madame, au sort qui vous attend? — Ne tremblez pas pour moi, comte, ne tremblez pas pour moi : c'est vous qui êtes l'unique objet de mes craintes... Expliquez-vous donc : êtes-vous déterminé à former un engagement... qui m'assure votre amour? je ne veux que votre parole, et je vous croirai aveuglément. Vous le voyez : il n'y a plus d'obstacles à m'opposer. Je vous sacrifie tout, Gleichen, jusqu'à ma religion, jusqu'à la nature; je quitte un père : après vous il n'y a rien dans le monde

qui me soit plus cher : ce ne sera point sans de violens combats que je m'arracherai de son sein.... mais vous êtes en proie à une émotion.... — Souffrez, madame, que je m'éloigne, pour quelques instans... je ne puis soutenir... ce que j'éprouve... — Allez, comte, vous m'apporterez vous-même votre réponse... ma vie en dépend.

Quels mots pour Gleichen ! quelle résolution va-t-il prendre ? il n'a point encore laissé échapper cet aveu qui compromettra son honneur, qui l'exposera à se rendre criminel de la plus indigne trahison. Il est près d'attenter à ses jours : — Mon Dieu ! pardonnez-moi ce forfait ! est-il un autre moyen de m'affranchir de la perfidie, du parjure ? Léon arrête son bras au moment que Gleichen s'enfonçoit une épée dans le cœur : — Où vous égare un aveugle emportement ? vous vous noircissez du crime le plus affreux aux regards de l'Être suprême ! homicide de vous-même ! et vous êtes attaché à votre religion ! — Ah ! mon ami, je suis dans un précipice épouvantable : il n'y a que la mort qui puisse m'en retirer ! à quelle décision, Léon, m'arrêterai-je ?

Albana, à la faveur d'un voile qui la cachoit à tous les yeux, se rend auprès des deux esclaves : — Comte, vous êtes tous perdus : Mélédin, irrité contre nos princes qui lui ont déclaré la guerre, a juré d'exterminer tous les Chrétiens qui sont en sa puissance : l'ordre est donné. L'ordre est donné ! s'écrie Gleichen. — Oui, c'est après-demain que cette sanglante proscription doit s'exécuter. Zélide m'envoie vers vous : elle a su gagner, à force de prières et de dons, quelques-uns des émirs : ils doivent faciliter à nos

compatriotes les moyens d'une évasion... mais vous comprenez à quel prix cette grace est accordée : nous fuyons avec vous; Zélide n'exige que votre promesse : débarqués en un endroit sûr, loin des périls qui nous entourent, vous lui donnerez votre main, et elle renonce à sa religion pour embrasser la nôtre.... Comte, vous le voyez, il ne s'agit plus d'hésiter, le temps presse, les heures volent, et la princesse attend votre réponse.

Gleichen se prosterne, et prend le ciel à témoin de la nécessité cruelle où il est réduit. Il s'adresse à la Sicilienne : — Vous connoissez mes liens; mais, excepté l'amour, la princesse aura tous mes sentimens : dites-lui, Albana, que j'ai promis... Grand Dieu! je suis donc forcé, pour sauver la vie à tant de braves chevaliers, de recourir au parjure! Vous savez..... vous savez que le soin de mes jours ne m'arracheroit pas ce serment..... que je ne puis satisfaire. Allons, Albana, je suis déterminé à ployer sous un sort inflexible!... Léon, vous ne me reprocherez plus vos malheurs.

Léon et Albana avoient beaucoup moins de scrupule et de délicatesse que Gleichen. D'ailleurs, dans ces temps peu éclairés, où le fanatisme aveugloit les esprits, on s'imaginoit devoir employer tous les moyens pour opérer une conversion : on n'en rejetoit aucun : ils étoient, en quelque sorte, consacrés par le motif. La Sicilienne brûloit de revoir son pays, de retourner au culte de ses pères, et elle se cachoit qu'elle abusoit de la confiance du soudan, qu'elle arrachoit une fille du sein paternel, qu'elle se rendoit coupable de la plus

lâche des trahisons. Il n'y avoit que le comte qui envisageât cette action sous ses véritables traits ; mais on lui remettoit sans cesse devant les yeux le péril imminent des captifs chrétiens : il falloit qu'il s'immolât, pour ainsi dire, à leur salut.

L'instant est donc arrivé où la princesse s'occupe des préparatifs de sa fuite : elle abandonne pour toujours son rang, son pays, son père, son père dont elle étoit adorée. A cette idée, elle est prête à triompher de sa passion : — Quoi ! mon père ! tu m'as encore aujourd'hui ouvert tes bras ! tu m'as pressée contre ton sein : tu m'as dit, avec cette tendresse qui augmentoit tous les jours : « Ma fille... ma fille ! je ferai tout pour » toi ; tu partageras mon trône : il sera ton héritage... » Et voilà celui que je trahis ! . . . à qui je perce le cœur ! demain, quand ses yeux se rouvriront à la lumière, il ne me reverra plus ! . . jamais . . . jamais. . . Non, je ne me séparerai point de ce cher auteur de ma vie. Que Gleichen parte ! qu'il s'éloigne ! qu'il soit libre ! qu'il aille en d'autres lieux insulter à ma foiblesse ! . . .

La princesse a renoncé à son projet : ses mains se refusent aux apprêts de son départ : — Je resterai. . . je mourrai... et Gleichen... Albana, il va donc m'être enlevé !... O cruel amour ! cruel amour ! que tu me déchires ! expirons dans nos larmes ! je n'ai plus d'autre espérance que la mort !.. Albana, tu diras au soudan, quand demain il trouvera sa fille sans mouvement, sans chaleur, incapable de sentir ses caresses . . . tu lui raconteras tous mes malheurs, tous mes égaremens, que j'avois foulé aux pieds, pour un inconnu, pour un esclave, pour un chrétien, jusqu'à ma religion, jusqu'à

mon amour pour lui; qu'il connoisse tous mes crimes, car je suis la plus coupable... la plus malheureuse des femmes! Ah! Gleichen, Gleichen! quel génie ennemi de mon bonheur, de ma tranquillité, t'a envoyé dans ces climats? Que je les paie cher, ces chaînes dont une victoire trop funeste a chargé tes mains! Gleichen, je t'adore.... Mon unique amie, on n'a jamais aimé avec la fureur que j'aime : c'est une flamme dévorante qui est allumée dans mes veines; toute mon ame est remplie du comte, est consumée d'un feu que le trépas même ne pourra éteindre; oui, dans le tombeau, je l'idolâtrerai encore : il n'est pas possible que ce sentiment s'anéantisse : et .... il va fuir de ces lieux! du moins, pour la dernière fois, qu'il voie tout mon amour, tout mon supplice!

Zélide étoit disposée à le vaincre, cet amour si violent, si tyrannique. Gleichen, presque expirant, soutenu par Léon, s'offre à sa vue : — Eh bien! comte, vais-je vous suivre, mon sort sera-t-il lié au vôtre? puis-je compter sur votre reconnoissance . . . sur votre tendresse? il n'y a que ce sentiment qui puisse récompenser... tout ce que je fais pour vous... Ah! Chrétien, aime-t-on ainsi dans ton Europe? Léon prend la parole : Oui, madame, le chevalier est impatient d'associer sa destinée à la vôtre . . . il vous engage.... Gleichen balbutie quelques mots mal articulés; le Grec l'interrompt en lui lançant un regard qui l'avertissoit de se contraindre. — Son état, madame, ne lui permet pas de se livrer aux protestations dont il brûle de consacrer sa promesse; une indisposition subite l'a jeté dans ce trouble, dans cet accablement... Ses jours seroient-

ils en danger? s'écrie la princesse. Ah! madame, lui dit le comte d'une voix presque éteinte, quelle récompense en effet pourroit acquitter un semblable bienfait? vous brisez les fers de tant de braves chevaliers!

Zélide alloit reprendre : un esclave vient annoncer à la Sicilienne que tout étoit prêt pour cette fuite, que mille obstacles pouvoient traverser. La princesse, en tournant les yeux vers les lieux qu'habitoit son père : — C'en est donc fait, ô mon père! ta fille te trahit, t'abandonne, te quitte... pour toujours!... Gleichen, je t'aime assez pour ne pas te soupçonner. C'est ton épouse qui vole sur tes pas, qui recevra le baptême, et ta main... (elle aperçoit une sorte d'émotion que laisse échapper le chevalier.) Gleichen, je me repose sur ta probité, autant que sur ton amour... Partons. O Dieu des Chrétiens, sois garant de sa parole!

Ils gagnent la mer : un navire les attendoit. Tous ces prisonniers, délivrés par Zélide, tombent à ses genoux, et bénissent sa générosité : la princesse leur apprend qu'elle a eu recours à la feinte, pour obliger Gleichen à se décider : — Non, Chrétiens, mon père n'avoit point formé le projet cruel de vous ôter la vie : il connoît trop la véritable grandeur, les droits de l'humanité, pour se souiller d'une atrocité semblable; je voulois déterminer votre compatriote à s'éloigner d'un séjour qui m'est devenu étranger : c'est le pays de Gleichen qui sera ma patrie, et je brûle d'y être rendue. Mes amis, je suis chrétienne, et je serai sa femme.

Le chevalier, pendant toute la traversée, se montre plongé dans une mélancolie mortelle; quelquefois il

paroissoit agité, il étoit prêt à tout révéler à Zélide. Dans un moment où la princesse reposoit, il court à Léon, qu'il trouve avec la Sicilienne : — Cruels! êtes-vous contens? ai-je bien rempli vos perfides suggestions? Voilà donc où vous avez amené un chevalier! à trahir la probité, l'honneur, la religion; car je l'offense, cette religion de vérité, en me servant de l'artifice, du mensonge, du mensonge si bas, si vil, si dégradant pour un rejeton des Swartzbourgs! Elle dort, cette victime de vos indignes conseils! elle dort, tandis que je veille déchiré par tous les remords, éprouvant le supplice le plus cruel, en horreur à moi-même; et c'est à ce prix que nos chaînes ont été brisées!

Ils sont enfin débarqués. Zélide n'a plus rien à craindre; elle n'a plus qu'à vivre pour l'amour. Ils ont atteint des rivages où l'étendard de la croix étoit arboré; le croissant s'est perdu à leurs regards; une amante, consumée de sa passion, n'attend plus que le moment de recevoir le premier sceau de notre foi, et de marcher à l'autel: — Comte, je touche donc à l'instant heureux où la fille de Mélédin va se glorifier de porter le nom de votre épouse! Hélas! vous me tiendrez lieu de tout, d'un père..... d'un père que je regretterai toujours bien plus que la grandeur suprême, où ses bontés, où mon rang, m'appeloient.... cher amant! je vous ai tout sacrifié! (Albana et Léon étoient auprès de la princesse.) Gleichen court se précipiter à ses pieds : — Femme adorable! vous méritez sans doute tous les hommages, l'amour le plus vif, le plus tendre, le plus pur, le plus passionné... Croyez

que je suis sensible, que l'ingratitude n'entrera jamais dans mon ame : mais contemplez l'étendue de tous mes malheurs... (Le Grec et la Silicienne veulent l'empêcher de poursuivre.) Tous vos efforts sont inutiles; il y a trop long temps que vous enchaînez un aveu...il est temps de révéler... madame, apprenez..... Princesse, on m'a forcé de vous en imposer... je ne suis point libre de vous donner ma main : — Que dites-vous?... ô ciel! ciel! — Madame, une épouse... je suis marié. — Vous êtes marié? — Oui, madame, je ne puis plus disposer de ma foi : elle est toute à une femme qui a reçu mes sermens... — Gleichen!... vous êtes marié? — Voilà, ma divine bienfaitrice, la cause de mon trouble, de cet embarras qui m'accabloit en votre présence; il s'agissoit de la liberté, de la vie de mes braves concitoyens, qu'on me représentoit près d'être égorgés : s'il n'y eût eu que la mienne à sauver, croyez, madame, que je n'aurois point hésité; j'eusse préféré sans doute la mort à la douleur de recourir à l'imposture, de vous tromper, d'abuser de cette tendresse... dont je sentirois tout le prix.... — Vous avez une épouse?... eh! quel sort m'est donc réservé?... barbare! remène-moi aux lieux d'où tu m'as arrachée sur la foi d'un amour que je ne devois point écouter! punis-moi de cet amour qui fait aujourd'hui mes malheurs, ma honte, mon désespoir... qu'on ne me parle plus, non, qu'on ne me parle plus de ta religion! c'est la religion du parjure, de la trahison la plus noire, la plus abominable! j'y renonce, je l'abjure à jamais!... Ah! mon père! mon père! voilà donc où ma foiblesse, mes égaremens, mes crimes m'ont conduite; oui, mes

crimes! je les ai tous commis en m'attendrissant sur ton infortune, en brûlant d'un feu... ma mort l'éteindra!...

Aussitôt elle tire son poignard, veut se l'enfoncer dans le sein. Gleichen lui arrêtant le bras : — Qu'allez-vous faire? Zélide... Zélide!... écoutez-moi, daignez... vous serez, après mon épouse, ce que j'aurai de plus cher... n'en doutez point : la sensibilité, l'amitié, tous les transports, tous les témoignages de la reconnoissance la plus tendre, la plus vive... — Ah! cruel, est-ce là de l'amour? il n'y avoit que ce sentiment qui pût payer tous les miens, qui fût digne d'une ardeur..... non, barbare! il n'y en eut jamais de semblable.... Tu veux m'empêcher de me débarrasser d'une vie qui m'est odieuse? eh! ta perfidie ne me poursuivra-t-elle point, ne m'assassinera-t-elle pas à chaque instant, en tous lieux? que je vive! c'est pour me faire souffrir davantage, pour me déchirer le cœur... Tu as raison, tu as raison d'y porter les supplices, la mort : il n'est que trop coupable! il est plein de toi, ingrat; et tandis que je t'adore... que je meurs de mon amour, que je t'ai immolé ma réputation, mon honneur, mon père, que je me suis mise à ta place d'esclave, tu cours dans les bras d'une rivale... laisse-moi donc rejeter une affreuse existence, ou si cette épouse si fortunée, qui sera si glorieuse de ma douleur, te permet un sentiment de pitié, promets-moi de me percer ce sein... d'où

---

*Elle tire son poignard.* C'est un des usages orientaux : les femmes portent à leur ceinture un poignard, qui souvent est enrichi de pierres précieuses.

je ne pourrai jamais bannir ton image... hélas ! en expirant de tes coups, je bénirai mon trépas... ce sera la seule marque de reconnoissance que tu m'auras donnée !

Cette victime de l'amour, objet sans doute de compassion, s'abandonnoit à toutes les fureurs du désespoir : elle inondoit la terre de ses larmes ; elle étoit en proie à des mouvemens convulsifs ; Gleichen la tenoit dans ses bras : elle ouvre un œil presque éteint : — Tu me tiens contre ton cœur !... eh ! je n'y puis donc trouver que de la pitié !... de la pitié ! ... punis-moi, te dis-je ; frappe ! ôte-moi la vie ! déchire ce cœur sous mille coups ! il ne m'est plus possible de soutenir ce fardeau !

On prodiguoit à la princesse tous les secours qui pouvoient la ranimer : elle étoit tombée dans un anéantissement mortel. Gleichen ne la quittoit point ; il étoit près de mourir avec elle ; il accabloit Albana et Léon des plus vifs reproches : — Malheureux ! jouissez de votre ouvrage ! à quel prix recouvrons-nous la liberté ! ah ! que ne suis-je encore chargé des fers de Mélédin ! quel spectacle ! la beauté, la jeunesse, la vertu, la confiance, le cœur le plus généreux, le plus tendre : voilà ce que nous avons eu la barbarie de tromper, d'immoler !

L'état du comte ne différoit guère de celui de Zélide ; cette infortunée reprend les sens, et s'adressant au chevalier, de ce ton qui porte au fond de l'ame l'attendrissement le plus touchant : — Je me soumettrai à mon sort. C'est à moi de me sacrifier... Gleichen... puisqu'il le faut, puisque mon amour m'humilie jusque-là, je

reconnoîtrai ma rivale, je partagerai votre cœur, je serai votre seconde épouse... à ce prix, refuseriez-vous de m'aimer?

Dans quel nouvel accès de désespoir retombe la malheureuse Zélide, quand la Sicilienne et Léon lui apprennent qu'un des premiers préceptes de notre loi est d'interdire la pluralité des femmes, qu'elle est inflexible, qu'il n'y a point d'exception à cet égard! — Je suis donc privée de toute espérance! eh! pourquoi s'obtineroit-on à vouloir que je vive? c'est-là la sensibilité des Chrétiens!.... De grace, je vous en conjure, ne me retirez pas le moyen, le moyen unique de me délivrer de tant de maux! Votre religion seroit-elle assez barbare pour me défendre encore ce seul adoucissement? Et elle se précipite sur Albana, pour lui reprendre son poignard, que celle-ci lui avoit enlevé : ses efforts sont inutiles. Le comte ne cessoit de lui répéter que ses jours lui étoient plus chers, plus précieux que les siens : elle ne répondoit que par de sombres gémissemens, par des torrens de larmes; souvent elle attachoit sur Gleichen ses beaux yeux chargés de pleurs : eh! que ne lui disoient-ils pas? Zélide réunissoit tant de charmes! Cependant le comte, pénétré de l'esprit de la chevalerie, qu'on pouvoit appeler la profession de l'honneur même, avoit su ne point abuser de la foiblesse d'une femme que son malheur, son rang, sa confiance, l'humanité, sembloient lui ordonner de respecter; Zélide paroissoit être sous la sauvegarde de cette *loyauté* héroïque dont nous avons perdu jusqu'au souvenir.

Elle succomboit à l'abattement qui accompagne la

profonde douleur; Gleichen venoit de la quitter : il rentre avec précipitation; on lisoit sur son visage l'impatience de s'exprimer : — Madame... divine Zélide, quand j'ai à pleurer une femme qui méritoit ma tendresse, il me reste du moins la consolation d'empêcher que ma bienfaitrice ne la suive au tombeau. J'ai rencontré sur le port un commerçant de nos contrées... il m'assure que mon épouse n'est plus! La princesse s'écrie : Vous recevriez ma main! Et à l'instant sa beauté renaît comme une fleur près de se flétrir, et qui tout-à-coup auroit repris sa fraîcheur et son éclat.

Gleichen entre dans les détails de cette nouvelle si inattendue. Léon et la Sicilienne recommandent à la princesse de laisser au comte les premiers instans qu'il doit aux regrets qu'exige la perte de sa femme : cette ame où respiroient, si on peut le dire, la candeur, la vérité même, se fait violence; elle obéit enfin aux lois prescrites par le sentiment et par l'usage : mais elle ne cessoit de se représenter et d'offrir à la Sicilienne et à Léon le moment où elle marcheroit à l'autel; ses regards, son ame entière, étoient attachés sur ce tableau; elle n'étoit remplie que de cet instant, qui ne pouvoit arriver assez tôt. Nous l'avons observé déja : les femmes asiatiques éprouvent dans leurs moindres desirs un emportement que les femmes de nos contrées ne peuvent même imaginer : c'est dans ces climats dévorés du soleil, que les poëtes ont été fondés à prêter un flambeau à l'Amour.

Gleichen, de son côté, se montroit bien différent de ce qu'il avoit été jusqu'alors : on voyoit sur son front, à travers les ombres du chagrin, percer, en quelque

sorte, un rayon consolateur; il adoroit encore son épouse, il la regrettoit avec sincérité : mais, il le faut avouer, l'aspect d'un objet enchanteur tel que Zélide, pouvoit mêler quelqu'adoucissement à sa peine : il étoit si tendrement aimé! il avoit tant d'obligations à acquitter! Zélide, en un mot, étoit si belle! peu d'époux, à sa place, même les plus fidèles, eussent combattu difficilement tant de séductions réunies!

Ils sont à Venise. Enfin, s'écrie Gleichen, il m'est permis de donner tous mes sentimens à ma chère Zélide! c'est à présent que je puis payer son amour de tout le mien! eh! quel amour vais-je lui vouer? toujours à ses pieds, toujours l'adorant après le Dieu que je sers, comme ma seconde divinité, mon cœur sera son temple; son époux, son amant, son esclave le plus soumis, charmante, adorable Zélide, voilà ce que je serai jusqu'au dernier soupir.... idole de mon ame, reçois tous mes sermens!

Il est impossible de se figurer la joie, tous les transports, l'ivresse où s'abandonnoit la fille de Mélédin; il n'y a que les cœurs capables d'aimer passionnément, auxquels il soit permis de concevoir quelque idée de cette situation. Pourquoi les expressions sont-elles si fort au-dessous du sentiment? nous l'avons dit plusieurs fois : que l'amour n'a-t-il son langage particulier!

La princesse se condamnoit elle-même aux yeux de la raison, quand elle se soumettoit à son examen : la décence sans doute exigeoit qu'on attendît quelque temps pour former cette union si précipitée; mais Zélide étoit jeune, étoit vraie, et elle aimoit. Encore une fois, l'ingénuité n'ignore-t-elle pas les convenances? Tout

ce qui regardoit sa rivale lui étoit étranger; elle ne voyoit que son amour et Gleichen : après tous les sacrifices qu'elle lui avoit faits, auroit-elle pu effectivement ne pas desirer de lier au plus tôt sa destinée à celle de son amant?

Le comte s'occupe des préparatifs de l'engagement sacré qui devoit sceller la conversion de Zélide; Albana, le même jour, se purifioit de son apostasie, et retournoit publiquement à la foi de ses pères. Le mariage de la princesse avec Gleichen ne tarderoit pas à suivre cette auguste cérémonie. C'est le doge même que la république nomme pour tenir la fille du soudan sur les fonds baptismaux, et consacrer cette espèce de victoire remportée sur le mahométisme. Jamais Venise n'avoit vu un plus beau spectacle. Les chevaliers délivrés par la princesse, avec leurs chaînes dans les mains, prêtoient un nouvel éclat à cette fête. La pompe augmente le triomphe de la beauté. D'ailleurs comment Zélide ne se fût-elle pas montrée dans tout l'appareil de ses charmes? elle touchoit à l'instant qu'elle alloit s'unir à l'objet de tant de sacrifices; embrasser la religion de son amant, c'étoit, pour ainsi dire, lui donner de nouvelles preuves de sa tendresse, lui soumettre son esprit, son ame : car l'amour peut-être n'avoit pas nui à la conviction dont Zélide se disoit pénétrée; aussi eut-elle peu de peine à regarder sa religion comme une source d'erreurs, et l'ouvrage de la politique et de l'imposture. Quand elle vint à prononcer ses vœux : Oui, s'écrie-t-elle, je promets de reconnoître dans tous ses dogmes la loi des Chrétiens: elle m'ordonne d'être attachée à mes devoirs d'épouse,

de jurer à Gleichen une fidélité, une tendresse inviolable, de l'aimer toujours : il ne peut être une autre religion; je suis chrétienne, dit-elle avec transport, et je brûle de couronner cet engagement en donnant ma main à celui qui me dessille les yeux, et qui m'éclaire sur le culte véritable.

Tous les regards étoient fixés sur la princesse; elle sort de Saint-Marc, accompagnée d'Albana, au milieu des applaudissemens. Le comte partageoit l'ivresse de cette jeune beauté; à peine se trouve-elle seule avec lui, elle court dans ses bras : — J'ai donc adopté une religion qui me commandera de t'aimer? ah! penses-tu, Gleichen, que j'aie besoin de ses ordres sacrés pour te conserver mon amour? Notre hymen va donc suivre cette fête! je serai à toi! Rien, me dis-tu, ne peut rompre ces nœuds: et je régnerai seule sur ton cœur! il sera à moi tout entier! c'est une des institutions du christianisme qui me sera la plus chère! Comte, qu'il est doux d'être assujettie à de semblables obligations!

On touchoit au jour marqué pour le mariage : cette cérémonie étaloit encore plus de magnificence que celle du baptême; l'autel étoit prêt à recevoir les sermens des deux époux; la princesse se livroit à toute sa joie : pour Gleichen, il ne pouvoit se pardonner d'oublier, en quelque sorte, le premier objet de sa tendresse; il voyoit sa femme se relever du tombeau, il l'entendoit, au fond de son cœur, accuser ces nouveaux liens, qui se formoient, pour ainsi dire, sur sa cendre à peine refroidie. D'un autre côté, que de bienfaits l'enchaînoient à Zélide! n'étoit-ce pas elle qui avoit

brisé ses fers, ceux de ses compatriotes, qui le rendoit à sa liberté, à sa patrie, à ses enfans que bientôt il presseroit dans ses bras? et peut-être penchoit-il à croire que l'amour n'avoit pas la moindre part à cette détermination de prendre une seconde épouse : le cœur humain est si difficile à pénétrer! et lui-même il se plaît souvent à s'en imposer. Le comte, au reste, eût mis tous ses soins à cacher le trouble qu'il auroit pu éprouver.

On étoit en chemin pour se rendre au temple; le peuple ne se lassoit pas d'admirer Zélide, de se récrier sur ses graces, sur cet enchantement, qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'environnoit de toutes parts; mille applaudissemens se faisoient entendre; on venoit lui présenter des corbeilles de fleurs; on en semoit sur ses pas. Un inconnu accourt, fend la presse, et cherche à pénétrer jusqu'à Gleichen. Cet homme annonçoit sur son visage une sorte d'émotion : Seigneur chevalier, dit il au comte, qu'allez-vous faire? qu'allez-vous faire?... daignez m'entendre... suspendez la cérémonie... — Comment? et de quel droit?... — Seigneur, quand vous m'aurez entendu, vous serez le premier à justifier une démarche qui vous paroît indiscrète; mais... hâtez-vous : donnez vos ordres... que tout soit interrompu! je ne vous demande qu'une grace : accordez-moi un moment de conversation!

Gleichen, désespéré d'un contre-temps si peu prévu, cède cependant aux sollicitations, aux instances répétées de l'étranger. Zélide et toute l'assemblée retournent sur leurs pas, frappées d'un délai dont on cherche en vain à deviner la cause.

L'étranger est donc entré dans un appartement avec Gleichen : ils sont seuls. Seigneur, lui dit l'inconnu, vous allez me remercier : je vous épargne des sermens... que vous ne pourriez remplir, des nœuds qui auroient été bientôt rompus... — Expliquez-vous... parlez... — Votre épouse est vivante... — Ma femme respire! — Et c'est elle-même qui m'envoie en ces lieux. Un bruit sourd s'est répandu en Allemagne que vous aviez recouvré votre liberté.... — Mon épouse vit? — Oui, seigneur, le chagrin où la plongeoit votre esclavage l'avoit presque entraînée aux marches du tombeau : la nouvelle même de sa mort s'étoit répandue pendant plusieurs jours; sans doute son amour pour vous et pour ses enfans l'a rappelée à la vie; en un mot, elle respire, et j'ai été chargé de sa part de parcourir ces rivages; elle attend que je lui donne des nouvelles; elle brûle d'en recevoir, d'être instruite de tous les détails de votre situation... on avoit dit d'abord que vous aviez perdu la vie, les armes à la main..... — C'en est assez, interrompt Gleichen, retirez-vous, et que personne ne sache le sujet de notre entretien particulier... — Je retourne à l'instant en Allemagne... — Différez de quelques jours.... Vous porterez une lettre à mon épouse.

Quelle révolution subite, imprévue! quel bouleversement dans l'ame du malheureux Gleichen! tout son amour pour sa femme s'est réveillé, et il ne sauroit pourtant étouffer ses sentimens pour Zélide; il ne voit des deux côtés que le malheur, l'injustice, l'infidélité, le crime : comment annoncer à sa bienfaitrice, à cette femme adorable par ses charmes, par son

cœur, un changement dans sa destinée aussi affreux ?

Il étoit dans un accablement inexprimable, et peut-être se fût-il donné la mort, si Zélide, déja livrée à la crainte, comme si elle eût pressenti l'horrible catastrophe, ne fût accourue auprès de Gleichen : Quel motif, comte?.. vous me paroissez troublé, consterné... une pâleur mortelle répandue sur votre front!... ah! parlez... dites : quelque danger vous menace!... mon cher comte!... mon cher époux!... — Zélide... gardez-vous... ne prononcez point ce nom, ne prononcez point ce nom!... — Vous me le refuseriez... au moment... Gleichen.... — Oui... plus de nœuds entre nous que ceux de la reconnoissance, de l'amitié!.... Zélide.... je ne puis vous conduire à l'autel.... mon épouse.... — Eh bien?..... eh bien?..... — Mon épouse est vivante.

Il court à la princesse, qui, à ce mot, avoit été frappée comme d'un coup de foudre; elle ne parle plus, elle ne voit plus, elle n'entend plus ; on la transporte expirante dans son lit ; Gleichen, Albana, et Léon restent à ses côtés. Eh! dans quel état horrible étoit le malheureux chevalier! il n'envisageoit de toutes parts qu'un immense précipice où il tomboit englouti ; ses yeux se tournoient continuellement sur la princesse : il s'écrie du fond de son ame surchargée d'une sombre douleur : Voilà donc ma victime!

Zélide étoit expirante; les médecins sont appelés : ils déclarent qu'il n'y a plus d'espérance; ils ont enfin prononcé son arrêt. L'infortunée ne proféroit pas une parole : quelquefois elle repoussoit le comte avec une

espèce d'horreur; quelquefois elle lui tendoit la main; il ne lui échappe, au bout de trois jours, que ces mots, accompagnés du cri le plus touchant et le plus lugubre, et en levant un œil presque éteint sur Gleichen: — C'est vous qui m'avez trahie! Ensuite elle retombe dans un silence de mort: on n'attendoit plus que sa fin; le comte étoit à genoux près de son lit; il tenoit une de ses mains, qu'il inondoit de ses larmes, et paroissoit prêt à rendre avec elle le dernier soupir.

L'amour, l'amour, sans doute, qui avoit entraîné Zélide au tombeau, par une sorte de miracle, semble venir l'en retirer: elle rouvre une paupière appesantie: — Je vis encore!... et pour quelle destinée!... je ne serai point votre épouse! Ce sont les seules expressions qu'elle ait la force de prononcer; ensuite elle les répète à chaque instant; elle se relevoit et retomboit sans cesse dans son profond accablement.

Quelles étoient les souffrances de Gleichen? doit-on entreprendre de peindre son désespoir? il n'existoit point sur la terre de créature plus malheureuse!

Zélide est revenue à la vie, si l'on peut appeler ainsi un état qui approchoit du néant; elle continue pourtant à garder un silence morne, et qui faisoit à chaque instant trembler pour ses jours; il n'y avoit que le comte qui pût la forcer à prendre quelque nourriture; ses regards sembloient se refuser à la clarté; on ne l'entendoit pas même se plaindre.

On a résolu de prendre le chemin de l'Allemagne. Gleichen fait part de son retour à son épouse, sans lui parler de Zélide: il charge de sa lettre le même exprès qui étoit venu, par un rapport inattendu, changer

tout-à-coup sa situation. Il lui recommande même, avec menace de le punir s'il est indiscret, de cacher à sa femme l'événement dont il a été le témoin.

Léon et Albana ne pouvoient se séparer de Gleichen et de la princesse. — Où me conduisez-vous? s'écrie-t-elle, s'arrachant à son anéantissement lugubre: est-ce pour connoître une rivale, pour m'exposer le spectacle de son bonheur, pour lui offrir celui de mon désespoir? ne suis-je pas assez digne de compassion? la fille de Mélédin va être le jouet du mépris, de l'insulte! Le comte s'efforce de la calmer : — Pensez-vous, madame, que par-tout où je serai, vous n'aurez pas un appui, un vengeur de vos droits?... Soyez assurée qu'on vous rendra tous les respects, tous les honneurs dus à votre rang, à votre beauté, à vos vertus, à cette ame céleste qui vous prête encore de nouveaux charmes. — Gleichen.... je ne serai point votre épouse! — Princesse... ma femme... — Arrêtez : épargnez à mon oreille, à mon cœur, à mon cœur, ce nom qui l'assassine... que ne me laissez-vous en ces lieux? que ne m'abandonnez-vous à mon sort cruel, horrible! hélas! j'ai si peu de temps à vivre!... étoit-ce à vous, Gleichen, de me trahir?

A chaque instant, l'ame du comte étoit percée de nouveaux traits. Sous quel aspect présentera-t-il Zélide à son épouse? doit-il lui ouvrir son cœur, lui montrer tout ce qu'il doit à la princesse, à quel prix il recouvre sa liberté? il sera dans les bras de sa femme, au sein de ses enfans, de sa famille; et, d'un autre côté, quel tableau, quelle image déchirante, pour la fille du soudan, pour une amante qui meurt de son

amour ! est-ce ainsi qu'il acquittera sa reconnoissance, un autre sentiment peut-être plus vif, plus tendre? Et il y a tout lieu de croire que Gleichen avoit de la peine à se l'avouer : la comtesse assurément lui étoit chère; mais, on ne sauroit trop le redire, Zélide étoit si digne d'être adorée! si le comte avoit eu deux cœurs, la princesse sans doute en auroit possédé un tout entier.

Cependant le voyage s'avançoit, et les transports divers de Gleichen et de Zélide prenoient plus d'empire, excitoient dans l'un et l'autre plus de trouble, d'agitations, de ces bouleversemens d'ame qui ne permettent point qu'on s'arrête à aucune décision. Dans la multitude des situations orageuses que nous offre l'histoire du cœur humain, peut-être ne s'en est-il jamais trouvé de semblable.

Le comte a revu enfin son château ; il avoit laissé la princesse, à quelques lieues, avec Albana et Léon, dans le dessein de prévenir son épouse, et de lui apprendre tout ce qui concernoit la fille de Mélédin ; d'ailleurs elle étoit languissante, et elle-même redoutoit l'instant fatal qui lui feroit voir une rivale.

Alix (c'est le nom de la comtesse) étoit accourue se jeter dans les bras de Gleichen, sans pouvoir s'exprimer ; ses deux enfans avoient aussi volé dans son sein ; il est baigné des larmes de la nature et de l'amour ; il goûte tout le plaisir dont peut s'enivrer un époux, un père rendu à sa famille après une si longue absence et une continuité de traverses ; on baise l'empreinte de ses fers; on bénit le jour où il est rentré dans sa patrie, parmi les siens. Gleichen n'avoit encore rien dit au sujet

sujet de Zélide; il attend qu'il soit seul avec la comtesse : le moment est arrivé.

Alix étoit du petit nombre de ces ames choisies, également susceptibles de la vivacité et de la délicatesse du sentiment; l'absence, loin d'affoiblir son amour, lui avoit prêté peut-être encore plus de force; elle chérissoit, dans le comte, son mari, son ami, ses enfans, et elle le possédoit, après l'avoir pleuré plusieurs années, après avoir cru qu'il étoit dans le tombeau : pouvoit-elle assez lui témoigner sa joie, son ivresse, le combler de ces caresses innocentes, dont le désintéressement augmente la douceur et le charme? — C'est vous, cher comte! c'est vous, mon bien-aimé! hélas! que mes yeux vous ont donné de pleurs! mon ame a toujours été remplie de vous seul! La douleur a sans doute altéré mes traits : vous ne retrouvez point cette Alix qui offrit à vos regards quelques agrémens : mais, Gleichen, mon cœur, mon cœur est toujours le même... Et vous êtes-vous rappelé quelquefois une fidèle épouse..... une amante?... je la suis toujours... je la suis toujours... Vous soupirez!

Gleichen s'empressoit de la rassurer, mais il ne pouvoit s'en imposer sur ces soupirs qui lui échappoient : c'étoit en vain qu'il éloignoit la vérité, elle s'écrioit au fond de son ame; elle lui reprochoit, en quelque sorte, une espèce de partage : il devoit son cœur tout entier à sa femme, à une épouse aussi tendre; et comment se seroit-il dissimulé qu'une autre lui inspiroit des sentimens qu'il redoutoit d'approfondir? il cherchoit à écarter l'image de la princesse : — Tu goûtes donc, ma chère Alix, quelque plaisir à me revoir? — Quelque

plaisir? Gleichen, que tu exprimes mal mon bonheur, mon ravissement! ah! j'aurois donné cent fois ma vie pour jouir de la consolation de te voir un instant, un seul instant! juge de mes transports : tu ne quitteras plus le sein de ta famille; tu ne t'arracheras plus de mes bras pour aller affronter de nouveaux dangers... tu ne vivras que pour moi, pour nos enfans.... eh! peux-tu assez m'aimer? — Alix, tu ne demandes point par quel miracle mes chaînes ont été brisées? ce n'est pas l'ouvrage d'une rançon.... c'est celui.... Il s'arrête à ce mot : Alix ne le laisse point achever : — Quelle que soit la main qui aura fait tomber tes fers, elle me sera chère, tu n'en saurois douter : ton libérateur sera un Dieu pour moi. — Il t'inspireroit de la reconnoissance? — Après toi assurément, après mes enfans, ce sera le mortel sans contredit que j'aimerai davantage... — Alix... et si cet être si généreux, si bienfaisant, à qui je dois bien plus que la vie, la suprême félicité de revenir dans mes foyers, d'être dans ton sein, dans celui de nos parens; si cette créature céleste, à qui j'ai tant d'obligations, étoit de ton sexe... Une femme! interrompt la comtesse émue.

Gleichen lui raconte avec rapidité son histoire : il est redevable de sa liberté à la fille du soudan. — Et.... sans doute, interrompt Alix d'une voix tremblante, c'étoit l'amour?... Le comte rejette la dissimulation : il n'a point recours au mensonge; Alix a enfin appris que son mari étoit aimé d'une autre : — Ah! Gleichen! Gleichen! aimoit-elle autant que moi?

Son époux croit adoucir les coups qu'il vient de lui p[illegible]ter, en prenant le ciel à témoin que la tendresse de

Zélide a toujours été une flamme pure et sans retour, qu'il n'avoit payée que de la plus vive reconnoissance; et le comte n'en imposoit point, il rendoit hommage à la vérité. — Il n'importe, s'écrie la comtesse après être restée quelque temps dans une profonde rêverie : je ne saurois haïr ma rivale : elle est ma bienfaitrice, ma suprême bienfaitrice! — Vous sentiriez-vous le courage, poursuit Gleichen, de supporter sa vue, si le ciel l'offroit à vos regards?... Alix, m'aimerois-tu assez pour vouloir la connoître, pour devenir son amie? Sa femme, après encore un moment de silence. — Je t'immolerois mon amour même, si ce sacrifice t'étoit nécessaire; et tu demandes si je soutiendrois la présence de Zélide?

Le comte se précipite aux genoux d'Alix, entre dans tous les détails, ne lui en cache aucun : — La fille du soudan est mourante; le desir de briser les fers de mes compatriotes, de voler dans tes bras, m'a fait me souiller d'un artifice, d'une bassesse indigne d'un chevalier : Zélide m'a rendu la liberté, a suivi mes pas, dans l'espérance qu'un prompt hymen nous uniroit : elle m'a sacrifié jusqu'à sa religion : elle est chrétienne; elle expire la victime de mon imposture et de sa tendresse : elle sait qu'une autre a ma main et mon cœur. C'est à toi d'adoucir sa peine, et j'attends ce suprême effort de ta générosité, de la grandeur de ton ame : je l'ai laissée près de ces lieux; elle va enfin paroître, se montrer à ta vue avec deux autres captifs dont elle a aussi rompu les fers.

On ne peut se figurer le bouleversement des sens de l'infortunée comtesse : la générosité, la noblesse de sentiment, l'amour qui est si personnel, la déchiroient

tour-à-tour : elle rappelle toutes ses forces; elle est obligée de se dire, de se répéter, que, sans Zélide, le comte ne lui auroit été jamais rendu, qu'il eût terminé ses jours dans l'horreur de l'esclavage : — Oui, je la verrai, et, je ne crains pas de l'assurer, je l'aimerai... Gleichen, es-tu content? Zélide est-elle capable d'aimer à ce point?

Le comte se hâte d'aller retrouver la princesse, et de lui annoncer qu'elle étoit attendue : — Je vais donc voir celle qui vous est unie par des liens.... que rien ne sauroit rompre... Allons, Gleichen... allons mourir à ses pieds. Devoit-ce être là ma destinée? ô ciel! Elle verse un torrent de larmes; jamais elle n'a montré une douleur plus vive, et en même temps plus accablante.

Léon et Albana cherchoient à calmer ce sombre désespoir; elle sort de son anéantissement : Gleichen, n'imaginez point, n'imaginez point que ma jalousie se porte sur les droits d'un hymen..... je les abandonne tous à cette rivale.... dont j'augmenterai le bonheur. C'est votre cœur, Gleichen, que je voulois, qui m'étoit dû, où je brûlois de régner sans partage : mais ma mort.... ma mort vous délivrera bientôt de mes reproches, de mes plaintes, et vous en recueillerez les fruits avec cette heureuse épouse!

Alix n'étoit pas moins digne de pitié que Zélide : — C'est donc une rivale, une amante à qui je serai obligée d'ouvrir mon sein! sa vue seule y jetera le déchirement de la douleur! Ah! comte, étoit-ce à ce prix que je devois vous presser dans mes bras? et il faudra que je dévore mes larmes! je n'aurai pas du moins la consolation de les laisser couler en liberté!

malheureuse Alix ! que ma mort n'a-t-elle prévenu un semblable retour ! . . Mais ne m'abandonné-je pas à des plaintes injustes ? cette femme ignoroit qu'une autre possédoit ou devoit posséder le cœur du comte ; elle a cédé à son penchant, elle a aimé ; et Gleichen ne m'avoit-il pas inspiré ce sentiment ? suis-je la seule qui aie reçu du ciel une ame trop sensible, trop tendre ? . . . . ingrate que je suis ! je lui dois la liberté, le retour de mon époux ! Sans elle, le comte ne seroit point dans mes bras ! c'est elle. . . c'est elle qui mérite qu'on la plaigne ! je suis l'épouse de Gleichen ; et l'amitié, la reconnoissance, n'acquittent point ce que l'amour exige !

La comtesse étoit livrée à ces cruelles réflexions ; ses enfans accourent auprès d'elle, ils surprennent ses larmes : — Ma mère, vous pleurez, tandis que le ciel nous ramène le plus chéri des pères ! eh ! quels sont donc vos chagrins ? daignez nous les confier. Alix étoit éloignée de leur révéler le sujet de son trouble : elle eût voulu se le cacher à elle-même.

Elle a vu enfin cette rivale si dangereuse, et qu'elle-même ne peut s'empêcher de regarder comme la plus belle et la plus intéressante des femmes : la pâleur répandue sur le front de Zélide sembloit lui prêter encore de nouveaux charmes ; de son côté, elle n'a pu aborder la comtesse sans perdre l'usage des sens. Et qui vole à son secours ? qui la soutient dans ses bras ? c'est Alix, en lui disant : — Madame, c'est donc à vos soins généreux que nous devons le bonheur de revoir un époux, un père ! voici mes enfans que je vous présente, et qui embrassent vos genoux comme ceux d'une

divinité tutélaire : oui, vous êtes notre divine bienfaitrice. Ces mots, exprimés d'une voix touchante, ont frappé l'oreille, ou plutôt le cœur de Zélide : elle rouvre les yeux, les tourne languissamment sur la comtesse : — Oui, madame, c'est la fille du soudan d'Egypte, qui vient implorer... votre compassion... je la mérite ! il est vrai que c'est moi qui ai brisé les fers du comte, que j'ai tout fait pour lui... et... je viens mourir en ces lieux.

Gleichen présente à sa femme Albana et Léon ; il s'efforçoit de déguiser son embarras ; il n'osoit lever les yeux sur Zélide ; il sembloit craindre de se livrer à un sentiment de pitié : c'est ainsi qu'il appeloit un amour qu'il lui eût été aisé de démêler à travers tout ce qu'il ressentoit. Nous sommes obligés de le redire : comment effectivement ne pas adorer Zélide ? Elle n'avoit jamais été plus belle, sa rivale même, forcée de rendre justice à tant de charmes, en étoit éblouie.

Il n'est guère possible de donner seulement une idée de ces situations aussi peu communes qu'elles étoient violentes.

Ces deux femmes, victimes de l'amour le plus tendre, le plus jaloux, ne pouvant cependant se refuser leur estime, et même leur amitié, s'efforçoient de se combattre, de repousser l'esprit de rivalité, disputoient entre elles de noblesse de sentimens, et cherchoient enfin à se surpasser l'une l'autre en procédés de générosité et de grandeur d'ame, triomphe mutuel, qui sans contredit exigeoit des forces au-dessus de la nature humaine.

Alix étoit contrainte à plaindre, à aimer la princesse :

elle devoit envisager dans cette infortunée sa bienfaitrice; sans elle, Gleichen eût-il vu ses fers brisés? auroit-il été rendu à sa patrie, à son épouse? et quels reproches, lorsqu'Alix interrogeoit la raison, étoit-elle en droit de faire à la malheureuse fille du soudan? Elle avoit cédé à un penchant dont l'épouse du comte connoissoit tout l'empire; Zélide ignoroit que Gleichen avoit donné son cœur, sa main, et elle s'étoit livrée à cette impression dominante, à l'amour, qu'il est si difficile de vaincre! d'ailleurs elle n'avoit recueilli aucun fruit de cette funeste passion, qui ne se repaissoit que de larmes, à laquelle l'espérance même, ce génie consolateur, qui nous fait supporter une infinité d'épreuves cruelles, ne pouvoit offrir le moindre adoucissement. Sans doute il n'y avoit personne sur la terre pour qui Zélide ne fût un objet de compassion; mais il n'étoit pas au pouvoir d'Alix de se cacher que Zélide aimoit et qu'elle étoit aimée: c'est en vain que son mari, dans ses bras, s'obstinoit à la rassurer, à rejeter sur la reconnoissance, sur un devoir même sacré, les sentimens qui l'attachoient à la princesse; c'est en vain qu'il la peignoit la plus infortunée des femmes, la plus digne de cette pitié qu'on accorde à tout être souffrant: Alix n'envisageoit qu'une amante. Oui, vous l'aimez, s'écrioit-elle dans le sein de son époux; elle ne partage point votre sort, mais elle partage votre cœur: peut-être y règne-t-elle seule! Ah! c'est le sentiment, le pur sentiment qui fait la jouissance du véritable amour! voilà les plaisirs dont il est jaloux! Qu'exigez-vous donc? reprend Gleichen pénétré de désespoir: hélas! Zélide est une victime que je vous immole à chaque

instant! que voulez-vous? parlez. Faut-il que je lui ôte la vie, que je sois son bourreau? eh! comment, comment ai-je payé ses bienfaits? par la plus noire des trahisons! Qui m'a fait commettre ce crime? car c'en est un des plus affreux : je vous l'ai dit : le desir de revoler dans vos embrassemens, de vous rendre un époux, un amant... je le suis toujours, ingrate !... Il n'est qu'un seul moyen de vous délivrer, de m'affranchir moi-même de ce fardeau de douleur.... faut-il que le ciel s'y oppose! mais le chagrin ne tardera point à remplir ce qu'il est défendu à mon bras d'exécuter : lorsque je serai dans le tombeau... Alix l'interrompt : — C'est à moi de mourir! pardonne, cher époux, à ma tendresse; si je t'aimois moins... je te causerois moins de tourmens : ne sauroit-on aimer avec plus de tranquillité ! que l'amour n'a-t-il le calme, la froideur de l'amitié ! oui, je sais.... je sais que je dois tout à Zélide, que.... j'emploierai tous les moyens pour soulager ses souffrances : elles sont inexprimables, j'en juge par moi-même. Gleichen, tu n'accuseras plus des soupçons... ils sont injustes, tu me le dis : il faut te croire. Je serai l'amie de Zélide; et, en disant ces mots, Alix répandoit des larmes.

Son état cependant ne pouvoit se comparer à celui de la princesse : c'étoit dans ce cœur déchiré de toutes parts que l'amour versoit ses plus noirs poisons, la douleur, sa plus mortelle amertume; Zélide étoit forcée de réprimer, d'étouffer un penchant toujours plus impérieux, de vivre avec sa rivale, de la voir à chaque instant, de la voir heureuse ! quel trait assassin ! nous nous en rapportons à ce sexe sensible, fait pour

connoître tout le charme, tous les supplices d'une passion qui souvent le tyrannise : qu'il décide si la fille du soudan n'étoit pas encore plus infortunée, plus à plaindre, que l'épouse du comte. Loin de son pays, loin de sa famille, descendue du faîte des grandeurs, transportée sous un ciel étranger, dans d'éternelles tortures, dans une éternelle humiliation; car la vanité, l'orgueil, n'entrent-ils pas pour quelque chose dans les sentimens de l'amour? adorant Gleichen plus que jamais, et ne pouvant écarter cette image; le voyant dans les bras d'une autre, et obligée encore de cacher ses larmes, de témoigner quelque reconnoissance à l'auteur de tous ses maux, sans nulle espérance, sans nulle espérance de les voir finir : tel étoit le supplice continuel qu'enduroit la princesse.

Albana seule recevoit l'épanchement de ses pleurs, quand il ne lui étoit plus possible de les retenir : — Ah! ma chère Albana! que ne suis-je expirée dans ton sein, avant d'éprouver un tourment mille fois plus cruel sans doute que le trépas! jette les yeux sur mon effrayante destinée : quelle en sera l'issue? la mort. Eh! pourquoi ne préviendrois-je point ses coups? pourquoi ne cherché-je point à me débarrasser d'une existence que bientôt je ne pourrai plus supporter? la fille du soudan d'Égypte, dans ces contrées si éloignées, le jouet d'une folle passion qui me couvre de honte, qui ne sera jamais payée de retour! et je balance, j'hésite à me l'arracher, cette vie si odieuse! Albana... dis-moi donc quel motif peut retenir mon bras? il faut te l'avouer, il faut te l'avouer... j'aime au point que je chéris jusqu'aux larmes que Gleichen me fait répandre;

ma douleur m'est précieuse : c'est lui qui en est la cause; si je mourois... mon amour auroit un terme, mon cœur ne sentiroit plus, ne palpiteroit plus pour Gleichen... hélas! je ne sais ce que je veux, ce que je desire! je suis importune, en horreur à moi-même... il est des momens où j'irois enfoncer un poignard dans le sein d'Alix... Qu'ai-je dit? qu'ai-je dit? cette femme me montre la sensibilité la plus touchante; elle me plaint, Albana... les plaintes d'une rivale! je suis bien malheureuse!

Zélide ensuite retomboit dans un silence ténébreux. Quelle foule d'impressions différentes elle ressentoit, lorsque Gleichen s'offroit à sa vue, lui parloit de son amitié, de sa reconnoissance, pleuroit à ses pieds, car souvent il y portoit ses gémissemens, ses pleurs!

La princesse ne soutint pas long-temps un choc si orageux : sa langueur est augmentée; chaque pas la traîne au tombeau; Gleichen, et même sa femme, ne la quittoient pas : ils redoubloient leurs attentions, leurs soins; ils versoient des larmes avec elle : mais est-il des adoucissemens pour de semblables chagrins?

Le comte n'osoit faire éclater son désespoir : il étoit aisé de saisir, d'après tout ce qui lui échappoit, que ses jours étoient attachés à ceux de la princesse : Alix elle-même en est convaincue, et Alix adoroit son mari. Livrée à d'éternelles agitations, elle alloit se jeter quelquefois dans les bras de ses enfans, et les arrosoit de ses pleurs : quelquefois elle pressoit son époux contre son cœur, laissoit exhaler un profond soupir, et couroit s'ensevelir dans la solitude; ensuite elle

revenoit avec le même transport auprès de Zélide, et pleuroit en l'embrassant.

Zélide, dont les beaux jours se flétrissoient, près de succomber, inspiroit à l'épouse de Gleichen un intérêt, un attendrissement dont elle-même étoit étonnée. Le silence, la douceur de la princesse, qui tendoit à sa fin sans faire éclater le moindre de ses sentimens, qui sembloit, à chaque instant, craindre d'affliger une rivale; le comte, victime du même amour et de la même discrétion, près de suivre la fille du soudan au tombeau : toutes ces images si touchantes ont frappé l'ame sensible d'Alix; elle court vers Zélide : — Princesse, votre état m'accable, et je meurs avec vous! mon mari m'est si cher! et vous-même, vous-même, j'aurai de la peine à vous le persuader, vous êtes l'objet de mon attachement, d'un attachement si prodigieux, qu'il est des momens où je desirerois que nous fussions également aimées de Gleichen; je crois que je pardonnerois à ma rivale de partager avec sa femme un cœur où j'ai long-temps régné seule, pourvu que le partage fût égal; oui, je vous regarde comme une autre moi-même : vous êtes si digne d'être aimée! Et Alix, à ces mots, presse Zélide dans ses bras, et laisse couler ses larmes. La princesse, à son tour, pénétrée de reconnoissance et d'amitié, répond à la comtesse en lui serrant la main, et l'arrosant de ses pleurs : — Je sens, madame, tout le prix de vos bontés! un pareil sacrifice est sans doute le plus grand de tous; mais vos usages ne sont pas les nôtres : vos lois, votre religion, votre religion qui est devenue la mienne, ne permettent point la pluralité des épouses; et ce n'est

qu'à ce titre que je céderois aux transports d'une passion... qui, vous le voyez, et je ne prétends point vous le dissimuler, va m'entraîner dans la tombe! j'y serai bientôt plongée, madame... il n'y a que la mort qui puisse me guérir d'un amour... ah! madame, faut-il que le comte soit venu dans nos climats! j'ai brisé ses fers, je vous l'ai rendu; je l'ai remis dans votre sein; et... j'expire.

Alix renouvelle ses caresses, ses témoignages de sensibilité. C'est ma rivale, s'écrie Zélide, qui me prodigue ces marques d'intérêt, qui pleure sur mon sort!.. ma respectable amie, car ce nom vous est bien dû, vous adoucissez pour moi les horreurs de cette destruction qu'on ne peut guère envisager sans frémir. Consolez Gleichen, aimez-le, soyez-en adorée; et quelquefois, dans vos entretiens mutuels, rappelez-vous ma mémoire, dites-vous que j'étois l'amante la plus tendre, l'amie.... Elle ne poursuit point : les sanglots étouffent sa voix; elle ne peut que se rejeter dans les bras d'Alix, et verser une abondance de larmes.

C'étoit Léon à qui Gleichen exposoit le spectacle de l'ame la plus agitée; le cœur humain n'avoit jamais éprouvé un semblable bouleversement : — Mon ami, Zélide, Zélide va succomber, et je ne puis lui montrer ma douleur, tout ce qu'elle m'inspire! il ne m'est pas permis d'aller expirer à ses pieds, de laisser voir du moins une compassion... qu'Alix accuseroit d'être un sentiment de tendresse... eh! Léon, auroit-elle tort de ne pas croire à cette pitié? sans doute c'est l'amour, l'amour le plus violent qui me dévore... qui me fera mourir..... hélas! cet aveu doit-il échapper à ma

bouche ? Léon, je te confie le secret d'un cœur bien digne qu'on le plaigne ! mon épouse m'est plus chère que jamais ; de nouveaux nœuds nous ont unis : le nom de mère ajoute encore à celui de femme ; j'immolerois cent fois ma vie pour elle, pour mes enfans ; mais, Léon, Zélide... je lui dois tout : elle a tant de charmes ! elle est si estimable, si généreuse, si sublime ! croirois-tu qu'elle s'interdit jusqu'à la plus foible marque de sensibilité, jusqu'au plus léger reproche ? à peine lève-t-elle ses beaux yeux sur les miens : mais quand je surprends un seul de ses regards, j'y lis toute sa douleur, tout son amour... tous mes crimes : oui, je suis le plus coupable des hommes ; j'ai abusé de la candeur, d'une passion que, loin d'entretenir, j'aurois dû éclairer dès le premier instant.... Ah ! cruel ! c'est toi, c'est toi, avec Albana, qui m'as précipité dans cet abîme !... je ne puis, ô ciel ! que mourir avec Zélide : ma mort est le seul témoignage d'amour qu'il ne me soit pas défendu de lui donner.

Alix n'a plus à douter de l'horrible situation qui fait le supplice du comte ; il lui tombe dans les mains cette lettre qu'il écrivoit à Léon :

« Il est inutile, mon cher Léon, de vouloir me rappeler à la vie : desirer que je vive, c'est exiger que » je sois en proie à des tourmens continuels : ne me » parlez donc plus d'une existence qui m'est insupportable ; si vous m'aimez, vous devez souhaiter que je » ne sois plus : la mort seule peut faire cesser des sentimens que je suis le premier à condamner, lorsque » je porte dans mon ame un examen impartial : mon » ami, j'adore Alix, et j'aime peut-être autant là

» princesse! Quel est mon état, grands Dieux! je vous
» l'ai dit : je crains de montrer jusqu'à la plus foible
» apparence de compassion, et moi-même, moi-même,
» je me la reproche, cette prétendue compassion, quand
» je viens à m'interroger de bonne foi. J'offense donc
» également et ma femme et Zélide ; l'une a des droits
» sur ma tendresse, et j'en dois assurément à l'autre,
» à cette infortunée que j'ai rendue si malheureuse,
» pour la récompenser de ses bienfaits, de tous les
» sacrifices... et il n'y avoit que cette tendresse qui pût
» m'acquitter! Zélide va expirer! comment aurois-je
» la force de lui survivre? ne la reverrois-je pas à
» chaque instant s'élever du tombeau, m'accuser de
» l'avoir enlevée à son père, à sa patrie, à son rang,
» à la tranquillité dont elle jouissoit avant de m'avoir
» vu, me demander mon amour... oui, Léon, il se
» passe quelque chose de singulier en moi : j'éprouve
» que, si le cœur pouvoit se diviser, je le partagerois
» entre ces deux femmes adorables : j'aimerois Zélide
» comme Alix, et Alix seroit idolâtrée comme Zélide.
» Sans doute personne sur la terre ne s'est trouvé dans
» une telle situation; je souffre au-delà de ce que je
» puis exprimer, en voyant Zélide prête à exhaler le
» dernier soupir; sa mort, mon ami, est mon ouvrage;
» mais je ne veux point faire couler une larme, une
» seule larme des yeux de la comtesse : qu'elle ignore
» même, après que je ne serai plus, ce qui aura terminé
» mes jours! ne l'entretiens, Léon, que d'une ardeur
» légitime. Oui, Alix, Alix m'est chère, elle aura mon
» dernier sentiment; sa générosité, son amitié pour
» Zélide, m'ont fait encore aimer davantage mon

» épouse : et cette vertu sublime ne me rend-elle pas » plus criminel? Léon, n'adresse qu'une prière au » ciel : que je meure avant d'avoir été frappé de l'hor- » rible spectacle du trépas de Zélide ! »

Alix ne cesse de relire cet écrit, de le tremper de ses larmes; elle veut aller trouver Gleichen, avoir un entretien avec lui, épancher son ame, lui montrer tout l'intérêt dont elle se sent pénétrée pour la fille du soudan; elle s'arrête, tombe dans une perplexité violente, dans un accablement mortel, court vers ses enfans, les presse contre son sein, les baigne de ses pleurs, lève les yeux au ciel, et retombe dans un sombre désespoir.

Zélide, de jour en jour, devenoit plus languissante; Gleichen étoit dans son appartement : ils gardoient l'un et l'autre ce silence, l'expression de l'agitation la plus vive; à peine le comte osoit-il attacher sa vue sur la princesse.

Alix entre, et s'adressant à son époux : — J'ai conçu un projet; lorsqu'il en sera temps, je vous le communiquerai. Vous connoîtrez tous deux... (en se tournant vers la princesse) si Alix sait aimer; mais il ne s'agit aujourd'hui que de céder à ma proposition : je vous invite à faire avec moi un voyage qui ne peut (ajoute-t-elle en regardant Zélide) qu'être utile à votre santé, et le comte ne me refusera point cette marque de complaisance; nous parcourrons l'Italie; nous irons à Rome. Vous avez embrassé notre religion, vous avez donc fait vœu d'obéir à ses usages : vous tomberez avec moi aux pieds de ce pontife souverain, l'image, sur la terre, de notre Dieu. (Gleichen veut interrompre Alix.) C'est une prière que je vous fais à tous deux;

et vous, cher comte, auriez-vous la dureté de m'opposer un refus? songez-vous qu'il m'affligeroit sensiblement?

Zélide et Gleichen se rendent aux instances d'Alix: ils promettent d'entreprendre ce voyage dont ils ne peuvent cependant pénétrer l'objet: c'est en vain que l'époux interroge sa femme, elle ne lui répondoit que ces mots: Vous jugerez, Gleichen, si Alix connoît toute la violence, toute la délicatesse de l'amour. Un trouble continuel l'agitoit; souvent on la trouvoit embrassant ses enfans et les inondant de ses pleurs; son mari ne pouvoit absolument découvrir la cause de ces espèces de crises qu'elle ne cessoit d'éprouver.

Enfin ils se sont mis en route; ils visiteront d'abord la capitale de l'Italie: Albana et Léon les accompagnoient. Alix n'avoit pu se détacher de ses enfans; ils étoient au nombre des voyageurs.

Zélide et Gleichen ne dissimuloient point leur impatience d'être éclairés sur le sujet du voyage, et toutes lumières leur étoient refusées; ils remarquoient seulement que le trouble où avoit été Alix avant son départ, augmentoit à mesure qu'on approchoit de Rome. Il y avoit des momens où elle ordonnoit qu'on arrêtât; il y en avoit d'autres où elle pressoit d'avancer; quelquefois elle serroit Zélide contre sa poitrine, en jetant de profonds soupirs; d'autres fois elle sembloit s'en écarter, et elle pleuroit: on voyoit aisément qu'il s'élevoit dans son ame de violens combats, et qu'un grand dessein l'occupoit. Lorsqu'elle a aperçu les environs de Rome, qu'elle a atteint ces murs, théâtre de tant d'événemens qui ont attaché la curiosité

de

de l'histoire, il lui échappe ces paroles : — Rome est faite pour être le témoin de spectacles extraordinaires : je lui en présente un qui pourra étonner le monde chrétien, et qui peut-être (s'adressant à son mari et à la princesse) vous surprendra vous-mêmes.

Ils sont arrivés à Rome : c'est alors qu'Alix montre une émotion plus marquée, qu'elle renouvelle ses caresses à ses enfans. Son mari la conjure de lui découvrir le sujet de ce bouleversement qui le frappe toujours davantage. C'est aux pieds du souverain pontife, lui dit Alix, que je satisferai votre curiosité; hâtons-nous d'aller nous prosterner devant lui : je desire aussi que nos enfans nous accompagnent.

Ils sont introduits chez le pape. A peine sont-ils entrés, que la fille du soudan, présentée par la comtesse, va, selon la coutume, baiser les pieds du souverain : c'étoit alors Grégoire IX qui occupoit la chaire de Saint-Pierre. Alix raconte avec sensibilité tout ce que Zélide a fait en faveur de son mari : Gleichen et la princesse demeurent étonnés; la comtesse s'arrêtoit à chacun de ses bienfaits, et faisoit valoir les moindres circonstances; l'amour n'eût pas présenté ce tableau avec plus de chaleur et d'intérêt; enfin elle termine ainsi son discours, et la surprise, tous les sentimens divers qu'éprouvoient Gleichen et Zélide, sont portés au dernier degré : — Je viens, très-Saint-Père, de vous offrir une peinture fidèle des obligations sans nombre qui enchaînent mon mari à la princesse; je n'ai point caché à vos yeux le motif dont elle étoit animée; c'est sur la parole du comte, sur la parole d'un chevalier, que la fille du monarque de l'Egypte lui a procuré sa

liberté, a pu quitter son père, abjurer ses erreurs ; c'est, en un mot, comme épouse qu'elle a cru suivre un époux, et c'est à ce titre qu'elle s'est jetée, en quelque sorte, dans les bras de Gleichen ; victime d'une confiance trop crédule, vous la voyez consumée d'une langueur mortelle ; chaque pas la conduit au tombeau..... c'est à moi de l'en arracher ; j'ose donc implorer votre sainteté contre moi-même, la supplier, la presser de m'accorder une grace qui dépend d'elle seule. Parlez, interrompt le pontife avec bonté ; je suis disposé, madame, à vous donner des preuves éclatantes de ma bienveillance, daignez vous expliquer. Alix demande que le souverain, par une faveur qu'elle regardera comme le comble des bienfaits, permette à son mari de lui associer une autre épouse. Zélide, pénétrée de reconnoissance, tombe aux pieds de la comtesse : elle veut s'opposer à cet effort si grand, si rare, de la plus noble générosité : Alix..... Alix, amie céleste, vous vous immoleriez jusque-là pour une rivale qui, à la vérité, mérite votre amitié !.... Non, je ne souffrirai point.... je n'accepterai point ce sacrifice.... Très-Saint-Père, reprend la comtesse en continuant de s'armer d'une fermeté surnaturelle, n'écoutez point la princesse ; ne m'envisagez pas moi-même aux prises avec la nature, avec l'amour ; je me vaincrai, je triompherai de cet amour ; je goûterai le plaisir de récompenser, de ravir à la mort une femme infortunée.... digne de toute ma tendresse : et elle court, en versant des larmes, dans le sein de Zélide. Gleichen est immobile, confondu. Que votre sainteté, continue Alix, ne se refuse point à mes instances, à mes prières !

Elle se prosterne, une seconde fois, aux genoux du pape, que frappe tant de grandeur d'ame. — Eh bien! Gleichen, s'écrie la comtesse, une amante feroit-elle davantage?

Ce sont là de ces situations inexprimables : il est impossible de rendre les différens mouvemens qui agitoient ces intéressans personnages. Zélide vouloit toujours paroître aussi généreuse que la comtesse, qui, de son côté, ne relâchoit rien de son héroïsme ; pour le comte, dans l'impuissance de faire éclater tout ce qu'il ressent, il veut se jeter aux genoux d'Alix, qui le pressant contre son cœur : — Parle-moi sans cesse de mon triomphe, et ne vois jamais ma foiblesse.

Grégoire, vaincu par les sollicitations pressantes d'une femme qui peut servir de modèle à son sexe, touché peut-être du sort d'une jeune princesse qui effectivement avoit tout sacrifié à Gleichen, dans l'espoir de lui être attachée par des nœuds sacrés, donne enfin cette permission que l'on devoit considérer comme une innovation dans l'Eglise. Mais celui qui sur la terre nous représente un Dieu de bonté et de justice, n'étoit-il pas le maître de transgresser, pour ainsi dire, la loi? il réparoit une espèce de crime, il rappeloit à la vie une infortunée dont la confiance en notre religion avoit peut-être déterminé la fuite. Enfin Zélide est la seconde épouse de Gleichen.

Ils reprennent le chemin de l'Allemagne. Zélide a une conversation avec la comtesse : — Vous devez penser, généreuse Alix, que mon ame, quels que soient ma reconnoissance et mon attachement pour vous, ne cédera jamais à la vôtre. Satisfaite de porter

le nom d'épouse de Gleichen, je ne prétends point partager vos droits : c'est comme amie, et non comme amante, que je vivrai avec le comte; qu'il se contente d'une tendresse pure, désintéressée. Disputons-nous, si vous le voulez, à qui le chérira davantage, mais c'est à vous seule d'être dans ses bras; Alix, vous aimez! je n'irai point vous montrer une rivale.... qui abuseroit de votre générosité; je veux m'en pénétrer de cette générosité si touchante! vous me donnez un exemple, et je dois sans doute vous le rendre : les plaisirs du cœur ne sont-ils pas les premiers? c'est-là ce que je suis jalouse de partager avec vous : je veux me remplir de cette douce ivresse! pensez-vous que l'on soit moins susceptible de délicatesse en nos climats qu'en Europe? Ah! comtesse, je sais aimer, et... je vous le prouverai.... vos enfans.... vos enfans sont devenus les miens.

Les deux épouses cherchoient donc mutuellement à se donner des témoignages réciproques d'une amitié, ou plutôt d'un héroïsme qui, jusqu'à cette époque, n'avoit point eu et n'aura peut-être jamais d'exemple.

Il y a tout lieu de croire que Gleichen s'irritoit en secret contre cette vertu magnanime que Zélide opposoit à celle d'Alix; mais il réprimoit jusqu'aux moindres apparences qui eussent pu le trahir; nous supposons qu'il étoit moins héros que ses deux femmes : aussi cher à la comtesse qu'à Zélide, il craignoit également de se laisser pénétrer par les deux rivales. Alix pourtant avoit cru surprendre quelques indices d'un chagrin sombre qui le dévoroit : il évitoit de se trouver seul avec la princesse, qui avoit la même circonspection.

Il est vrai que tout ce qui caractérise le véritable amour, Zélide le saisissoit avec avidité; elle voloit au devant des moindres desirs du comte; elle cherchoit à deviner ce qui pouvoit lui plaire; quelquefois elle couroit s'enfermer dans son appartement, pour se livrer au plaisir de lui écrire les lettres les plus tendres; ces confidens muets recevoient l'épanchement de son ame brûlante d'amour; ensuite elle déchiroit ces écrits passionnés, dans la crainte d'affliger une rivale.

Rappelée des portes du tombeau, la princesse cependant ne reprenoit point cet éclat, le fruit de la satisfaction, du calme intérieur; une ombre continuelle de tristesse sembloit voiler ses attraits; mais elle cachoit aux regards curieux de la comtesse, elle tâchoit de se cacher à elle-même qu'Alix jouissoit seule de toutes les prérogatives de l'épouse; elle eût été coupable et avilie à ses propres yeux, si elle se fût surprise dans quelque sentiment contraire à ceux qu'elle pouvoit faire éclater, et qui flattoient son cœur autant que sa vertu.

La nature se déguise en vain sous un masque imposteur : si quelquefois elle parvient à en imposer aux autres, elle ne sauroit s'en imposer à elle-même. Alix et Zélide eussent offert un spectacle bien digne d'occuper la raison humaine à quiconque auroit eu l'art de lire dans leurs cœurs. Quels combats l'une et l'autre essuyoient! que la comtesse souffroit en secret! qu'elle accusoit souvent cette générosité apparente que démentoit la vérité au fond de son ame! combien elle se reprochoit d'usurper un mérite qu'elle ne possédoit pas! elle trembloit, à chaque instant, que la princesse ne cédât à ses sollicitations, qu'elle ne rendît Gleichen amant.

heureux : malgré tous ses tourmens cachés, elle s'empressoit de venger hautement Zélide de cette espèce de perfidie ; elle saisissoit les occasions de lui témoigner la plus vive amitié, et la princesse éprouvoit et les mêmes déchiremens et les mêmes remords.

Soit que le hasard eût fait naître cet événement, soit qu'une étude constante et obstinée à se combattre sans relâche, à vouloir se vaincre, eût attaqué la santé de la comtesse, elle tombe malade : Zélide et le comte n'envisagent que le danger qui la menace ; ils réunissent tous leurs soins pour s'occuper de la seule Alix. Ce sont deux amis tout remplis de la situation de leur amie : les alarmes se dissipent ; la maladie, au lieu d'augmenter, diminue ; il n'y a plus à craindre pour les jours de la comtesse ; les médecins se sont retirés, on n'a plus devant les yeux que le spectacle consolateur d'une heureuse convalescence.

Le calme devoit durer peu ; un nouvel orage alloit éclater, une apparence trompeuse avoit fait illusion : la comtesse retombe : le danger avec la crainte a reparu ; l'espérance s'éloigne ; on commence enfin à trembler pour les jours d'Alix. C'en est fait ! dit-elle à son mari ; je sens que l'instant, le cruel instant de notre séparation est arrivé ! Gleichen, mon supplice va finir, d'autant plus affreux, que d'autres souffroient avec moi. (son époux veut l'interrompre.) Ce n'est plus le moment de la dissimulation : nous nous trompions tous trois. Je vous rends justice : Alix vous étoit chère, je n'en doute pas ; mais Zélide avoit des droits sur votre cœur : elle va en jouir de ces droits qui ne lui seront plus disputés. Comte, on peut entreprendre de se dompter : mais

qu'il en coûte d'efforts pour atteindre à cette vertu, trop au-dessus de la nature humaine! c'est cependant cette vertu que j'invoque, et qui prêtera toute sa force à mes derniers soupirs. Je l'attends de votre tendresse: que la princesse ignore ces foiblesses honteuses qui m'avilissent à mes propres regards! Gleichen, je vous aime assez pour vous montrer mon ame dans tout l'épanchement d'une vérité humiliante; croyez-moi: l'amour ne souffre point de partage. (et à ces mots, il lui échappe un torrent de larmes.) Je vous en conjure: que Zélide ne sache pas que j'étois si peu digne de son estime, et même de la mienne.... Comte, elle adoucira votre douleur.

Gleichen se jette dans le sein d'Alix : — Femme cruelle! qu'avez-vous à me reprocher? vous avez pu voir que j'ai cherché à vous épargner jusqu'au plus léger soupçon; dans vos bras.... — Une autre, interrompt Alix, avoit votre cœur! eh! le cœur n'est-il pas tout pour qui sait aimer?... pardonne, cher époux! pardonne à ces plaintes..... ce sont les dernières qui m'échapperont.... — Alix, laissons-là des images qui redoublent vos maux : ne songez qu'à me rendre une épouse qui m'est toujours plus chère... — Ne parlons plus de vivre, Gleichen.... vous pleurez!.... j'étois donc aimée! j'expire du moins avec cette idée consolante.... Qu'on fasse venir mes enfans! je sens que leur présence m'aidera à supporter cette fin qu'on n'envisage point, je l'éprouve, sans quelqu'émotion! hélas! est-ce à moi d'appréhender de mourir?

On amène à cette tendre mère ses enfans éplorés: elle leur prodigue ses embrassemens; puis rassurant

sa voix défaillante : — Comte, je veux voir Zélide... (Gleichen combat le desir de la comtesse.) Je veux la voir absolument.... Cher époux, recevrois-je un refus de votre part? c'est une preuve d'amitié que vous me donnerez. J'ai des torts, sans doute, à l'égard de la princesse, et je brûle de les réparer; la religion même m'ordonne de m'immoler entièrement, de pardonner à ma rivale, que dis-je! de l'aimer, et.... Gleichen, j'aurai ce courage, oui, je l'aurai.

Le comte effectivement s'étoit déterminé à tenir Zélide éloignée d'Alix, dans ces momens où tout son amour sembloit se réveiller; et quel est l'amour qui ne soit pas jaloux?

De son côté, la fille de Mélédin redoutoit de porter la lumière au fond de son ame : divers transports bien opposés les uns aux autres, l'agitoient : mais la noblesse de ses sentimens avoit bientôt triomphé de ces motifs personnels qu'elle rejetoit comme autant de pensées coupables et souillées par la bassesse; elle écarte tout ce qui la concerne : elle ne voit que sa bienfaitrice, son amie, son amie mourante, pour qui elle sacrifieroit sa propre existence; son cœur n'est ouvert qu'à la situation déplorable d'Alix; elle lui donnoit des pleurs sincères, lorsqu'on vient lui annoncer que la comtesse touche à sa fin, et demande à la voir.

Zélide précipite ses pas : elle entre dans l'appartement d'Alix, la trouve expirante, et entourée de ses enfans, et de Gleichen, qui lui baisoient les mains, et les inondoient de larmes. Alix, au milieu de son accablement mortel, a entendu nommer Zélide; et, à ce nom, elle a relevé une paupière appesantie : —Venez,

madame, approchez.... venez recevoir les derniers soupirs d'une femme.... qui a eu la force d'être votre amie. (Zélide court se jeter, en pleurant, à ses pieds.) Vous n'aurez plus d'obstacles à opposer : vous allez être l'épouse, l'unique épouse de Gleichen... daignez vous rappeler une rivale assez généreuse pour vous rendre justice, pour vouloir que le comte vous aimât... Et..... il n'avoit pas besoin de mes sollicitations pour vous accorder un sentiment qu'il vous devoit à de si justes titres. Madame... voici mes enfans que je mets dans votre sein : daignez leur tenir lieu d'une mère.... qui va bientôt leur être ravie ! Mes enfans, embrassez les genoux de la princesse : désormais voilà votre appui, votre protectrice; parlez-lui souvent de moi, de mon amitié....

Ces innocentes créatures se rejettent, en pleurant, dans les bras maternels. Alix les presse encore contre son cœur : — Il faut les excuser, madame : leurs yeux ne se sont ouverts jusqu'ici que sur les miens; tout leur est étranger; ils ne connoissoient, ils n'étoient sensibles qu'à mes caresses... ils ne les recevront plus ! ... pardonnez... j'expire en me flattant que vos bontés leur feront oublier une perte qui presque toujours est irréparable; encore une fois, qu'ils retrouvent en vous une mère.... qui vous aima !

Ma divine amie ! s'écrie Zélide au milieu des sanglots, mon cœur sera toujours plein de vos procédés généreux, du sacrifice... je ne l'ai point mérité ! ah ! si je pouvois racheter vos jours au prix des miens ! n'en doutez pas, n'en doutez pas, je mourrois avec joie pour ma chère Alix !.... mais pourquoi nous attacher sur

d'affreuses images ? le ciel, touché de nos gémissemens, de nos larmes, vous rendra la vie : celle du comte, la mienne même, oui, la mienne en dépend..... — C'est à vous, madame, de faire le bonheur du comte : il est digne de votre tendresse; je meurs avec la consolation d'imaginer que j'avois mérité la sienne.... Gleichen, cher époux!... c'est donc la dernière fois.... donnez-moi votre main... posez-la sur mon cœur : il palpite encore pour vous..... Zélide..... Zélide, soyez plus heureuse que moi! Gleichen..... ô mon Dieu! je me meurs!... Gleichen.... ressouvenez-vous quelquefois d'une infortunée.... qui vous aime encore!

La malheureuse Alix, à ce mot, perd la parole, et elle exhale enfin son ame dans les bras du comte et de la princesse.

Depuis ce moment, Zélide est pénétrée de la douleur la plus sombre; elle est remplie de cette mort dont elle s'accuse en secret d'être l'auteur. Hélas! s'écrie-t-elle, c'est moi qui l'ai précipitée dans la tombe! elle a tâché de vaincre son amour : eh ! l'amour peut-il se dompter? trop coupable Zélide! ne l'as-tu pas éprouvé que tous les efforts étoient inutiles? Alix ! chère Alix! oui, j'étois faite pour répandre le malheur par-tout où je porterois mes pas! je t'ai enlevé le cœur de ton époux! j'y ai versé tous les poisons mortels! C'est moi qui t'immole, qui prive d'une mère des enfans.... ils seront les miens; Alix, je leur ferai oublier ta perte, ou plutôt je les entretiendrai sans cesse de toi, de ton amour pour eux, de cette amitié si généreuse... et dont j'ai été si peu reconnoissante! il ne faut point nous le déguiser : combien la vertu de la comtesse étoit au-dessus de la mienne!

Zélide ne cessoit de pleurer Alix, et sa douleur n'étoit point étudiée.

Plusieurs mois se passent dans l'amertume des regrets

---

*Dans l'amertume des regrets, etc.* Cette histoire a été puisée dans différentes sources. Arrêtons-nous d'abord à l'article de Moréri; le voici copié exactement : « Gleichen pris dans un » combat contre les Turcs, travaillant à la terre, fut abordé et » questionné, un jour, par la fille du roi son maître, tandis » qu'elle se promenoit : il lui plut; elle promit de le délivrer et » de le suivre, pourvu qu'il l'épousât. J'ai une femme et des » enfans, lui dit-il : Cela n'y fait rien, lui répond-elle, la cou- » tume de Turquie est qu'un homme ait plusieurs femmes. Le » comte acquiesce à ces raisons; il engage sa parole; ils s'em- » barquent; ils arrivent à Venise : le comte y trouve un de ses » gens qui rôdoit par-tout, pour apprendre de ses nouvelles : » il sut de lui que sa femme et ses enfans se portoient bien; » il va trouver le pape, lui raconte ingénument ses aventures, » et obtient la permission de garder ses deux épouses; la femme » du comte fit beaucoup de caresses à la dame turque, qui » étoit la cause que son mari étoit délivré; la turque fut sté- » rile, et aima les enfans que la femme légitime faisoit à foi- » son. On trouve encore à Erfort un monument de cette pré- » tendue histoire; voici les paroles d'Houdorff : *Hujus rei* » *monimentum Erphordiae etiamnum extat, in quo ex utroque* » *latere comiti uxores adstant, regina marmoreâ coronâ ornata,* » *comitissa sculpta est nuda, et infantes ad ejus pedes rep-* » *tantes.* »

Il n'est pas besoin d'observer combien le fait est mal présenté, jusqu'à quel point le style est dégoûtant et maussade! c'est ainsi qu'on fait des livres! et le public les achète, et les lit; de pareilles compilations se trouvent dans toutes les bibliothèques. Actuellement passons à Bayle, qui s'est aussi exercé sur cette

de la part de Gleichen et de la princesse ; à peine osoient-ils lever les yeux l'un sur l'autre ; ils auroient voulu se fuir, et ils se cherchoient toujours.

---

aventure, à l'article *Gleichen :* « On rapporte d'un comte » allemand de ce nom, une aventure bien singulière : il fut pris » dans un combat contre les Turcs, et amené en Turquie ; il y » souffrit une dure et longue captivité ; on le fit travailler à la » terre ; mais voici quelle fut sa délivrance : il fut abordé un » jour et fort questionné par la fille du roi son maître, pendant » qu'elle prenoit le plaisir de la promenade ; sa bonne mine, et » son adresse à travailler, plurent si fort à cette princesse, » qu'elle lui promit de le délivrer et de le suivre, pourvu qu'il » l'épousât. J'ai une femme et des enfans, répondit-il : Cela ne » fait rien, réplique-t-elle : la coutume de Turquie est qu'un » homme ait plusieurs femmes. Le comte ne fit point l'opi- » niâtre : il acquiesça à ces raisons ; il engagea sa parole : la » princesse s'employa si promptement, si adroitement à le tirer » de captivité, qu'ils furent bientôt en état de s'embarquer ; » ils arrivèrent heureusement à Venise ; le comte y trouva un » de ses gens qui rôdoit par-tout pour apprendre de ses nou- » velles : il sut de lui que sa femme et ses enfans se portoient » bien ; et tout aussitôt il courut à Rome, et après avoir avoué » ingénument ce qu'il avoit fait, il obtint du pape une permis- » sion solennelle de garder ses deux épouses. Si la cour de Rome » se montra commode en cette occasion, la femme du comte ne » le fut pas moins, car elle fit cent caresses à la dame turque » qui étoit cause qu'elle retrouvoit son cher mari, et conçut » pour cette concubine une tendresse particulière ; la princesse » turque répondit de très-bonne grace à toutes ces honnêtetés : » elle fut stérile, et néanmoins elle aima beaucoup les enfans » que l'autre femme faisoit à foison. On trouve à Erford un » monument de ceci. Un fort honnête homme, qui m'indiqua

Lorsque le temps qui affoiblit tout, eut semblé permettre au comte de sortir de cette léthargie funèbre,

---

» cette histoire (l'an 1697), me parut surpris de ce que les » écrivains protestans, obligés de satisfaire aux reproches tou- » chant ce que les réformateurs permirent à un landgrave de » Hesse, n'ont point allégué la permission qui fut accordée par » le pape au comte de Gleichen, et voulut savoir ma pensée là- » dessus; il m'avertit que *Du-Val* a parlé de cette aventure » dans sa description de l'Allemagne : *l'an* 1227 (dit *Du-Val*), » *un comte de Gleichen obtint du pape la permission d'avoir* » *deux femmes en même temps.* Si cette histoire est véritable, » nous avons là un très-grand triomphe de l'amour. Un abbé qui » avoit commerce de lettres avec le comte de Bussi, avoit ouï- » dire quelque chose de cette histoire : mais il ignoroit le vrai » état de la question. Au reste, l'auteur des *quinze joies du* » *mariage*, semble supposer qu'il arrive assez souvent qu'une » femme se remarie sur la seule supposition de la mort de son » époux. *Le Noble* a fait *Zulima*, ou l'*Amour pur :* le comte » de Gleichen s'y appelle *Ebrard;* il fut pris à la bataille de » Joppé, que le sultan Noradin gagna sur les Chrétiens. Cet » *Ebrard* est inconnu à l'histoire. Les comtes de Gleichen » avoient reçu leur comté de Charlemagne. On peut tenir pour » assuré qu'il n'y a point de monument du duc *Eberhard* de » Westphalie, ni à *Erford*, ni à *Hervode* : les comtes de » Gleichen étoient voisins d'Erford en Thuringe; ils n'avoient » rien de commun avec Hervode en Westphalie. »

Il est inutile de faire remarquer que Bayle, un des critiques le plus inflexibles à l'égard de Moréri, l'a copié ici servilement; on voit encore qu'il cherche avec assez de mauvaise foi à jeter du ridicule sur les papes et la cour de Rome : il devoit être plus juste, en qualité d'écrivain philosophe, et convenir que, si l'histoire dont il est question n'est pas controuvée, le souverain

et de vivre pour sa nouvelle et unique épouse, il crut pouvoir écouter son amour, et céder aux transports

---

pontife auroit fait un acte d'équité en permettant que Gleichen eût une seconde épouse. La fille du soudan avoit été trompée; elle s'étoit livrée en quelque sorte à la *merci* du chevalier, sur la foi du mariage; ce n'étoit point une concubine, puisque le pape avoit donné sa sanction à cette union, et qu'à titre de chef de l'église, il préside à ses réglemens, qu'il ne faut pas confondre avec le dogme. D'ailleurs Bayle, après s'être beaucoup appesanti sur cette histoire, finit par ne donner aucune solution. Que signifient là les *quinze joies du mariage?* qu'une femme se remarie dans la croyance que son époux n'est plus, ce n'est pas ce dont il s'agit. On pardonne à Moréri d'être un pitoyable *conteur*; mais on attend une discussion sage et éclairée de la part d'un homme du mérite de Bayle, et, encore une fois, il ne fixe nullement nos idées par rapport au comte de Gleichen.

Nous ne savons trop, et voilà ce que Bayle devoit examiner, de quel œil nos dames verront le comte de Gleichen partageant sa tendresse entre deux épouses : comment s'accommoderont-elles de ces deux femmes? le polythéisme n'est point leur religion : ne trouveront-elles pas la générosité d'Alix un *effort contre nature*, car il nous plaît de donner le nom de *nature* à ce qui n'est quelquefois que l'effet du préjugé le plus absurde, ou d'une *éducation factice?* N'interrogeons point nos Européennes : demandons aux femmes asiatiques si elles ne supportent pas la rivalité, si elles en sont blessées, si, en un mot, on peut aimer deux objets à la fois. C'est-là, pour nous autres Français, une grande question à traiter, et nous serions charmés d'avoir donné lieu à cette discussion, une des plus intéressantes pour le *métaphysique du sentiment*. Ne sauroit-on croire au *pur amour?* A l'instant qu'on en adoptera la possibilité, on cessera

d'un mari qui n'avoit cessé d'être amant : Non, lui dit Zélide, je n'entrerai point dans le lit de mon amie, d'une femme que j'ai entraînée au tombeau ! comte, je me fais horreur à moi-même... ne vous suffit-il pas d'avoir mon cœur, d'y régner uniquement ? Pleurons ensemble votre première épouse : non, je n'aurai jamais ses vertus ! son souvenir me poursuit, me persécute ! je la revois toujours ! je l'entends me reprocher continuellement que j'ai apporté en ces lieux le trouble, la désunion, que je lui ai ravi le cœur de son époux ! et elle m'aimoit ! elle aimoit sa rivale ! son attachement

---

de regarder comme un trait d'héroïsme *surnaturel* le procédé sublime de l'épouse de Gleichen, et on lui accordera toute l'admiration qui effectivement lui est due.

Au moment que nous terminions cette bagatelle, nous apprenons qu'il existe encore un descendant de l'illustre maison de Gleichen : nous saisissons avec plaisir l'occasion de nous rétracter, notre dessein invariable étant d'obliger et non de nuire. A l'égard de ce *Zulima*, production de *le Noble*, nous avouons de bonne foi que nous ne l'avons jamais lu, et même nous n'avons point cherché à le lire, persuadés que la plupart des romans, et sur-tout des romans français, méritent peu, soit par l'imagination, soit par le style, qu'on emploie du temps à les parcourir, ce qui peut nous exposer, sans le savoir, à nous essayer sur des sujets qui ont été déja traités. Nous n'enveloppons point dans cette espèce de proscription Gilblas, Clarice, Cléveland, Mariamne, et quelques autres ouvrages de ce genre : nous serions bien fâchés de les regarder comme des romans ; c'est l'art de vivre, c'est l'*histoire de l'homme* mise en action, et ceux-là, à notre gré, valent bien nos meilleurs livres de morale et de métaphysique.

augmente sans doute mon crime : car je suis la plus coupable des femmes : je ne saurois, je ne veux point me le dissimuler.... Alix!.... Alix! que ton ombre s'appaise! je serai digne de cette amitié dont tu m'as donné tant de témoignages.... Comte, je vous le dis : mon cœur est entièrement à vous; contentez-vous de posséder, d'enflammer une ame qui n'est remplie que de vous seul; mon amour, mon amour me suivra dans le tombeau : oui, Gleichen, une tendresse comme la mienne ne peut avoir de fin : mais respectons, chérissons la mémoire d'Alix, sacrifions-lui... des transports qui l'offenseroient.

Le comte se jette aux pieds de la princesse : — J'ai cherché à m'abuser : vous ne m'aimez point! vous saisissez un prétexte pour colorer votre froideur! vous me parlez d'Alix! ne vous pressoit-elle pas elle-même d'être sensible aux vœux d'un époux? le ciel n'a-t-il pas consacré cette union dont vous rejetez les devoirs! eh! l'amour suffiroit... ce n'est point à votre bouche à prononcer ce mot : qu'il ne vous échappe jamais! c'est moi qui serai votre victime! vous le voulez : vous serez satisfaite : je vais suivre Alix dans la tombe! c'est elle qui savoit aimer!

Zélide est plongée dans les larmes. Gleichen enfin succombe à sa douleur; le danger menace ses jours; la princesse alarmée, en versant un torrent de pleurs, va tomber dans les bras du comte : — Jugez si je vous aime, Gleichen : je trahis les sermens les plus sacrés : je m'étois imposé la loi de combattre éternellement des transports qui m'humilient, qui me condamnent : j'oublie une amie! je m'oublie moi-même! soyez donc

mon

mon maître, mon époux, et vivez pour être aimé toujours d'une femme... que vous rendez parjure.

La princesse est obligée de céder; il lui eût été impossible de résister à l'amour, à la constance : d'ailleurs la vie de Gleichen l'intéressoit bien plus que la sienne même. Il se relève du tombeau; il adore, il idolâtre tous les jours davantage la princesse. Ils furent, en un mot, les plus fortunés époux. Zélide cependant ne goûta point une des plus douces satisfactions du mariage : le ciel lui refusa des enfans. Il est vrai qu'elle chercha à se dédommager de cette privation si cruelle pour une femme sensible; elle eut toute la tendresse d'une véritable mère pour les enfans d'Alix, dont elle ne cessoit de rappeler la mémoire; elle vécut assez pour les voir heureux, et elle jouit d'un autre bonheur : sa destinée ne fut point séparée de celle de son mari : la mort en quelque sorte les frappa des mêmes coups, et l'un et l'autre partagèrent le même tombeau, où l'on avoit renfermé les cendres d'Alix : on y lisoit cette épitaphe assez singulière :

« Cy gisent deux épouses rivales qui m'ont aimé » tendrement; elles se sont chéries comme deux sœurs : » l'une quitta Mahomet pour me suivre; l'autre em- » brassa la rivale qui lui ramenoit son mari : unis » tous trois, pendant notre vie, par les nœuds de » l'hymen et de l'amour, nous reposons tous les trois » sous le même marbre. Passant, puisse-tu aimer » comme nous aimions ! »

FIN.

# CATALOGUE

## DES LIVRES

BROCHÉS OU EN FEUILLES,

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

AVEC LE PRIX POUR LE PUBLIC.

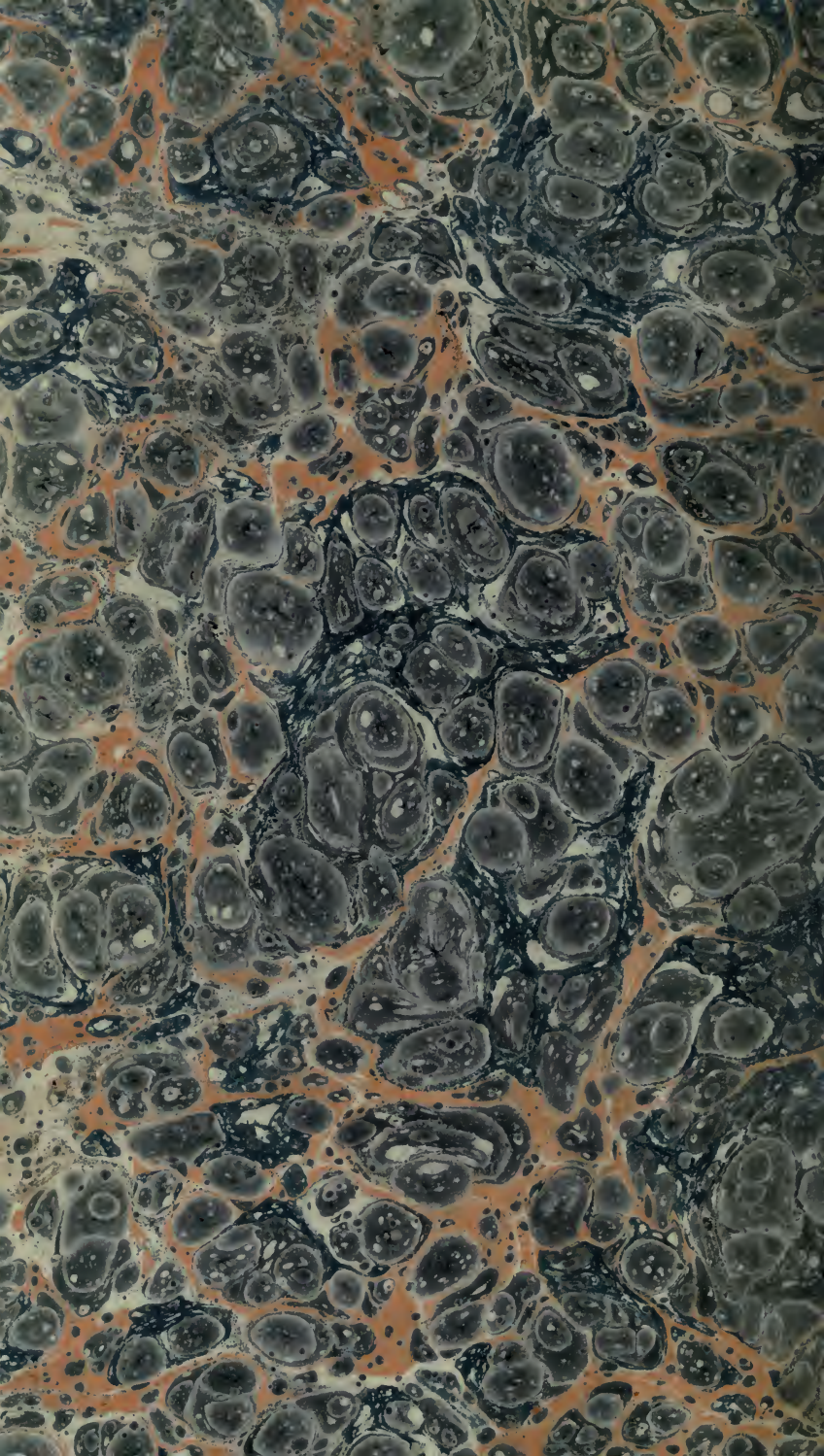
---

*Œuvres de Berquin, avec le prix de chaque article pris séparément.*

| | vol. | fr. | c. |
|---|---|---|---|
| Ami des Enfans (l') | 24 | 14 | |
| — de l'Adolescence | 12 | 7 | 50 |
| — Instruction familière à la connoissance de la nature | 2 | 1 | 50 |
| — Sandford et Merton | 7 | 5 | 50 |
| — Le petit Grandisson | 5 | 4 | 50 |
| — Lecture pour les enfans, ou Choix de petits contes et drames également propres à les amuser et à leur inspirer le goût de la vertu. | 5 | 5 | |
| — Historiettes et Conversations à l'usage des enfans qui commencent à épeler, 2 vol. — *Idem*, à l'usage de ceux qui commencent à lire un peu couramment, 2 vol. — Lydie et Gersin, ou Histoire d'une jeune Anglaise de huit ans, pour servir à l'instruction et à l'amusement des jeunes personnes du même âge, 1 vol. | 5 | 4 | |
| TOTAL | 60 v. | 42 f. | |

Les personnes qui prendront la collection complète ne la paieront que 30 fr., et 42 fr. port franc par la poste, en affranchissant la lettre et l'argent. On accordera le treizième exemplaire *gratis* à celles qui en prendront douze.

Le même ouvrage avec 132 fig. . . . . 36 fr.



PQ
1954
A7
1803
t.8

Arnaud, François Thomas Marie
de Baculard d'
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY